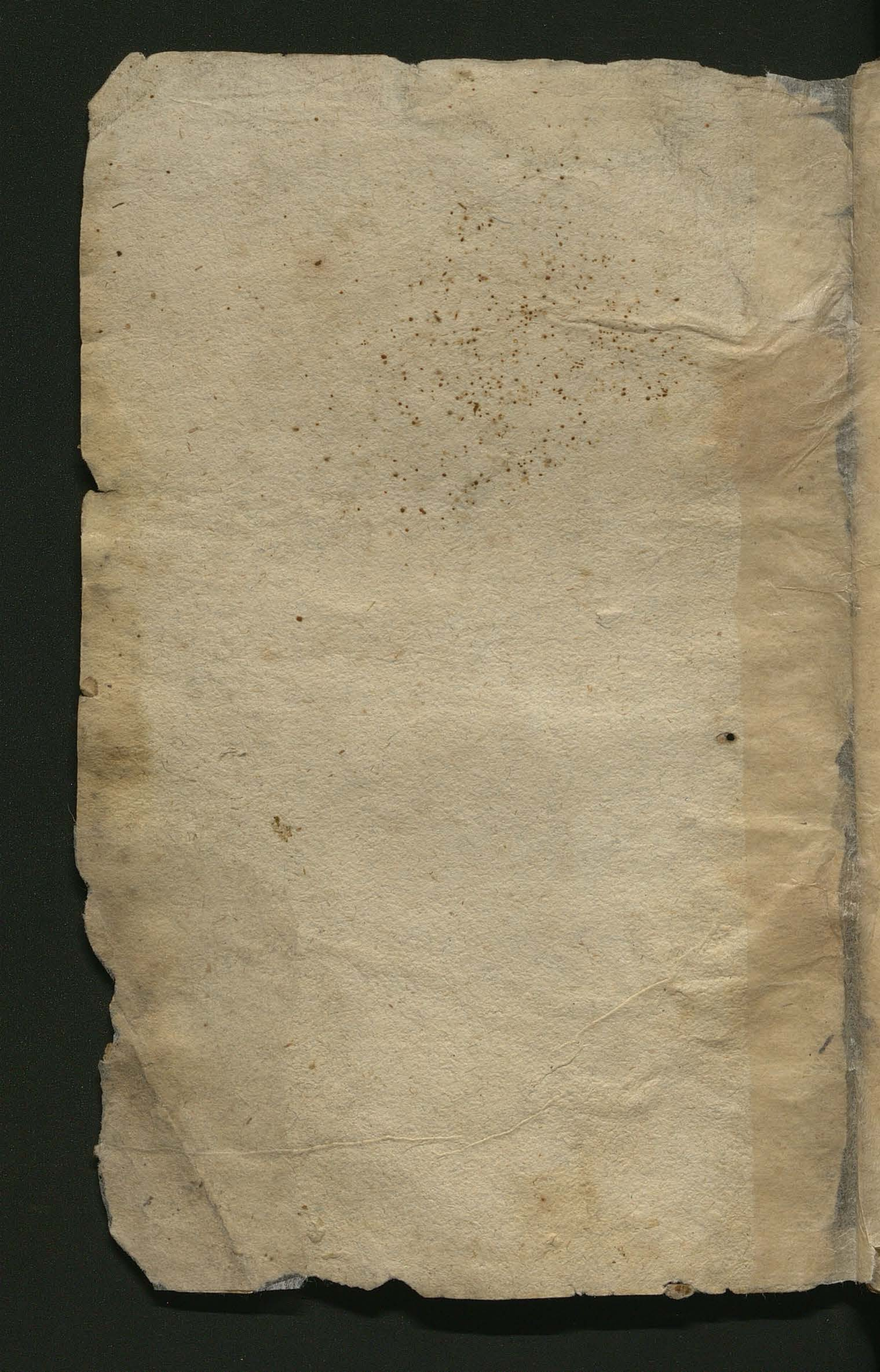




# DE LA CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

*TRAITÉ PREMIER.*

## DES DISPOSTIONS A L'ETUDE DE SOI-MEME.

*Par le R. P. Dom* FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de S. Maur.*

Seconde Edition, retouchée & augmentée considerablement.

TOME I.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë saint Jacques, proche saint Yves, à l'Image saint Lambert.

M. DCCI.

*Avec Approbation & Privilege.*

*Le Sieur* André Pralard *a cedé son droit de Privilege, & tous les Exemplaires de ce Livre* de la Conoissance de soi-même *in 12. 6. volumes, par le R. P. Dom* François Lamy, *Benedictin de la Congregation de saint Maur, à* Nicolas le Clerc, *pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.*

*Ledit* Nicolas le Clerc *donne avis qu'il vient d'imprimer du même Auteur:*

Les saints Gemissemens de l'Ame sur son éloignemens de Dieu. La tiranie du Corps, premier sujet de gemir, in 12. qu'il vend 30. sols.



A

SON ALTESSE ROYALE,

MADAME

# DE GUISE.



*ADAME,*

*Le Traité de la Conoissance de soi-même est têlement dû à* VÔTRE ALTESSE ROYALE, *qu'il ne m'a pas été libre d'éviter*

*l'honeur de le lui offrir. La ſeule idée du plan d'études qu'il renferme, excita ſi fort ſa curioſité dés la premiére propoſition que j'eus l'honeur de lui en faire, que l'empreſſement qu'êle témoigna de le voir & de le rendre public, me tint lieu d'un ordre dont je ne pouvois pas me défendre. Mais,* MADAME, *quand il ſeroit poſſible de diſſimuler cet engagement, à qui pourois-je plus juſtement offrir, le Traité de la Conoiſſance de ſoi-même ; & ſur tout, celui qui parle des ſecours que le ſilence & la vie ſolitaire donent pour cete étude, qu'à une Princeſſe qui fuit le monde tout autant qu'êle peut : & qui, lorſqu'il eſt inévitable, ſait trouver l'art de vivre ſo-*

*litaire au milieu du tumulte; & de goûter la tranquillité des Cloitres, dans la plus florissante Cour de l'Europe? En éfet,* MADAME, *quels secours trouve-t-on dans ceux-là, pour la conoissance de soi-même, qui ne se trouvent pas dans vôtre Palais? Rien n'est plus favorable à cete étude, que la paix, le repos, la tranquillité, l'ordre & l'uniformité des exercices. Et que manque-t-il de tout cela à vôtre suite? Vit-on jamais ailleurs un Domestique plus réglé; une Cour plus modeste & plus tranquille; une Princesse plus recüeillie & plus apliquée aux exercices de Religion; plus d'ordre & de sagesse dans le plan de ces exercices? c'est-là*

*que toutes les journées ſont plei-nes : & qu'à chaque moment, l'ocupation qui lui eſt propre vient ſe placer avec une mer-veilleuſe uniformité. Auſſi,* MADAME, *où ſe conoit-on mieux, & où ſe méconoit-on moins que dans vôtre Pa-lais ? Preſque toutes ces diſtinc-tions qui metent ailleurs de ſi grands eſpaces entre les Princes & le reſte des homes en ſont banies. La porte en eſt ouverte également aux pauvres & aux riches : & pour trouver auprés de* VÔTRE ALTESSE ROYALE *un favorable accés ; c'eſt aſſez d'avoir le titre de mi-ſerable : Titre d'excluſion ſi or-dinaire chez les Grands. Mais c'eſt encore peu à vôtre zele que*

*tete facilité d'accés pour les pauvres & les miserables. Aler les chercher jusque dans les Hôpitaux, sans ces marques de grandeur qui les effrayent toûjours un peu : s'ajuster à leurs foiblesses : les consoler, les soûtenir, les assister : c'est,* MADAME, *jusqu'où vôtre lumiere & vôtre religion vous réduisent si souvent. Peut-on mieux marquer que par là, combien on est persuadé que les plus disgraciés selon le monde, vont de pair avec les Princes du côté de l'excêlence de la nature humaine ; & que les plus grands Princes sont au niveau de la populace, du côté de la coruption de cete nature ? n'est-ce pas là, dans une illustre Princesse, témoigner se conoitre*

*parfaitement ſoi-même? Vous voyez donc,* MADAME, *à à quels titres l'Ouvrage de la Conoiſſance de ſoi-même vous eſt dû. Le moyen aprés cela, de ſe défendre de metre à ſa tête l'auguſte nom d'une Princeſſe ſi ſavante dans l'art de ſe conoitre? Et* VÔTRE ALTESSE ROYALE *ne jugera-t-êle pas bien pardonable la liberté que j'en ai priſe; ſur tout, la trouvant jointe au plus profond reſpect, & à la parfaite veneration avec laquêle je ſuis,*

*MADAME,*

DE VÔTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur
F. F. L.

# PREFACE

## ET DESSEIN DE *l'Ouvrage.*

DE toutes les plaïes dont l'home s'est trouvé frapé par le premier peché, une des plus funestes & des plus déplorables, est cêle de l'ignorance où il est, & où il veut être de son état, de sa nature & de tout son être. Il passe les vingt, trente & quarante années, & souvent toute la vie sans savoir proprement ce qu'il est. Il se voit fait à peu prés come ceux qu'on apele homes ; & il se croit & se dit home : mais ce qui constituë la nature de l'home, ce que son essence renferme, ce que c'est précisément que d'être home,

c'eſt ce qu'il ne ſait point, & c'eſt même ce qu'il ſe ſoucie moins de ſavoir. Il ne ſait s'il eſt un être ſimple ou composé ; s'il y en a en lui deux ſubſtances, ou s'il n'y en a qu'une ; ſi ces ſubſtances ſont de même ou de diférente nature ; ſi malgré leurs diférences, êles ont entr'êles quelque raport, ou quelque union ; en quoi conſiſte cete union ; ſi êle les établit dans une dépendance mutuêle l'une de l'autre ; jusqu'où s'étend cete dépendance ; ſi cete dépendance eſt dans l'ordre ; ou ſi êle marque du déréglement dans ſa nature ; & ſi êle peut être diminuée : en un mot, ne ſe regardant guéres que come il regarde les autres homes, je veux dire par les dehors, & par le cors ; il ne ſe croit rien au deſſus du cors ; il n'imagine rien en lui au deſſus du viſible & du ſenſible ; il penſe que le cors

fait tout ſon être ; & ſi, pour s'ajuſter au langage comun, il dit qu'il a une ame ; il n'entend par ce terme, que quelque petite partie intérieure cachée & myſterieuſe de ce cors qu'il prend pour tout ſon être.

Que l'home naiſſe dans une ſi profonde ignorance de tout ce qu'il eſt, & de tout ce qui lui apartient, nul n'en ſera ſurpris, dés qu'on ſaura ce que merite le peché du premier des homes : mais que l'home au lieu d'uſer de ſes premiers momens de raiſon pour s'étudier & ſe conoître lui-même, paſſe tranquillement les ſoixante & quatre-vingt années ſans s'en métre en peine, ſans s'y apliquer & ſans y penſer ; c'eſt en verité la plus monſtrueuſe ſtupidité qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Si l'home étoit né ſans curioſité & ſans nul amour pour la verité, cete ſtupidité pouroit

trouver quelque excuſe : mais tout pecheur qu'il naiſſe, le peché ne lui a pas ôté toute eſtime & tout amour pour la verité. Loin de manquer de curioſité, il a un deſir inſatiable de conoître & de ſavoir : mais par un malhureux reſte du peché du premier home, il ne fait aucun uſage de cete curioſité que pour des objets ou défendus, ou qui ne le meritent pas. Il n'uſe de ſes premiers momens de raiſon, que pour conoître du moins ſuperficiêlement, tous les objets ſenſibles qui l'environent & qui le frapent ; & lorſque ſa raiſon eſt la plus forte, ſa curioſité émouſſé ſur le climat & les mœurs de ſon pays, paſſe dans les pays étrangers ; & voltigeant ſur tout ce qui s'apele hiſtoire, parcourt ainſi toute la têre, ſans trouver rien qui la puiſſe fixer. Plus ſubtile en d'autres, peu contente de ce qu'êle aperçoit ſur la ſurface

des cors ; êle veut pénetrer jusqu'au dedans, & passe souvent toute la vie à chercher quêle est la figure, l'ordre & l'arangement des petits cors qui composent le feu, l'eau, les métaux, &c. N'est-il donc pas étonant qu'avec toute cete vaste & vive curiosité pour des objets qui le meritent si peu, l'home n'en ait point pour se conoître lui-même, sujet qui le merite tant, & dont il fait même tant d'estime ? Il veut savoir & cherche opiniâtrement coment les eaux de la mer s'enflent & se desenflent tous les jours à certaines heures & avec certaines proportions ; & lui qui à toute heure se remuë ou se sent agité, malgré lui, en mile manieres diférentes, ne sait, ni ne veut savoir coment il remuë les mains & les piés, la langue & les yeux ; & beaucoup moins se met-il en peine d'examiner coment son sang & ses humeurs s'agitent &

ſe fermentent plus ou moins en certains tems, & cauſent de ſi violens & de ſi ſubits ſoûlévemens dans ſes paſſions.

Peut-être lui pardoneroit-on de s'apliquer moins à la conoiſſance de ſon cors, s'il s'apliquoit du moins un peu à la conoiſſance de ſon ame : mais c'eſt d'ordinaire de tous les pays le plus perdu & le plus inconu pour lui; cet home qui n'eſt jamais un moment ſans penſer, ne ſait ni ce que c'eſt, en lui, qui penſe ; ſi c'eſt la main, ou le pié, le cœur, ou la tête; ni s'il penſe toûjours; ni enfin coment il penſe. Il ne ſait ni ſi le principe de ſa penſée eſt diférent de ſon cors, ni s'il eſt moins coruptible & moins mortel que lui. Il ſe ſent capable de vertu & de vice, de bonheur & de malheur : il a une ardeur infinie pour éviter ce dernier, & pour ariver au bonheur ; & cependant il ne ſait ni quel objet

doit faire ſon bonheur, ni par quêle partie de lui-même il peut être vicieux ou vertueux, hureux, ou malheureux : hé coment s'apliqueroit-il à cultiver cete partie par la vertu, pour la diſpoſer au bonheur ? Il éprouve en lui-même un ſchiſme perpetuel entre la raison & les paſſions ; entre l'eſprit & le cœur : une prodigieuſe inégalité dans ſes goûts & ſes ſentimens : une étrange contrarieté dans ſes inclinations : il ſe ſent des mouvemens de grandeur & de gloire, qui l'élevent au deſſus de tout : um moment aprés, la foibleſſe, l'abatement & le deſeſpoir cauſé par le ſentiment de ſa miſere, l'abaiſſent au deſſous de tout : une ardeur incroïable pour la verité, lorſqu'êle paroît : une négligence extrême à la chercher; des tenebres immenſes à écarter pour la trouver ; & cependant au milieu de ces ſchiſmes, de

ces contrarietés, de ces inégalités, de ces foibleſſes & de ces obſcurités, il demeure dans une auſſi grande indolence, que s'il avoit le ſecret d'allier cêles-là & de ſurmonter cêles-ci. Incertain d'où ces contrarietés & ces révolutions naiſſent en lui, & où êles doivent aboutir ; il aime mieux s'abandoner à la tempête, que d'examiner s'il n'y a point quelque moyen de la calmer ; ou d'éviter le naufrage, en s'étudiant ſoi-même.

Cependant ce qu'il y a de plus prodigieux dans cete méconoiſſance de ſoi-même où l'home eſt, & où il afecte de vivre ; c'eſt que rien n'eſt plus conoiſſable, du moins juſqu'à un certain point, que cet objet qu'il ne veut point conoître. Ce que nous avons dit ailleurs de l'idée de Dieu, nous le devons dire de l'eſprit de l'home ; rien n'eſt plus à la portée de cet eſprit, que cet eſprit lui-

même: rien ne lui eſt plus immédiat & plus intime: il n'eſt jamais ſans ſe ſentir & ſans s'apercevoir lui-même en quelque maniere. Il ne ſe paſſe rien en lui dont il ne ſoit averti immediatement. Il ne voit rien hors de lui, qui ne lui ſerve à s'apercevoir lui-même en quelque maniere: il s'aperçoit dans la vûë qu'il a des choſes ſenſibles, beaucoup plus qu'êles-mêmes; & la plûpart du tems ce qu'il croit voir en êles, n'eſt que lui-même.

Sans mentir, il eſt bien étrange que l'eſprit de l'home n'aperçoive rien plus fréquemment, plus continuêlement, plus indiſpenſablement que lui-même; & que cependant il ſe conoiſſe ſi peu, & veüille ſi peu s'apliquer à ſe conoître! Rien ne lui échape de tout ce qui ſe paſſe en lui; & preſque tout lui échape: & par un paradoxe inoüi il y aper-

çoit tout; & n'y conoît rien, faute de réflexion.

Cêles qu'on trouvera dans cet ouvrage, pouront servir à faciliter cete importante conoissance; ou du moins à en exciter le desir & la recherche; & à retirer les homes de l'étrange assoupissement où ils sont à cet égard. On comencera le premier Traité par les dispositions à l'étude de soi-même. On les réduira à trois especes de conoissances; savoir, 1. cêle de l'importance, ou de la necessité de cete étude. 2. cêle de ses dificultés ou de ses obstacles. 3. cêle des facilités que la solitude lui done.

Dessein.

Dans la premiere, on fera voir son importance pour les siences naturêles & surnaturêles.

Dans la seconde, on réduira ses dificultés. 1. à l'action des choses sensibles sur nos organes, & à nos préjugés sur leurs qualités & leurs forces. 2. au desa-

grément de l'objet de cete étude. 3. aux mouvemens qu'on se done pour l'éviter.

Dans la troisiéme, on montrera que cete étude trouve des facilités infinies dans la solitude, soit qu'on considere cêle-ci en êle-même, ou dans ses principaux exercices. On y traitera particulierement de l'étude & du travail ; & ce qu'on dira sur cela, se réduira à marquer. 1°. Le raport de ces exercices avec la vie solitaire. 2°. Leur étenduë & leurs bornes. 3°. La fin qu'on doit s'y proposer. 4°. La maniere d'y vaquer pour ne se point perdre de vûë, & pour ariver à cete importante conoissance.

Ce premier Traité sera suivi de deux autres propres à introduire dans cete étude de soi-même. L'un considerera l'home selon son être naturel & fisique ; & l'autre selon son être moral.

Quelque soin qu'on ait pris de

rendre intelligible le premier de ces deux Traités : neanmoins come il ne contient que la carte d'un pays que l'on a jusqu'ici peu batu, & dont même on n'a fait les principales découvertes que dans nôtre siécle ; il est à craindre qu'il ne paroisse à bien des gens fort desert, fort sec & fort sterile ; & que le seul aspect de ses frontiéres ne les rebute de s'y engager.

Il est cependant certain qu'on ne peut se dispenser d'en faire le voyage, si l'on veut conoître l'home selon son être moral; & il n'est pas moins constant que sans la conoissance de ce pays, on ne peut traiter la morale avec quelque solidité; parce qu'on ne peut la traiter par principes.

C'est ce qui fait que de tant d'ouvrages qu'on a donés sur cete matiere, on en trouve si peu d'exacts & de parfaits. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui décrivent assez bien les mœurs des homes. Rien

n'eſt ni plus ingenieux, ni plus naturel, que les divers portraits qu'on en voit : les uns peignent aſſez bien les caracteres & les éfets des paſſions. Il y en a qui découvrent, malgré que vous en aïez toutes vos foibleſſes & vos mauvais penchants. Quelques autres percent juſques dans vos intentions; révelent vos plus ſecrets motifs, pénetrent dans vôtre cœur, & en dévelopent les plus fins replis avec une lumiere qui done de l'admiration. Come les homes ſont à peu prés faits les uns come les autres; il ne faut d'ordinaire que conſulter ſon propre cœur, pour réveler aux autres ce qui ſe paſſe dans le leur. Il ne faut que ſentir ſes propres foibleſſes, s'apliquer à ſes penchants, & obſerver les éfets de ſes paſſions; pour décrire parfaitement les foibles, les mauvais penchants & les funeſtes éfets des paſſions de tout le genre hu-

main. Tout cela eſt bon, & l'on ne peut trop obliger les homes à ſe regarder par ces endroits, à réflechir ſur leurs foibleſſes, & à faire atention à leurs défauts; eux qui prenent tant de plaiſir à ſe les diſſimuler, à s'étourdir ſur leurs mauvaiſes inclinations, & à ſe faire illuſion ſur la ſituation de leur cœur.

Mais ce qui manque à la plûpart de ces Traités, c'eſt de faire voir les principes naturels & fiſiques de toutes ces maladies: c'eſt de montrer coment tous ces mouvemens dereglés ſe forment dans le cœur; ce qui les y fait naître; les relations qu'ils ont avec l'eſprit, & par le moïen de l'eſprit avec le cors. En un mot, ce que l'eſprit & le cors y contribuent: les impreſſions que font ſur l'eſprit & ſur le cœur, les mouvemens de la machine à laquêle ils ſont unis; & juſqu'à quel point ces impreſſions & les mouvemens

qui les forment, dépendent, ou ne dépendent pas de nôtre liberté. Il se trouvera des gens à qui tout ce détail ne paroîtra qu'une vaine spéculation filosofique, & qu'une conoissance plus curieuse qu'utile.

Mais on ne craint pas d'assûrer qu'il n'en est guéres de plus necessaires & de plus importantes ; je ne dis pas simplement pour la conoissance de l'home selon le moral ; mais même pour toute la sience de la morale.

La morale est à l'ame ce que la medecine est au cors : je veux dire, que c'est l'art de guerir les maladies de l'ame & de conserver sa santé : or sans la conoissance de l'home, selon son être naturel & fisique, rien n'est plus mal aisé, suivant le cours ordinaire des choses, que de remedier éficacement aux maladies de l'ame, ou que de les prévenir. Il est visible que rien n'est plus ne-

ceſſaire pour l'un & pour l'autre, que de conoître coment ces maladies ſe ſont formées ; & que d'en découvrir les ſources & les principes. Sans cela l'on pouroit les ſuſpendre pour quelque tems ; mais non pas les arêter abſolument, ni les guerir irrévocablement. Or on met en fait que ſans la conoiſſance de l'home ſelon ſon être naturel & fiſique, on ne conoîtra jamais bien coment ſe forment les maladies de l'ame ; on ne pénetrera jamais juſqu'à leurs ſources & à leurs principes : l'on ne fera jamais une juſte aplication des remedes ; & il arivera ſans ceſſe, que l'on s'en prendra à l'eſprit, lorſqu'il faudroit s'en prendre au cors ; & que l'on apliquera au cors des remedes qui ne devroient être apliqués qu'à l'eſprit. Donons quelque exemple de tout cela.

Une des grandes maladies de

l'ame eſt ſon inaplication à Dieu & aux choſes ſpirituêles : c'eſt ſon défaut d'atention & ſes perpetuêles diſtractions, lorſqu'êle veut s'y apliquer : mile perſones de pieté gémiſſent ſous le poids de ce mal ſans pouvoir s'en délivrer, ni calmer leur conſcience ſur les inquietudes qui leur revienent de ces diſtractions dans la priere & dans la pſalmodie.

Ceux qui ne conoiſſent l'home que de cete maniere groſſiére dont on ſe conoît comunément : qui n'ont qu'une idée confuſe des deux ſubſtances dont il eſt composé : & qui, à plus forte raiſon, ignorent abſolument les relations qu'êles ont entr'êles & les loix de leur union ; s'imaginent d'ordinaire, qu'il n'y a qu'à vouloir être atentif pour l'être tout d'un coup ; & qu'à vouloir congedier les diſtractions, pour les banir ſans retour. Deſorte que

tout leur travail à cet égard, ne consiste qu'à produire pendant le tems de leurs prieres, des actes, ou de desir d'atention, ou de desaveu des distractions : & come, malgré ces éforts, leurs distractions ne laissent pas de continuer ; ils s'en prenent à leur esprit, à leur cœur, à leur volonté ; ils se chagrinent, ils s'inquiétent : ils se désolent, & se reprochent sans cesse de ne vouloir pas come il faut, ce qu'ils ne doutent pas qui ne dépende de leur volonté. Et de-là vienent les scrupules, les troubles de consience, les acusations de peché, & quelquefois même l'abatement & le desespoir de pouvoir de leurs jours satisfaire à leurs obligations essentiêles.

Quel remede à un si grand mal qui en amêne tant d'autres ? suivant les voïes ordinaires, il n'y en a point de plus souverain que de conoître l'home selon son ê-

tre naturel & fiſique ; & que de ſavoir les loix de l'union de l'eſprit & du cors : ce n'eſt que par-là qu'on peut ſe calmer ſolidement, & travailler avec ſuccês à ſe faire une habitude de recüeillement.

En éfet, ſupoſons que celui qui eſt ainſi agité de ces diſtractions & de ces inquiétudes, ſoit un jeune home nouvêlement ſorti du monde pour ſe jeter dans une ſolitude. Certainement s'il conoît un peu les loix de l'union de l'eſprit & du cors : s'il ſait combien êles ſont neceſſaires & indépendantes de ſa volonté ; s'il ne doute point que, par l'une de ces loix, dés que les traces du cerveau ſont excitées, les idées ſenſibles qui leur ont été une fois atachées, ne ſoient réveillées & renouvelées dans l'eſprit ; il lui ſera aisé de juger qu'étant ſorti du monde le cerveau plein de ces traces ; le ſeul cours fortuit des

eſprits les excitant & les retraçant ſucceſſivement, doit lui réveiller à tous momens, malgré lui, un grand nombre d'idées ſenſibles, & par conſequent des diſtractions, dans le tems même où il voudroit être le plus recüeilli.

Mais 1°. il voit bien que ces diſtractions ne ſont point volontaires en êles-mêmes : ni par conſequent criminêles. Il n'eſt maître ni du mouvement des eſprits, ni de leur détermination : il ne peut directement ni arêter l'un, ni changer l'autre. 2°. Il eſt auſſi peu maître d'empêcher que le cours des eſprits ſur les traces du cerveau, n'excite dans ſon eſprit des idées ſenſibles. 3°. Ces idées ſenſibles partageant la capacité de ſon eſprit, & le remuant beaucoup plus vivement que les idées toutes ſpirituêles auſquêles il voudroit s'atacher; il ne peut empêcher que les unes n'éclipſent les autres ; & que les idées ſen-

ſibles ne baniſſent les ſpirituêles. Il les rapelera, je le veux, par quelque éfort : mais ce ſera pour avoir le nouveau chagrin de les voir diſparoître malgré lui un moment aprés, par quelque nouveau reflux d'idées ſenſibles, cauſé par un nouveau débordement d'eſprits ſur les traces du cerveau. Et s'il continuë ces éforts & ces contentions pour rapeler ces idées fugitives, & pour banir les opiniâtres & les importunes; ſans conter l'inutilité de ſon travail, il court riſque de ſe renverſer la cervêle.

Il doit donc uſer de la conoiſſance qu'il a de l'être naturel de l'home, pour ſe calmer dans la vûë de ſon impuiſſance actuêle; & pour s'humilier dans le ſentiment d'une miſere qu'il s'eſt atirée, pour s'être autrefois trop familiariſé avec les objets ſenſibles. Il doit enfin dans le tems de ſes prieres, prendre le parti de

ſoufrir actuêlement, ce qu'il ne peut actuêlement empêcher, & ſe faire ainſi un merite de ſa patience, ne pouvant s'en faire un de ſon atention.

Mais quoiqu'il ne puiſſe pas alors doner un autre ordre à ſes diſtractions; il eſt obligé pour l'avenir de ſe prémunir contre êles en deux manieres. 1°. En s'éloignant des objets ſenſibles avec leſquels il s'eſt trop familiariſé. 2°. En ſe rempliſſant d'idées ſpirituêles & de verités édifiantes, par l'uſage frequent des bones lectures.

Par l'une, les anciênes plaïes du cerveau n'étant plus renouvelées ni entretenuës, êles ſe refermeront. Et par l'autre, on ſe fera une habitude de s'apliquer aux choſes intelligibles; & une proviſion d'idées propres à banir les fantômes de l'imagination, & à retenir le mouvement des paſſions.

Ce ſeul exemple de l'utilité de la conoiſſance de l'home ſelon ſon être naturel & de ſa neceſſité dans la morale, ſufit pour faire conoître les ſecours qu'on peut tirer de cete ſience; non ſeulement pour juger de la nature des maladies de l'ame & de cêle de leurs remedes; mais auſſi pour décider aſſez juſte pluſieurs cas de morale; diſcerner le bien & le mal que l'on comet dans ſes actions; ſe délivrer de pluſieurs ſcrupules; & ſe preſcrire un régime de vie propre à conſerver la ſanté de l'ame, & à prévenir ſes rechutes.

Come l'on trouvera dans ces Traités divers exemples de l'uſage que nous avons fait de cete ſience dans la morale; & qu'il y a même un Chapitre exprês, deſtiné à prouver ſa neceſſité pour la conoiſſance de l'home ſelon le moral; je n'en produirai pas préſentement davantage. Pour peu

qu'on s'aplique à ceux qui ſont répandus dans le premier Traité; j'eſpere qu'on reconoîtra aſſez l'utilité & l'importance de cete ſience, pour ne craindre pas de s'engager dans les réflexions & l'aplication d'eſprit qu'êle demande.

Cependant come êle a auſſi-bien que toutes les autres ſiences, des termes qui lui ſont propres, qui pouroient être inconus à bien des gens, & dont on a été obligé de ſe ſervir dans ces Traités, pour expliquer les choſes nêtement; il eſt à propos d'y marquer ici l'idée qu'on y doit atacher; afin que l'intelligence de perſone n'en ſoit ou retardée ou arêtée.

## *EXPLICATION DE QUELQUES termes propres à la ſience de l'home.*

Ceux dont l'uſage eſt le plus

ordinaire, ſont les termes de *Manieres d'être*, *Modalité*, *Modification*. Les Filoſofes ſe ſervent indiféremment de ces trois termes pour ſignifier la même choſe : & ainſi c'eſt aſſez d'en expliquer un, pour marquer l'idée que l'on doit atacher aux deux autres.

Premierement, par le terme de *Maniéres d'être*, on entend les diverſes diſpoſitions, ou les divers états dans leſquels un ſujet peut être, ſans qu'il lui arive rien d'étranger. En deux mots, ces manieres *d'être*, ſont *le ſujet même diſpoſé de têle ou têle façon : l'être même de têle ou têle maniere.*

Un ou deux exemples leveront tout ce qui pouroit reſter d'obſcurité ſur cela. *Eſtre debout* ou *aſſis*; *marcher*, ou *être en repos*, ſont viſiblement des manieres d'être du cors; parce que ce ſont diverſes diſpoſitions ou divers états, qui n'ajoûtent rien d'étranger au cors. Le mouvement & le repos

ne ſont que le cors même, ſitué tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre. Etre rond, être ovale, être quaré dans un morceau de cire, ne ſont que diverſes mamieres d'être qui ne lui aportent rien d'étranger ; de ſorte que la rondeur, l'ovale, la quarure ne ſont que la cire même terminée de têle ou têle façon.

Les eſprits ont leurs manieres d'être auſſi-bien que les cors. Ainſi être gai ou triſte, ne ſont que diverſes manieres d'être de l'eſprit, qui ne lui aportent rien d'étranger. Deſorte que la joïe & la triſteſſe, le plaiſir & la douleur ne ſont que l'ame même diſpoſée de têle ou têle façon, de têle ou têle maniere.

2°. *Modifier*. C'eſt doner à un être une certaine maniere : c'eſt le metre dans un certain état, en une certaine diſpoſition.

3°. *Senſation*. On entend comunément par ce terme, ces ma-

nieres d'être qui revienent à l'ame de l'usage des organes des sens. Ainsi le plaisir de l'harmonie est une sensation : parce que c'est une maniere d'être de l'ame qui lui revient de l'usage de l'ouie : la douceur & l'amertume sont des sensations : parce que ce sont des manieres d'être de l'ame, qui lui revienent de l'usage de l'organe du goût.

On auroit pû apeler ces manieres d'être du nom de *sentimens*; & on le fait même quelquefois ; mais c'est rarement : parce que ce terme est équivoque; & que le plus souvent il se prend pour marquer l'opinion que l'on a sur une certaine matiere ; le jugement que l'on fait d'un sujet.

4°. Par le terme *d'esprits animaux*, ou *d'esprits* tout court, on entend une vapeur de petits cors extrêmement déliés & volatiles, formés dans le cerveau des plus subtiles parties du sang, qui

ſervent à graver & renouveler les traces du cerveau, & à produire tous les mouvemens qui ſe paſſent dans le cors.

5°. *Les traces du cerveau* ſont les impreſſions qu'il reçoit de l'action des objets ſenſibles ſur les organes exterieurs du cors. Car dés que ces organes ſont frapés ; le contrecoup en eſt porté juſqu'au cerveau ; & y laiſſe une impreſſion plus ou moins profonde, à proportion de la force du coup ; & c'eſt cete impreſſion qu'on apele *trace de l'objet* ; & que le cours des eſprits animaux ſert beaucoup à entretenir.

6°. *Membrane*, eſt une eſpece de peau, ou de tunique tiſſuë de fibres ou de filets, à peu prés, come une toile, qui ſert à enveloper ou enfermer quelques parties du cors humain ; & qui eſt d'un ſentiment trez-vif.

7°. *Les fibres* ſont de petits filets dont les membranes & les chairs ſont entretiſſuës.

8°. *Les nerfs* ſont des cordons composés de pluſieurs filets, qui s'étendent du cerveau à toutes les parties du cors ; & qui ſervent à porter les eſprits animaux dans les muſcles, pour le mouvement volontaire de ces parties.

9°. *Les muſcles* ſont des tiſſus de chairs & de filets de nerfs, couverts d'une membrane comune, qui par leur alongement & leur racourciſſement cauſés par l'entrée & la ſortie des eſprits, ſont le grand inſtrument du mouvement des parties.

Afin de ne rien oublier de ce qui peut faciliter la lecture & l'intelligence de cet ouvrage ; come rien ne m'y paroît plus propre, & ne ſert même davantage à rapeler en peu de tems dans ſon eſprit un Traité aprés ſa lecture, que la vûë d'un Analiſe qui contiene en abregé ſes principales parties ; j'ai crû que par ces deux raiſons, ce ſeroit

faire plaiſir à bien des lecteurs ; de leur tracer non ſeulement une idée generale des Traités de cet ouvrage ; ( ce que j'ai déja fait dans cete preface ) mais auſſi une Analiſe particuliere de chaque Traité. C'eſt ce que j'ai donc executé dans cete nouvêle édition, dans laquêle chaque Traité ſe trouve terminé par ſon Analiſe.

Il ſera utile à bien des eſprits de la lire deux fois, l'une avant la lecture du Traité, afin de s'en former une idée generale qui lui ſerve d'introduction : & l'autre aprés l'avoir lû, pour recüeillir ſous un même point de vüë, & réduire en petit volume & à une eſpece d'idée portative, tout ce qu'on a vû plus en détail. Rien ne ſert plus à former un eſprit, à lui doner de l'étenduë, & à le metre en état de profiter d'un Traité, que ces réductions & ces vüës racourcies, qui comprenent beaucoup en petit.

AVIS SUR LE
*premier Traité.*

ON trouvera, dans ce premier Traité quelques réflexions ſur les études & les travaux des Solitaires, leſquêles pouroient, être à bien des gens, un ſujet de méconte, ſi l'on n'aloit au devant. Come on eſt encore tout plein des idées de la fameuſe conteſtation des études, le raport que ces réflexions paroîtront avoir avec êle, ne manquera pas de faire juger qu'êles lui doivent la naiſſance. Il eſt cependant certain que jamais aparences ne

ſurent plus trompeuſes. Ces réflexions étoient écrites plus de trois ans avant le Traité des études monaſtiques. Et ſi, ſur cela, j'avois beſoin de garants; j'en pourois produire un bon nombre d'un merite diſtingué; & ſur tout un illuſtre Prélat, qui tous rendroient témoignage qu'ils ont ou lû, ou entendu lire ces réflexions plus de deux & trois ans avant le Traité.

Pour peu qu'on veüille bien me faire l'honeur de me doner creance ſur ce fait: ou du moins prendre la peine de s'en informer; on ſe trouvera fort éloigné de penſer que j'aïe prétendu par ces réflexions, décider d'un diférent qui n'é-

toit pas encore formé, lorſque je les écrivois. Ce ne ſont point des déciſions; mais de ſimples vûës, leſquêles retenuës pendant un long-tems dans les replis de mon eſprit, ſe ſont gliſſées ſous ma plume, dés que la ſuite des matieres de ce Traité leur en a doné ocaſion. Ce ſont, dis-je, des vûës que je n'ai point prétendu ériger en loix; quoique pour leur doner plus de force, j'aïe ſouvent apelé le ſecours de la raiſon & de la métode. Ce ſont enfin des vûës pour leſquêles je ne demande d'égards, ni de déference, qu'autant que le bon ſens leur en poura ménager.



# TABLE

## DES TITRES DU PREMIER TRAITÉ.

### PREMIERE PARTIE.



### SECONDE PARTIE.

TABLE.

---

## TROISIEME PARTIE.

TABLE.

Fin de la Table du premier Traité.



# DE LA CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

## TRAITE' I.

### *Des dispositions à l'étude de soi-même.*



PEU de choses sont plus capables de disposer à l'étude de soi-même, que ces trois especes de conoissances. 1. Cêle de l'importance, ou de la necessité de cete étude. 2. Cêle de ses dificultés, ou de ses obstacles. 3. Cêle des facilités que la solitude lui done. C'est à ces trois chefs que

ſe réduiront les parties de ce traité.

## I. PARTIE.

*De l'importance, ou de la neceſſité de l'étude de ſoi-même.*

COme une grande partie de la preface de ce livre roule ſur ce ſujet ; nous ne lui donerons pas ici une fort grande étenduë : pour ſe former une aſſez juſte idée de l'importance de cete étude, c'eſt aſſez de toucher légerement l'utilité de la conoiſſance de ſoi-même. 1. Pour les Siences naturêles. 2. Pour la conoiſſance de la Religion. 3. Pour la morale chretiêne. 4. Pour la pieté.





# DE LA CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

## TRAITÉ I.

### *Des dispositions à l'étude de soi-même.*



Eu de choses sont capables de disposer à l'étude de soi-même, que ces trois especes de conoissances. 1. Cêle de l'importance, ou de la necessité de cete étude. 2. Cêle de ses dificultés, ou de ses obstacles. 3. Cêle des facilités que la solitude lui done. C'est à ces trois chefs que

ſe réduiront les parties de ce traité.

## I. PARTIE.

*De l'importance, ou de la neceſſité de l'étude de ſoi-même.*

COme une grande partie de la preface de ce livre roule ſur ce ſujet ; nous ne lui doneróns pas ici une fort grande étenduë : pour ſe former une aſſés juſte idée de l'importance de cete étude, c'eſt aſſés de toucher legerement l'utilité de la conoiſſance de ſoi-même. 1. Pour les Siences naturêles. 2. Pour la conoiſſance de la Religion. 3. Pour la morale chrêtiêne. 4. Pour la pieté.



1. part. sect. 1.

## SECTION I.

*Vtilité de la conoiſſance de ſoi-même, pour les Siences naturêles.*

I.

IL eſt ſurprenant combien peu de progrês on avoit fait dans les ſiences naturêles juſqu'à nos jours ; on a honte de repaſſer ſur le peu de conoiſſances de la nature, que tant de ſiecles nous avoient amenées, tant on les trouve minces, imparfaites & en petit nombre. Et il ſe peut dire que cinquante années de nôtre ſiecle, en ont plus produit, que les cinquante ſiecles qui avoient précedé. D'où vient cete grande diférence ? c'eſt qu'on filoſofoit la plûpart du tems, ſans metode, & ſans principes ; on s'abandonoit aux conjectures ; on ſupoſoit pour con-

*1. part. sect. 1.*

ſtantes, les choſes les plus douteuſes, & les plus incertaines. Enfin preſque toute la Filoſofie n'étoit qu'un amas d'opinions. Ce n'a été que par la conoiſſance de ſoi-même, que par les réflexions ſur ce ſujet domeſtique, qu'un illuſtre eſprit de nôtre ſiecle eſt ſorti de ces incertitudes, & nous a apris à nous en tirer.

II.

Rien n'eſt plus capital dans les ſiences naturêles, que de trouver un principe ſi certain, que rien ne puiſſe l'ébranler : ſi ſimple, qu'il ſoit à la portée de tout le monde; ſi clair & ſi evident, qu'il puiſſe ſervir de regle pour la découverte d'autres ſemblables verités; car c'eſt ſur un tel principe, come ſur un point fixe, que l'édifice des ſiences peut ſûrement s'élever. Or ce n'a été que par l'étude de ſoi-même, que par de profon-

des réflexions, que par de frequens retours sur soi, qu'en faisant une exacte analise de tout son être, qu'un excêlent Filosofe de nôtre siecle est venu à découvrir ce principe. Ce n'a été qu'en penetrant jusqu'à ce fond intime de la pensée, qu'il a trouvé le solide fondement des siences. Par tout ailleurs il n'a pû trouver pié. Tout lui a paru flotant & incertain, jusqu'à ce qu'il se soit découvert come un être pensant; ce n'a été que par-là, qu'il s'est asûré de l'existence d'un Dieu, qui ne peut être ni trompeur, ni trompé; & ces deux principes l'ont mené sûrement à mile découvertes.



## SECTION II.

### *Vtilité de la conoissance de soi-même, pour la Religion.*

I.

TOute la Religion Chrêtiene est fondée sur la foi en Jesus-Christ. Mais cete foi n'est pas aussi seche, ni aussi abstraite, qu'on le croit comunément; car la plûpart des gens s'imaginent qu'il sufit de croire qu'il y a eu un home qui s'apeloit Jesus-Christ; home de miracles & de prodiges, & qui s'est chargé de faire tout ce qu'il faut pour leur salut, sans qu'ils s'en metent davantage en peine.

II.

Non, c'est se tromper. La foi en Jesus-Christ comprend la conoissance pratique de la necessité de sa mediation auprés

de Dieu, de sa satisfaction, de sa redemtion, de son intercession, du besoin continuel que nous avons de son influence, come de nôtre chef; de sa grace medicinale, come de nôtre medecin, de ses inspirations & de ses lumieres, come de nôtre maître, de ses divins alimens, come de nôtre pasteur. Toute la Religion chrêtiene ne roule que là-dessus.

1. part. sect. 2.

III.

Mais coment conoître à fonds ces besoins & ces necessités, si l'on ne conoît son mal & sa misere? Coment apeler Jesus-Christ au secours, si l'on ne sent ses foiblesses? Coment le prendre pour son medecin, si l'on ne se sent malade? Coment recourir à sa sainteté, si l'on ne se trouve corompu & dépravé? Coment l'invoquer come son redemteur, si l'on ne sent le poids de ses chaînes? Coment lui de-

mander ſes lumieres, ſi l'on ſe croit aſſés clairvoyant ? Coment s'éforcer de s'apliquer ſes ſatisfactions, ſi l'on ne ſe trouve inſolvable ? Il faut donc ſe conoître par tous ces endroits ; ſans cela, on n'aura de Jeſus-Chriſt qu'une conoiſſance toute ſpeculative & toute ſeche. Son amour & la Religion ne paſſeront point juſqu'au cœur.

## SECTION III.

*Vtilité de la conoiſſance de ſoi-même, pour la morale Chrétiene.*

I.

C'Eſt particulierement à la morale chrêtiene, que la conoiſſance de ſoi-même eſt utile & neceſſaire à bien des titres ; & il eſt à propos de le juſtifier avec quelque étenduë ; parce que bien des gens n'en

font pas aussi persuadés qu'ils le devroient être.

1. part. sect. 3.

II.

Par le terme de morale, on entend la sience du reglement des mœurs, ou une discipline qui enseigne les vrayes regles de l'équité, de la droiture & de la justice. De cette seule idée, il paroît combien la conoissance de soi-même est essentielle à la morale ; car coment s'apliquer à la recherche de ces regles de justice ; coment prendre soin d'y ajuster sa conduite, si l'on ne se reconoît injuste, corompu, dépravé ? Il faut sentir son mal, pour chercher le remede. Il faut découvrir ses playes, pour y metre l'apareil. Il faut se conoître mauvais, pour songer à devenir home de bien.

III.

Et qu'on ne s'imagine pas que je ne parle ici que d'une conoissance de soi-même vague,

*1. part. sect. 3.* confuse, ou superficiele. Cêle que je desire, & que je crois si importante à la morale & au reglement des mœurs; est la conoissance la plus dévelopée de l'être naturel & fisique de l'home.

I V.

Toute la morale ne consiste qu'à conoître ses vices, ses foiblesses, ses maladies, & à y remedier : or il est impossible, du moins sans une lumiere & une grace extraordinaire, qu'un home démêle jamais bien ses divers penchants, ses bones ou mauvaises inclinations, ses passions, ses vices, ses foiblesses, ses répugnances pour le bien, son aveuglement & son esclavage : plus impossible encore qu'il travaille éficacement à remedier à ses diverses maladies spiritueles, s'il ne sait distinctement qu'il est composé de deux substances, d'esprit & de cors : s'il ne sait qu'il a trois sortes de

vies ; l'une de l'esprit, l'autre du cors, & la troisiéme qui tient de l'un & de l'autre : qu'ainsi il a de trois sortes d'actions : les unes toutes spirituêles, les autres toutes corporêles, & les troisiémes, partie spirituêles & partie corporêles : s'il ne remarque combien l'esprit est dépendant du cors : combien le cors est dépendant des objets qui l'environent, & les relations presque infinies qu'a le cœur, par l'entremises de l'esprit & du cors, avec tous ces divers objets.

1. part. sect. 3.

Coment travailer avec succés à se détacher de toutes les choses sensibles, si l'on ne sait par quels liens on y tient, & si l'on ne romp les liaisons que le cors fait contracter avec êles ? Coment rompre ces liaisons, si l'on ne travaile à diminuer l'union de l'esprit avec ce cors, & coment enfin diminuer cete

1. part. sect. 3. union, si l'on ne sait qu'on en a une beaucoup plus importante avec Dieu, & si l'on ne travaile à la fortifier & à l'augmenter ?

V.

La plus feconde source de presque tous nos maux, est l'erreur de croire que les cors puissent agir sur nôtre ame, nous doner mile divers sentimens agreables, ou desagreables, & nous rendre ainsi hureux, ou malhureux; car quand on est une fois dans ce préjugé, le moyen de ne se trouver pas touché de passion pour les cors ? le moyen de se défendre de les aimer, de les adorer, d'en faire des idoles ? Il est vrai cependant que cete erreur ne vient gueres, que de ce que nous ne nous distinguons presque pas de nôtre cors, & de ce que ne jugeant que par lui des cors de dehors, nous leur atribuons,

come à lui, des ſentimens qui ne ſont propres qu'à nôtre ame. Car aprés cela, coment ſe défendre de juger que les cors de dehors agiſſent ſur cete ame, & lui comuniquent par cete action, les ſentimens dont on les croit capables ?

1. part. ſect. 3.

Tout le mal vient donc de ce qu'on ne ſe conoît pas ſoi-même, & de ce qu'aprés avoir doné ſpeculativement ſes propres qualités à des cors qui n'en ſont pas ſuſceptibles ; on croit enſuite les recevoir d'eux pratiquement. Ceci ſe comprendra mieux par la lecture du ſecond traité.

VI.

On convient d'ordinaire aſſés, que rien n'eſt plus propre que la ſolitude pour guerir les playes de l'ame ; d'où vient donc qu'entre les ſolitaires il ſe trouve encore des malades, des languiſſans, des ulcerés ? c'eſt qu'ordinairement on ne peut gue-

1. part. sect. 3.

rir les playes de l'ame, si l'on ne sait le moyen de guerir les playes du cerveau dont eles sont les contre-coups, & qu'on ne peut guerir les playes du cerveau, si l'on ignore la maniere dont il les a reçûës, & cele dont eles se conservent & s'entretienent. Car c'est par cete double conoissance qu'on s'aperçoit que ce n'est pas assés pour guerir, de se separer des objets, si l'on n'en banit encore le souvenir; étant certain qu'autant de fois qu'on en admet les idées, ce sont autant de coups de glaive dont ~~renouvêle~~ on renouvêle ses playes.

VII.

On sait assés que l'austerité, la penitence, les mortifications corporêles sont essentiêles au Christianisme. D'où vient donc qu'entre les Chrêtiens il s'en trouve si peu qui fassent cas de ces exercices, & qui les pratiquent; d'où vient au contraire

qu'il s'en trouve tant qui, par une fausse spiritualité, prenent si fort à contre-sens cette parole de Jesus-Christ, que *Dieu veut être adoré en esprit & en verité*; & qui se flatent vainement que par là, les exercices corporels ont été condanés, ou banis de la vie spirituêle, come n'apartenans point à l'esprit, & come parfaitement inutiles à la penitence, qui ne doit regarder que l'esprit, & ne punir que le sujet même qui a peché? la plus ordinaire source de ces illusions, est qu'on ne se conoît pas soi-même: c'est qu'on se croit composé come de deux persones, ou, pour ainsi dire, de deux *moi* tout diférens: l'un capable de sentimens, qui est le cors: l'autre capable de raison, qui est l'esprit, & qu'ensuite on se persuade que le moi du cors n'étant point le moi de l'esprit; punir le cors à cause du peché,

1. part. sect. 3.

1. part. sect. 3.
c'est punir un inocent au lieu du coupable : c'est substituer un bouc à la place du pecheur & qu'ainsi Dieu ne peut pas agréer ces exercices exterieurs d'une fausse penitence : au lieu que dés qu'on se conoît assés pour savoir qu'il n'y a en soi qu'une persone, qu'un moi indivisible, capable tout ensemble de raison & de sentiment; toutes ces illusions s'évanoüissent d'eles-mêmes.

VIII.

En combien d'inquietudes, de peines, de scrupules, & de perplexités d'esprit ne tombe-t-on pas, pour ne pouvoir discerner dans ses actions, ce qu'il y a de libre, d'avec ce qu'eles ont de necessaire ? mile bones ames gemissent pitoyablement sous le poids de cete ignorance, & sous le joug insuportable de cete cruêle incertitude, sans que nul Directeur, pour éclairé qu'il soit, puisse les en

tirer. Coment donc ſortir de cet état, & percer dans cet abîme d'obſcurité ? Il n'y a que l'eſprit de l'home même, aprés celui de Dieu, qui puiſſe percer dans le cœur de l'home, & faire ce juſte diſcernement de ce qui eſt libre d'avec ce qui ne l'eſt pas. Mais on n'en viendra jamais naturêlement juſques-là, ſi l'on ne ſe conoît ſelon le Fiſique, & ſi l'on ne ſait juſqu'où peut aler le débandement naturel des reſorts du cors humain : queles ſont les impreſſions qui en reſultent neceſſairement dans l'eſprit & dans le cœur ; & juſqu'à quel point ce débandement de reſorts dépend de nous.

*1. part. ſect. 3.*

IX.

Un des plus eſſentiels devoirs d'un Chrêtien, eſt de faire, ſuivant le conſeil de l'Apôtre, ſervir ſon cors à la juſtice, ſur-tout, s'il a été aſſés malhu-

1. *part.* *sect.* 3.

reux pour le faire ſervir au peché. C'eſt d'expoſer ce cors, dans l'ocaſion, pour l'amour de la juſtice, à la rigueur des tourmens : c'eſt enfin de le perdre mile fois par jour, ſi cela ſe pouvoit, plûtôt que d'abandoner la juſtice. Mais coment parvenir à cete intrepidité, ſi l'on ne ſait que l'ame eſt tres-diférente du cors, qu'ele en eſt pour ainſi dire à une extrême diſtance; & qu'ainſi la ruïne du cors n'emporte ni la ruïne, ni même l'afoibliſſement de l'ame; & qu'enfin rien n'eſt plus vrai que cete parole de la ſouveraine verité : que les plus violens ſuplices des plus cruels tirans peuvent bien détruire le cors; mais qu'ils ne peuvent jamais faire mourir l'ame : parce qu'ils ne vont pas juſque-là.

X.

Come rien n'eſt plus oposé à la vie chrêtiene, que le ſoû-

levement, le tumulte & les fougues des passions ; le Chrêtien a peu d'exercices plus necessaires, que celui de les combatre, de les réprimer & de les calmer. Mais coment se prendre à ce combat, & coment y réüssir, si l'on ne se conoît soi-même : je veux dire, si l'on ne sait démêler ce que les passions tienent du cors, d'avec ce qu'eles empruntent de l'esprit ? Sans cela, il arive souvent que dans ce combat, on s'en prend inconsidérement au cors, lors qu'il faudroit s'en prendre à l'esprit ; & qu'au contraire on s'en prend à l'esprit, lors qu'il faudroit ataquer le cors. Sans cela, dis-je, on aplique les remedes à côté du mal : on se fatigue, on se tourmente beaucoup ; & souvent il arive qu'aprés les vingt & trente années d'un travail aussi peu regulier, que desagreable, on se trouve aussi peu avancé dans le

1. part. sect. 3.

1. part. sect. 3.

païs des passions, aussi peu en état de leur resister & de les réprimer, que le premier jour qu'on leur a déclaré la guère.

XI.

Mais, dira-t-on, faut-il donc être Filosofe, pour se conoître soi-même sufisament pour la morale ? faut-il être Fisicien pour se faciliter la pratique de la vertu, travailler hureusement à sa perfection, & devenir home spirituel ?

Non, cela n'est pas absolument necessaire; lors que Dieu voudra s'en mêler extraordinairement, j'avouë qu'il peut en mile manieres supléer par luimeme à tous ces secours, à toutes ces conoissances, & aux avantages qui en peuvent revenir. Il peut, sans tout cela, les rendre fort spirituels. Une lumiere extraordinaire, un don de larmes & de penitence, un grand amour, sans grandes lu-

mieres, peut leur tenir hureu- 1. *part.* *sect.* 3.
sement lieu de toutes les conoissances aquises, leur faciliter l'exercice de la vertu, leur aplanir le chemin de la perfection, & les conduire sûrement au but où ils tendent : & j'avouë que c'est ainsi qu'il en use quelquefois à l'égard de ceux qui sont dans des incapacités naturêles d'aquerir ces diverses conoissances.

Mais on doit aussi convenir que pour ceux qui peuvent se les doner par leur travail, c'est du moins tenter Dieu, que de negliger de s'y apliquer, & que c'est une insuportable temerité, que de s'atendre à des voyes extraordinaires, pendant qu'on s'interdit de gayeté de cœur la voye ordinaire de l'étude & de l'aplication d'esprit.

Aprés tout, on ne peut raisonablement contester, que cete exacte conoissance de soi-même

1. part. sect. 3.

n'ait toutes les utilités que nous venons de marquer; & que le reste étant égal, celui qui les possede n'ait de grands avantages au dessus de celui qui en est privé, pour la pratique de la vertu & le progrês dans la perfection.

## SECTION IV.

*Utilité de la conoissance de soi-même, pour la pieté, ou pour la sience de Dieu, & du salut.*

### I.

1. part. sect. 4.

CE que j'entens par la pieté, ou par la *science de Dieu & du salut*, est une salutaire & afective conoissance de Dieu: une conoissance acompagnée d'humilité & de crainte; car il faut remarquer qu'il y a deux fort diférentes conoissances de Dieu. L'une est purement spe-

culative, abstraite, seche, insipide. Têle est cêle par laquelle on ne le conoît que come l'être souverain & indépendant, come le premier être & le premier moteur; le premier principe & l'auteur de l'Univers, & cete sorte de conoissance est la part des Payens.

*1. part. sect. 4.*

L'autre est édifiante, tendre, afective, consolante, & c'est cêle par laquele on le conoît come le Dieu du cœur; car c'est la partie de nous-mêmes où il prend plus de plaisir de se faire chercher, goûter, adorer come le Dieu d'amour & de toute consolation; c'est cete conoissance qui produit l'humiliation du cœur & la crainte amoureuse, & qui est proprement le partage des Chrêtiens & des ames spirituêles. Mais pour chercher ainsi Dieu, & ariver à cete conoissance, il faut conoître le vuide & la desolation

*1. part. sect. 4.*

de ce cœur, lors qu'il n'a pas Dieu. Il faut ſentir ſa miſere, ſon déſechement, ſes dégoûts, lors qu'il eſt le plus plein des creatures. Il faut ſentir ſes foibleſſes, ſes maladies, ſon indignité, le poids du peché. Car c'eſt dans le vif ſentiment de tous ces maux qu'on s'humilie, qu'on craint de tomber, & qu'on demande du ſecours, qu'on cherche un mediateur auprés de Dieu, & que ſe jetant avec une parfaite confiance dans le ſein de ſa miſericorde, on éprouve ſouvent combien il eſt doux & conſolant de s'y abandoner ainſi.

II.

Ce ſont donc là les degrés pour aler à cette ſalutaire conoiſſance de Dieu. La conoiſſance de l'être infiniment parfait, ſans cêle de nôtre miſere & de nôtre coruption, nous feroit tomber dans l'orgüeil. La conoiſſance

noiſſance d'un Dieu vangeur, & cêle de nos deſordres, ſans cêle de Jeſus-Chriſt, nous précipiteroit dans le deſeſpoir. Mais la conoiſſance de Dieu, qui comence par cêle de nôtre miſere, & qui paſſe par cêle de Jeſus-Chriſt, nous préſerve également de l'orgüeil & du deſeſpoir, & nous remplit d'onction & d'amour.

1. part. ſect. 4.

III.

Et ainſi come rien n'eſt plus neceſſaire que cette ſience du ſalut, rien n'eſt plus ſalutaire, que la conoiſſance de ſoi-même. Sans humilité & ſans crainte de Dieu, il n'eſt pas poſſible de ſe ſauver. *L'humilité*, dit un Pere, *eſt la mere du ſalut, & la crainte du Seigneur en eſt le comencement, come elle eſt celui de la ſageſſe* * Or ſans la conoiſſance de ſoi-même, il n'y a ni humilité, ni crainte de Dieu; au lieu qu'il n'y a ni orgueil, ni ſecurité qui

* S. Bern. ſerm. 36. & 37. ſup. Cant.

1. *part. sect.* 4. puisse tenir contre cete conoissance.

III.

En éfet, dit le Pere que je viens de citer, coment ne pas s'humilier & ne pas trembler, lors qu'on se croit veritablement chargé de pechés, apesanti par le pois d'un cors mortel, embarassé de soins qui ne regardent que la tere, plongé dans la fange des desirs charnels, aveuglé, courbé contre la tere, foible, engagé dans une multitude d'erreurs, exposé à mile dangers, ébranlé de mile frayeurs, acablé de mile dificultés, sujet à mile soupçons, travailé de mile besoins, ne se trouvant de penchant & de force, que pour le vice, & que de l'éloignement & de la foiblesse pour la vertu? Coment oser, aprés cela, lever la tête, ou même les yeux? toute la consolation d'une ame en cet état, est de pleurer, de

de gemir, de crier au Seigneur dans son afliction, & d'invoquer par lui, le pere des misericordes & des miserables.

1. part. sect. 4.

C'est par cete conoissance de soi-même ainsi éprouvée & developée: c'est par cete sorte de metode qu'on parvient à une salutaire conoissance de Dieu. *Tali experimento, & tali ordine salubriter innotescit Deus, cum priùs se homo noverit in necessitate positum, & clamabit ad Dominum.... atque hoc modo erit gradus ad notitiam Dei cognitio sui.*

## II. Partie.

*Des dificultés, ou des obstacles de l'étude de soi-même.*

Ces dificultés, ou ces obstacles sont infinis; mais j'en trouve trois sources considerables. Savoir premierement, les impressions perpetuêles que nous font les objets sensibles, & les

2. part. sect. 1.

préjugés où nous somes sur leurs qualités & leurs forces ; car tout cela nous tire hors de chés nous. Secondement, le desagrément de l'objet de cete étude. Troisiémement, le mouvement qu'on se done pour l'éviter & le fuir.

## SECTION I.

*Les impressions des objets sensibles, & les préjugés où nous somes sur leurs qualités & leurs forces. Premiere source des dificultés de l'étude de soi-même.*

I.

IL est surprenant que l'une & l'autre Filosofie, c'est-à-dire, la Payene & la Chrêtiene, proposent come une grande entreprise l'étude & la conoissance de soi-même; & l'on a peine à comprendre que la sience de l'ho-

me doive être quelque chose de si laborieux & de si penible à l'home même.

2. part. sect. I.

II.

Si pour se conoître, on étoit obligé de s'élever au ciel, ou de penetrer jusqu'au centre de la tere, ce seroit en éfet une térible entreprise ; s'il faloit même, pour acquerir cete conoissance, sortir de chés soi, passer les mers, parcourir les Royaumes, consulter les astres, & aler s'instruire chés les creatures qui nous environent : ce seroit un travail ; si enfin on étoit obligé de se répandre dans toutes les parties de son cors, d'en examiner scrupuleusement le détail, d'en démêler tous les tuyaux & tous les resorts, & d'en déterminer exactement tous les usages : ce seroit une afaire.

III.

Mais rien de tout cela. Pour se conoître soi-même, il n'y a

2. part. Sect. 1.

qu'à demeurer chés ſoi. C'eſt l'ame qui eſt chargée de travailer à cete conoiſſance, & il ſe trouve qu'êle en eſt êle-même le principal objet. Ele eſt tout enſemble & *le ſoi-même*, qui doit être conu (qu'on me permete cete expreſſion) & *le ſoi-même* qui doit conoître: rien n'eſt plus intelligent que la faculté qui doit conoître, ni rien de plus intelligible, que l'objet qui doit être conu: où eſt donc la dificulté de cete étude, où en eſt le travail?

## IV.

Si pour conoître un autre home, il n'y avoit qu'à jeter les yeux ſur lui & le regarder une fois fixement; ce ne ſeroit pas une afaire; il ne faudroit ni metode ni preceptes pour aquerir cete conoiſſance. On ne voit pas cependant qu'il en faille davantage à l'ame pour ſe conoître ſoi-même; car puiſqu'êle eſt tou-

te intelligible & toute intelligente, que faut-il qu'êle fasse pour se conoître, que de se regarder une bone fois ? Cela s'apele-t-il un travail ?

2. part. sect. 1.

V.

Mais enfin quand c'en seroit un, ne semble-t-il pas fait par avance, sans qu'il soit besoin de metode ni de preceptes ? Chaque pensée n'enferme-t-êle pas un regard sur êle-même ? n'est-êle pas une réflexion secrete sur ce qu'êle est ? & peut-on penser veritablement, sans en être averti par l'acte même de penser, & sans s'en apercevoir immediatement ? S'il est donc vrai, qu'il n'y ait rien de plus intime ni de plus essentiel à l'ame, que la pensée, combien par jour, ne jete-t-êle pas de regards sur êle-même ? se perd-t-êle jamais un seul moment de vûë ? Pourquoi donc ne se conoîtroit-t-êle pas ? & pourquoi lui faut-il re-

comander avec tant de ſoin de s'étudier & de travailler à ſe conoître êle-même ?

Encore une fois, c'eſt quelque choſe qui paroît incomprehenſible, que l'ame ne ſe perd jamais de vûë ; & que cependant êle ne ſe conoiſſe pas, êle ne ſe voïe jamais come il faut.

VI.

Pour démêler ce paradoxe, il y a deux choſes à diſtinguer dans nos pensées ; êles ont quelque choſe de comun, & quelque choſe de particulier ; ce qu'il y a de comun eſt de ſe faire apercevoir immediatement à l'eſprit ; car chaque pensée ſe fait ſentir par êle-même, & avertit immediatement l'eſprit de ſa preſence. Ce qu'il y a de particulier, eſt de preſenter à l'eſprit tel ou tel objet ; ou plûtôt de ſe preſenter êle-même come revêtuë de tel ou tel objet ; & ainſi chaque pensée fait aper-

cevoir en quelque façon deux chofes à l'efprit, êle fe fait apercevoir êle-même, & êle lui fait apercevoir de plus l'objet dont êle eft revêtuë. Si je penfe au Soleil, non feulement je m'aperçois que je penfe; j'aperçois encore l'objet auquel je penfe: non feulement j'aperçois ma pensée; j'aperçois auffi fon habit; c'eft-à-dire, l'image ou la refemblance du Soleil dont êle eft come revêtuë. Si je fens de la douleur, non feulement j'aperçois la douleur & je la diftingue tres-bien du plaifir; mais je m'aperçois de plus que je la fens; car il eft ridicule de dire come quelqu'un a fait, qu'on puiffe avoir de la douleur fans la fentir & fans s'apercevoir qu'on la fent.

2. part. sect. 1.

VII.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'eft que de ces deux chofes que chaque pensée pre-

*2. part. sect. 1.*
sente à l'esprit, l'une le frape bien moins que l'autre. L'objet de la pensée l'aplique bien davantage que la pensée même. Si je pense au Soleil, ma principale atention se porte à l'image ou à la peinture de cet astre; & je m'aplique peu à la pensée qui en est come revêtuë. En un mot, nos pensées nous frapent moins par êles-mêmes, que par leur habit; & cela arive ainsi par deux raisons.

La premiere est que l'esprit est toûjours plus frapé de ce qui lui est nouveau, que de ce qui lui est ordinaire. Il n'est rien de plus ordinaire à l'esprit que de penser; mais il ne lui est pas ordinaire de penser au Soleil, ou à la Lune, ou à la tere: & ainsi quoiqu'il ne puisse penser sans s'en apercevoir; sa pensée en êle-même l'aplique peu; au lieu que l'habit de cete pensée, c'est-à-dire, l'objet dont êle est co-

me revêtuë, l'image du Soleil ou de la Lune étant ce qu'il y y a de nouveau, c'eſt auſſi ce qui frape vivement l'eſprit.

2. part. ſect. 1.

La deuxiéme raiſon eſt le préjugé comun qui nous fait croire ou que les objets de dehors nous envoyent leurs images & nous donent leurs idées ; ou que nôtre eſprit va les chercher où ils ſont & ſe tranſporte juſqu'au lieu qu'ils ocupent dans la nature ; car cete double erreur oblige l'eſprit à ſortir en quelque maniere hors de lui-même, come pour ſe rendre dans ces objets, ou du moins pour les remercier de leur preſent ; & ainſi quand je vois le Soleil, ma principale atention ne ſe porte pas ſimplement à l'image de cet aſtre que j'aperçois au dedans de moi-même : èle va encore ſe rendre dans ce grand cors, tel qu'il eſt hors de moi : tant il eſt vrai que les pensées que nous avons des

2. *part.* *sect.* 1.

objets de dehors nous frapent bien moins par êles-mêmes que par leur habit, & qu'êles ne servent presqu'à disiper l'esprit, à le faire sortir come hors de lui-même & à le répandre dans ces objets.

## VIII.

Il semble aprés cela, que du moins les pensées qui ont nos sentimens ou (pour parler plus proprement) nos sensations pour objet, devroient servir à l'esprit à se recueillir & à se conoître lui-même, puisque ces sensations ne sont que des manieres d'être de lui-même; cependant une autre erreur & un autre préjugé nous dérobent encore cet avantage; c'est que nous atribuons nos sensations aux objets qui n'en sont que les causes ocasioneles: ou tout au plus à nôtre propre cors. De sorte que si à la presence d'une rose je sens une odeur agreable: je l'atribuë

à la rose; si lorsqu'on me marche sur le pied, je sens de la douleur: je l'atribuë au pied; & cela non seulement par ces jugemens naturels, que l'Auteur de nôtre être a voulu joindre à toutes nos sensations; mais encore tres-souvent par des jugemens deliberés & entierement libres. Et ainsi toutes nos sensations, aussi bien que la plûpart de nos conoissances, au lieu de servir à nous recüeillir, ne servent presqu'à nous disiper & à répandre nôtre ame non seulement dans toutes les parties de nôtre cors; mais même souvent dans la plûpart des cors du dehors: car nous revêtons des qualités & des manieres de nôtre ame tous les objets sensibles qui nous frapent: & voila les principales raisons pour lesquêles quoique l'ame absolument ne se perde jamais de vüë, êle ne se voit presque jamais come il faut, & ne

2. part. sect. 1.

*2. part. sect. 1.* se conoît point.

IX.

Quel remede à cela ? c'en seroit un tres-grand que de travailer à se défaire de ces préjugés qui nous font raporter nos conoissances & nos sentimens aux objets de dehors, ou à nôtre propre cors ; car alors nôtre principale atention ne se portant plus au dehors, êle s'apliqueroit davantage à ce qui se passe au dedans.

X.

Mais la verité est que le retranchement de ces préjugés ne sufit pas pour nous faciliter la conoissance de nous-mêmes. Car enfin quelque persuadé qu'on soit par la raison, que les cors ne sont pas capables des sentimens que nous recevons à leur presence ; quelque informé qu'on soit que ces cors ne peuvent agir sur l'esprit, ni par consequent lui doner ses idées

ou ſes ſentimens : Quelque convaincu qu'on puiſſe être que Dieu ſeul peut agir ſur les eſprits, les éclairer & les modifier de toutes les manieres dont ils ſont capables ; toutefois parce que cete conviction n'eſt qu'une vûë abſtraite qui dépend du raiſonement, & de pluſieurs réflexions & retours ſur ſoimême ; & qu'au contraire l'impreſſion ſenſible nous porte à regarder les cors come agiſſans en nous, & come les veritables cauſes de nos idées & de nos ſentimens ; nous avons beaucoup plus de penchant à ſuivre l'impreſſion ſenſible, que la conoiſſance abſtraite.

2. part. ſect. 1.

XI.

L'experience fait voir que les mieux inſtruits de la verité des choſes ne laiſſent pas dans l'uſage, de ſe rendre au ſentiment, & de porter toute leur atention vers les objets ſenſi-

bles. Qu'on obſerve le meilleur Filoſofe du monde entre les mains des Chirurgiens qui exercent ſur lui quelque operation violente, come par exemple de lui couper un bras; & l'on vera ſi ſa conduite répondra à ſa Filoſofie. Non ſeulement on remarquera que tout ce qu'il proferera de paroles n'iront qu'à faire conoître qu'il regarde ſa douleur uniquement come dans le bras, & les raſoirs come la vraie cauſe de ce ſentiment; mais, s'il veut dire la verité, il ſe trouvera que, pendant toute l'operation, il n'aura peut-être pas eu une ſeule fois la pensée que ſon ame fût l'unique ſujet de ſa douleur, & que Dieu en fût la vraie cauſe. Il en reviendra, il eſt vrai, aprés l'operation: mais cela fait toûjours voir que ſes lumieres & l'afranchiſſement des préjugés populaires ne l'ont pas empêché, pendant

l'operation, de doner toute son atention & toute son aplication ou aux instrumens dont on se servoit, ou à son propre cors; & ne l'ont pas obligé à jeter une seule fois les yeux sur son ame, qui pourtant étoit l'unique sujet de toutes ces douleurs.

2. *part. sect.* 1.

XII.

Ce n'est donc pas assés pour la conoissance de soi-même d'être afranchi de ces préjugés, & d'avoir les lumieres qui leur sont oposées; ce n'est pas qu'êles n'y servent & qu'êles n'en soient même une bone partie; car enfin peut-on se conoître, sans savoir du moins laquêle des deux substances qui font l'home, est capable de plaisir & de douleur? Mais aprés tout, cela ne suffit pas. Il faut metre l'ame en état de se voir plus frequement, que par ces retours & ces raisonemens passagers que la Filosofie nous fait faire; il

2. *part.* *sect.* 1.

faut l'obliger à se chercher plus soigneusement, à se regarder plus atentivement, à sentir ses maux & ses foiblesses; & enfin à se sentir êle-même, si faire se peut, autant qu'êle a par le passé senti les cors; & pour cela, come nous avons vû, que son grand mal vient de ce qu'êle est plus touchée des objets de ses pensées, que de ses pensées même; que le grand obstacle est qu'êle porte toute son atention sur les objets de dehors, & qu'êle se répand ainsi continuêlement; il est clair qu'il n'y a point de meilleur expedient, que de la separer, autant qu'on le peut, de ces objets, & de lui retrancher tous les plaisirs & toutes les sensations trop vives: & ainsi aprés la grace de Jesus-Christ, qui est une grace de privation, de separation & de dégoût des objets sensibles; je ne vois rien de plus propre à

faciliter la recherche & la conoissance d'èle-même que la retraite & la solitude. Mais c'est ce qui paroîtra plus clairement, & ce que nous ferons voir amplement, aprés que nous aurons ouvert la seconde source des dificultés de cete étude.

1. part. sect. 1.

## SECTION II.

*Le desagrément de l'objet de l'étude de soi-même. Seconde source des dificultés de cete étude.*

I.

CE soi-même est pour un home du monde la plus fâcheuse rencontre qu'il puisse faire, c'est le plus afreux objet qui se puisse presenter à ses yeux. Il n'en peut soûtenir la vûë l'espace de quelques momens ; & je ne sai en quel sens on a pû dire que l'home s'aime & se re-

2. part. sect. 2.

2. *part.* *sect.* 2.
cherche tant lui-même, lui dis-je, qui s'évite avec tant de ſoin.

II.

Aſſûrément cete propoſition n'eſt fondée que ſur ce qu'on regarde l'home de cete maniere vicieuſe dont il ſe regarde lui-même ; je veux dire par les dehors & les aparences. On prend l'écorce du *ſoi-même*, pour le *ſoi-même* ; & alors on a raiſon de dire que l'home ne cherche que ſoi-même, car il eſt vrai qu'on ne ſe regarde gueres que par cet endroit. On ne conçoit, par le ſoi-même, qu'on cherche & qu'on aime ſi éperduëment, qu'une certaine ſtatuë animée, de têle grandeur, de têle taile, de tels traits, tel poil, têle chevelure, têle force, têle adreſſe; de tel rang, tel emploi, têle qualité ; avec tels habits, tels ajuſtemens, tel équipage ; environée d'une eſpece de petit monde uniquement fait pour ê-

se, & composé de sa famille, de son train, de ses sujets, de ses creatures & de ses amis. Tout cela plus ou moins, selon le rang & la place que cete statuë ocupe sur la tere; & non seulement on se considere come environé de tout ce peuple, mais encore come levant sur lui à tous momens, des tributs de consideration & d'estime, de déference & de respect, de soûmission & de service, de complaisance & de veneration. Voila l'image que l'on a presque toûjours devant les yeux, c'est là presque tout le soi-même qu'on cherche & qu'on adore si aveuglément; on ne passe gueres plus avant dans la conoissance du soi-même. On ne va gueres jusqu'à l'ame. Il est vrai neanmoins qu'on se pique d'esprit, & de bel esprit: mais il est visible que cete beauté d'esprit dont on se pique tant, n'est le plus souvent qu'un jeu

2. part. sect. 2.

2. *part.* *sect.* 2.

de memoire, ou un feu d'imagination qui fait qu'on debite les choses de maniere à ébloüir, à étourdir & à se faire admirer sotement : & come ce jeu de memoire & ce feu d'imagination ne dépendent que de la vivacité des esprits animaux, & d'un dévelopement naturel & necessaire de certains resorts du cerveau ; il est visible que le soi-même que l'home adore si bassement, ne passe gueres la statuë ou la machine.

III.

Mais pour le soi-même spirituel & intelligible, c'est ce qu'on fuit de toutes ses forces. Et pourquoi le fuit-on ? c'est que nul spectacle n'est plus desagreable, soit qu'on suive la voye large, ou la voye étroite. Les plus grands pecheurs & les plus déclarés libertins ont toûjours quelque conoissance & quelque amour de l'ordre. Cete conois-

ſance ne permet pas qu'ils ignorent abſolument leurs devoirs ; & cet amour leur permet auſſi peu de demeurer indiferens ſur le violement de ces devoirs. Quel afreux ſpectacle n'eſt-ce donc pas pour eux, de ne trouver en rentrant en eux-mêmes, qu'un fond naturêlement inépuiſable d'iniquité, d'injuſtice, d'impieté, de libertinage, d'éloignement de Dieu, de violement de toutes les loix ? Coment ſoûtenir cete vûë, ſans ſe trouver le cœur glacé & ſaiſi de crainte, ſans trouble & ſans remors, ſans de cruels reproches, d'inſuportables inquietudes: de cuiſantes douleurs ?

IV.

Pour les juſtes & ceux qui ſuivent la voye étroite, come ils portent toujours un fond de cupidité, qui eſt la funeſte racine de tous les vices ; ils ne jetent gueres les yeux deſſus ſans

quelque frayeur. La vûë ſeule de leur fragilité, de leurs foibleſſes, de leurs paſſions, de leurs chûtes ordinaires, de leurs infidelités, de la honte qui les acompagne, & de la juſtice de Dieu qui les menace : cete ſeule vûë, dis-je, eſt capable de les chagriner, de les alarmer, de les déſoler. Il faut rapeler tout ce qu'on a de foi & de confiance en la miſericorde de Dieu, pour la ſoûtenir ſans abatement. Enfin les revûës ſur ſoi-même & ſur ſon fonds, ſont les exercices les plus penibles, je dis même aux juſtes.

V.

Depuis que l'home s'eſt élevé contre Dieu, il eſt devenu inſuportable à lui-même: *Poſuiſti me contrarium tibi, & factus ſum mihimetipſi gravis.* C'eſt un *Caïn* qui a plongé ſes mains dans le ſang d'*Abel*, & qui depuis cela, ne peut plus ſe ſoufrir lui-même; il

Il aime mieux être toute sa vie errant & vagabond, que de rentrer une seule fois chez soi. Tous ses mouvemens ne tendent naturêlement qu'à s'éviter : il se fuit souvent sans le savoir. *Fugit impius nemine persequente.* Mais ceci regarde la troisiéme source des dificultés de l'étude de soi-même.

2. part. sect. 3.

## SECTION III.

*Les mouvemens qu'on se done naturêlement pour se fuir, Troisiéme source des dificultés de l'étude de soi-même.*

I.

C'Est en verité quelque chose de prodigieux, que la conjuration qui regne dans le monde contre ce que les homes ont de plus précieux ; je veux dire contre cet home interieur,

2. part. sect. 3.

2. part. sect. 3.

ce *soi-même* réel & veritable ; que chacun porte, sans le vouloir conoître. Il seroit dificile d'exprimer tous les mouvemens que chaque particulier se done, pour éviter la vûë de cet objet, pour fuir sa rencontre, pour empêcher qu'il ne paroisse ; en un mot, pour l'étoufer & l'ensevelir, si cela se pouvoit. Mais nule imagination ne peut se figurer les divers services que les homes prenent plaisir à se rendre les uns aux autres, pour se défaire mutuelement de cet énemi comun. Jetons, quelques momens les yeux sur ce qui se passe sur cela, dans les diverses conditions, & dans le monde & dans le Cloître.



# CHAPITRE I.

## *L'art de se méconoître & de se fuir soi-méme, usité dans le monde.*

## ARTICLE I.

### *Des persones du premier rang.*

I.

A L'égard des grans & des persones du premier rang ; leurs favoris & leurs creatures prénent tant de soin de leur cacher & de leur éloigner cet objet, qu'ils peuvent bien s'en remetre sur eux. C'est une obsession continuele de gens qui ne sont ocupés que de l'afaire de ne les laisser pas seuls un petit moment ; de peur que cet instant de solitude ne soit le moment fatal où cet afreux objet viendroit se presenter. Ils se succedent donc sans cesse, les uns aux

*2. part. sect. 3.*

autres dans le métier de les entretenir de nouvêles, d'évenemens, de fables, de bagatêles, de contes faits à plaisir ; & au défaut de tout cela, ils se chargent de plaisanter & de badiner devant eux de maniere à ocuper leur imagination, à les divertir, & à les éloigner ainsi infiniment de rentrer chez eux, de se rencontrer & de faire conoissance avec eux-mêmes.

II.

Mais rien n'a si immancablement cet éfet ; rien ne les éloigne si sûrement de la conoissance d'eux-mêmes, que les fades douceurs, les basses flateries & les fausses loüanges dont on assortit tous ces entretiens. Tout cela leur done une idée de leur mérite fort diferente de cêle que leur doneroit la vûë du personage interieur qu'on leur tient si caché ; de sorte que quand le sentiment secret de quelque foi-

blesse, ou de quelque défaut viendroit quelquefois à les ataquer (ce qui est inévitable aux têtes mêmes les plus privilegiées) ils apeleroient de ce sentiment obscur à la lumiere & au discernement de mile beaux esprits qui ne leur ont jamais fait remarquer que des perfections fort oposées à ces défauts, & qui n'ont jamais peint d'aprés eux, que des portraits admirables : & ainsi, sur ces portraits, ces grans Seigneurs demeureroient toûjours également contens d'eux-mêmes.

2. part. sect. 3.

III.

Il est certain cependant que leur illusion sur cela même, ne peut gueres être plus grande qu'ele est. Ils se font un merite & un sujet d'orgüeil, de ce qui devroit les humilier infiniment: s'ils savoient ce que signifient dans le fond, je ne dis pas simplement ces soins superflus &

2. part. sect. 3.

ces assiduités si empressées qu'on leur rend les jours entiers; mais principalement ces flateries, ces vains aplaudissemens & ces fausses loüanges dont on les acable. Car à bien prendre tout cela, il faut avoüer qu'on ne peut mieux que par là, leur marquer combien réelement on les méprise. C'est leur dire tacitement que leur home interieur, leur *soi-même* réel & veritable est quelque chose de si afreux & de si méprisable, qu'on ne leur croit pas assés de fermeté ni de force d'esprit, pour en soûtenir la vûë pendant quelques momens. C'est leur dire enfin qu'on est vraiment persuadé que les abandoner à eux-mêmes, c'est les livrer à la plus insuportable compagnie qu'ils puissent avoir.

IV.

Voila dans la verité le sens le plus naturel & la plus ordinaire signification de ces assi-

duités non interompuës que l'on rend aux grans : mais come c'est un sens qu'ils n'entendent point; qu'ils ne le soupçonent pas même, & que persone ne prend soin de le leur découvrir ; ils passent ainsi toute leur vie dans l'illusion & dans une espece de necessité, de ne voir de leurs jours, l'unique objet qu'il leur seroit si important de conoître : & come on les conduit insensiblement chaque jour, jusqu'à l'heure du someil avec de purs amusemens, on les conduit de même pendant toute leur vie, jusqu'au grand someil de la mort. Et ainsi souvent on voit de grans Princes perir miserablement, sans le savoir, faute d'un éclaircissement qu'une crainte servile, ou une pudeur mal placée a détourné mile gens de leur doner.

2. part. sect. 3.

## ARTICLE II.

*Des persones du second ordre.*

LEs persones du second ordre ne sont pas, à beaucoup prés si obsedées, & pouroient si êles vouloient, trouver dans la journée bien des heures propres à s'étudier êles-mêmes : mais loin d'en profiter, la maladie comune de ne vouloir point se conoître, leur suggere assés de moïens de se faire un sufisant retranchement contre les aproches de cet home interieur qui leur paroît si redoutable.

### §. I.

*Des Femmes.*

I.

Les femmes, sur tout, excelent dans cet art. Une troupe de gens qui s'atachent à êles, leur est, pour cela, d'un grand secours :

êles ſavent leur diſtribuer tou- 2. part. ſect. 3.
tes les heures de la journée, a-
vec tant de juſteſſe, que ſe ſuc-
cedant régulierement les uns
aux autres , leurs jours ſoient
pleins , & qu'il ne s'y trouve pas
le moindre petit vuide. Ainſi ne
fût-ce que pour parler de la pluïe
& du beau tems , des modes ,
des airs & des manieres ; ne fût-
ce que pour faire paſſer en re-
vûë tout le genre humain ſous
leur cenſure ; ç'en eſt aſſez , ce-
la les dérobe hureuſement à ê-
les-mêmes.

II.

Que ſi quelquefois êles ſe
trouvent courtes dans les meſu-
res qu'êles ont priſes , pour ren-
dre leurs jours pleins ; êles ont
d'ordinaire un certain domeſti-
que, lequel avec de pures ſor-
nêtes leur tient lieu des plus
ſpirituels diſcours , & amuſe ain-
ſi ſufiſament leur imagination.

2. *part.* *ſect.* 3.

III.

Enfin au défaut de toutes ces compagnies (le croiroit-on? ) l'uſage des miroirs vient au ſecours: êles y trouvent l'art de ſé doner compagnie à peu de frais, par la multiplication de leur figure & de leur image. Eles forment avec cêles-ci une eſpece de converſation, à laquêle l'aprobation, la complaiſance & la flaterie ont toûjours la meilleure part; êles leur rendent, par l'entremiſe de ces glaces, mile petits ofices; & enfin êles font tant, que ce culte impie d'images profanes, contrefaites & plâtrées, leur tient lieu d'une importante ocupation; & qu'êles trouvent dans le comerce ~~de ces~~ de ces fantômes, l'art de ſe dérober la vûë de ce qu'il y a de plus réel, de plus excelent & de plus eſſentiel en êles-mêmes,

IV.

Qui pouroit décrire juſques

où êles poussent cet art ? êles en font usage jusques dans les actions de religion & les ceremonies les plus destinées au recüeillement, & les plus propres à faire rentrer en soi-même. Assister au sacrifice de nôtre rédemption en est sans doute une des principales ; & je ne sai s'il est rien de plus propre à recüeillir, que de voir une foule de monde prosternée aux piés des Autels, d'un air qui ne respire que l'humiliation & la penitence, le recüeillement & la pieté, la veneration & l'aneantissement. Cependant les Dames ont aujourd'hui trouvé le secret, non pas d'éluder absolument ces ceremonies (il faut paroître chrêtiennes) mais de s'y procurer ce qui, selon êles, s'apele un inocent divertissement, ou délassement d'esprit.

2. part. sect. 3.

V.

Eles savent qu'aler à la Messe

2. part. sect. 3.
à huit, neuf & dix heures, on ne trouveroit dans les Eglises que des gens du comun, & de simple peuple parfaitement apliqué à la grandeur du mystere que l'on celebre: & un tel spectacle étant beaucoup plus propre à recüeillir, qu'à remuer l'imagination; êles jugent assez qu'êles n'y trouveroient pas leur compte. Mais il y a une autre heure funeste bien plus favorable à la disposition de leur cœur. Eles savent que depuis onze heures jusques à midi & au de-là, les Eglises ne se trouvent gueres ocupées que de ce qui s'apele le grand & le beau monde, qui d'ordinaire s'y rend beaucoup plus paré que le Temple même où l'on ofre le redoutable mystere. C'est donc à cete heure fatale que ces Dames s'y rendent aussi, & qu'êles entendent la Messe, sans coure risque de doner trop dans le recüeillement & dans la quie-

de là ſans façon, ni ſans beaucoup de retenuë, êles croïent qu'il eſt d'abord de leur devoir de parcourir des yeux, toute la compagnie: êles s'arêtent ſans ſcrupule, autant qu'il leur plaît, avec qui bon leur ſemble: le langage des yeux ſuplée à celui de la langue: & pour peu qu'êles reflêchiſſent ſur les ajuſtemens, les airs & les manieres des plus diſtingués de l'aſſemblée; êles ſe trouvent bien-tôt à la fin de la ceremonie, ſans avoir eu le loiſir de s'enuïer un ſeul moment, ni de ſe rencontrer êles-mêmes: & ainſi d'une action toute ſainte ces malhureuſes fugitives du ſoi-même font une action toute profane, ſans autre deſſein que de ſe fuïr êles-mêmes: ce n'eſt pas que dans ce procedé, êles n'en puiſſent encore avoir de plus criminels; mais quand êles n'auroient que celui-ci, c'en ſeroit aſſés pour les rendre régulie-

2. part. ſect. 3.

2. part. sect. 3. res à cete Messe.

VI.

Cependant cete fuite de soimême n'est pas d'une égale facilité à toutes les femmes. Soit finesse, ou solidité d'esprit ; il y en a à qui ele coûte bien davantage : les compagnies ordinaires ne leur font pas sur cela d'un grand secours. Il leur faut quelque chose qui remuë davantage leur imagination. Il y a mile gens avec qui êles ne font que bâailler ; & du bâaillement à un retour sur soi-même, à une descente dans son cœur, il n'y a souvent qu'un pas à faire. Pour éviter donc cet écüeil prétendu ; êles apelent au secours les jeux de hazard. Avec un jeu de cartes, êles trouvent le secret de rendre tout le monde également propre à leur divertissement ; & tel qui les avoit fait le plus bâailler, est souvent dans cet exercice, celui qui touche & remuë

leur imagination le plus vivement. 2. part. sect. 3.

VII.

Il ne faut que savoir combien le jeu entraîne avec soi de passions diferentes ; pour juger de la vivacité des mouvemens qu'il peut doner, & des égaremens où il peut jeter : car les passions ont d'ordinaire ces deux éfets : êles remuent & êles transportent hors de soi-même; êles vous font avancer ; mais êles vous égarent, & vous percent souvent sans resource.

Le jeu donc source feconde, mais funeste de presque toutes les violentes passions, transporte en peu de tems ses esclaves à une si grande distance d'eux-mêmes ; que loin d'avoir de la peine à se fuïr, ils se perdent absolument de vûë ; & enfin le jeu les égare si bien, qu'il y a peu d'aparence qu'ils trouvent jamais le chemin qui pouroit les

2. part. sect. 3.

ramener chez eux. Rien ne fait mieux voir cet égarement & cette perte de vûë de l'home interieur, que la cruêle necessité où il les réduit souvent de se perdre encore selon l'exterieur : je veux dire de se ruïner même temporêlement, & de renverser, en tournant une carte, fortunes & établissemens, maisons & familles. Plût à Dieu que les déplorables exemples n'en fussent pas si fréquens.

VIII.

Cependant il leur fait faire toutes ces cruêles pertes, sur tout la premiere, de la maniere du monde la plus aisée. Tout ocupés de l'ensorcêlement du jeu, ils y passent souvent les aprésdinées & les nuits, sans croire y avoir passé plus d'une heure ; & s'il est suivi de regrets, ce n'est presque jamais de s'être perdu selon l'home interieur : au contraire, on fait le meilleur

gré du monde au jeu de lui ſervir de tombeau ; & il eſt vrai qu'on ne pouvoit gueres lui en choiſir un plus ferme, ni plus ſûr.

2. part. ſect. 3.

IX.

Ce n'eſt pas qu'abſolument on ne pût venir à bout d'ouvrir ce tombeau, ſi l'on pouvoit rompre avec le jeu : mais le jeu exerce un empire ſi tiranique ſur ſes eſclaves ; qu'aprés leur avoir laiſſé pendant quelque tems, porter ſes chaînes aſſés librement, il leur en fait enfin une indiſpenſable neceſſité.

X.

Il eſt vrai que ſi on le vouloit bien, on pouroit venir à bout de rompre ſes chaînes, & de ſecoüer ſon joug. On a vû des perſones qui touchées partie du renverſement de leurs afaires où le jeu les avoit jetées ; partie d'un mot ſalutaire qu'èles ont entendu, ont fait des tentatives pour

cela : mais êles ne sont pas alées loin ; parce qu'êles n'ont jamais voulu absolument ni fortement quiter le jeu. Eles avoient toûjours sur cela, quelques retranchemens : êles renonçoient bien à tout le gros jeu ; mais êles se reservoient de pouvoir joüer ce qu'êles apeloient *petit jeu*, *peu de choses*, *des bagatêles*. Eles renonçoient à ces jeux sans bornes, & que la seule lassitude, ou le seul someil fait quiter : mais êles se reservoient de pouvoir joüer une heure, ou une heure & demie, & rien plus. Enfin êles renonçoient volontiers à ces jeux qui ne sont que de passion, d'atache & d'interêt ; mais non pas à ces jeux qui ne sont que de pur divertissement, & qui ne servent, disoient-êles, qu'à délasser l'esprit, ou dissiper les vapeurs du someil aprez le repas.

XI.

Ces retranchemens n'auroient

rien eu que de juste & de raisonable pour des gens qui n'auroient jamais abusé du jeu; mais dans les persones dont je parle, ils marquent visiblement que leur cœur n'étoit pas absolument dégagé ; qu'il vouloit toûjours entretenir quelque sorte d'intelligence avec son tiran; & qu'enfin ces persones ne vouloient point absolument rompre avec le jeu. Tant il est vrai qu'un des plus dangereux enchantemens qui reviene de la longue habitude qu'on a euë avec lui, consiste à ôter, & le pouvoir de le quiter & même le vouloir. Et ainsi ces femmes qui, come nous l'avons remarqué, n'ont pas tant de facilité à se fuir êles-mêmes, ni à éviter la rencontre de ce soi-même interieur dont nous parlons, ne peuvent mieux faire pour le banir éternélement de leur presence, que de s'atacher au jeu. Mais, helas! quel jeu,

2. part. sect. 3.

2. part. sect. 3.
où l'on se perd sans ressource !

## §. II.

*des homes.*

I.

Pour les homes, il est vrai que d'ordinaire ils n'ont pas tant de gens dont ils puissent se faire obseder, come les femmes : mais en recompense ils ont assez d'autres moïens de se dissiper, de s'égarer, & d'éviter la rencontre de cet énemi comun que tout le monde fuit à l'envi.

II.

Et premierement il est sûr qu'ils se dérobent sufisament à euxmêmes, par le soin qu'ils prenent de faire aux femmes un pareil larcin. De sorte qu'on peut dire que tout le comerce du monde n'est qu'un comerce de voleurs publics, qui conviénent tacitement de bone amitié en aparence ; mais en éfet par une

vraie cruauté, de ſe dérober mutuêlement le chagrinant, mais ſalutaire ſpectacle de l'home interieur, du ſoi-même réel & veritable.

2. part. ſect. 3.

III.

Les homes ont encore cet avantage au deſſus des femmes, dans la fuite de ſoi-même, qu'au defaut de compagnies, ils peuvent ſe doner pluſieurs mouvemens tous ~~les~~ plus propres les uns que les autres, à leur dérober la vûë de l'objet qu'ils craignent tant. Les promenades, les voïages, les exercices du cors ſont tres-propres à cet éfet.

Enfin un chagrin cuiſant, ou trop morne ataque-t-il un cavalier, & court-il riſque en l'écoutant & s'y prêtant un peu trop, de ſe rencontrer lui-même deſagreablement ? Il n'a qu'à monter à cheval, & coure un liévre à la queuë d'une meute de chiens. Il n'ira pas loin ſans que

son chagrin s'évanoüisse, & sans qu'il se trouve à une grande distance de lui-même. Et ainsi l'on peut en ce cas dire du liévre & du cavalier, qu'ils fuient tous deux à qui mieux. Le liévre fuit le cavalier ; & le cavalier se fuit lui-même beaucoup plus qu'il ne poursuit le liévre.

IV.

On ne finiroit jamais, si l'on vouloit entrer dans le détail des adresses & des prétextes dont les homes de diverses conditions se servent, pour éviter non seulement l'étude de leur soi-même interieur ( laquêle neanmoins seroit si digne d'eux ) mais même sa simple rencontre.

V.

Un home de Palais a une afaire à examiner : un autre en a une à raporter : un troisiéme en a une à plaider ; & tous ont beaucoup à lire & à écrire.

Un home d'épée a son équi-

page & ſes recruës à faire ; des marches de longue haleine ; & dans le ſervice actuel, des ordres à doner, mile fonctions à remplir : veiller ſur le ſoldat & ſur le domeſtique : être toûjours atentif au moindre ſignal ; & toûjours diſpoſé à toutes ſortes de mouvemens,

2. part. ſect. 3.

Un home de finance a des comptes, des écritures & des calculs ſans fin.

Un Marchand a un negoce embaraſſant ; des coreſpondances à entretenir, des voïages à faire, & un debit en détail, qui demande une grande ſervitude.

Un Ecleſiaſtique à ſa Meſſe à dire, ( car bien des gens s'en font un métier ) ſon Ofice à réciter ou à chanter ( car la plûpart regardent cete obligation come une ſervitude ) les malades à aſſiſter ; les Entêremens & les Convois à acompagner ; les Sacremens à adminiſtrer ; des en-

2. *part.* *sect.* 3.
ſans à inſtruire, &c.

VI.

Or n'eſt-il pas viſible ( vous diront tous ces Meſſieurs de diferentes eſpeces ) que pour peu qu'à cete multiplicité d'ocupations & d'afaires, nous voulions ajoûter de divertiſſement & de délaſſement d'eſprit ; nous ne trouverons pas un moment à doner à l'étude & à la conoiſſance de nous-mêmes ; pas un moment où nous puiſſions reflêchir ſur nôtre cœur, ni y entrer même une ſeule fois ? ces emplois, diſent-ils, demandent tout l'home: ou plûtôt ils ſont l'home entier, *Hoc eſt omnis homo.*

VII.

Sans mentir c'eſt une choſe digne de compaſſion que des gens qui ſe piquent de bon ſens & de raiſon, ne faſſent pas de dificulté de ſacrifier ainſi l'home entier, l'exterieur & l'interieur à une fin qui n'a rien que de temporel

porel & de paſſager, rien que d'humain & de mépriſable ; & qu'ils ne veüillent pas doner un moment à un exercice qui ne tend qu'à l'éternité. Je dis *rien que d'humain & de mépriſable* : parce que je ſupoſe qu'ils ne cherchent tous, ( l'Ecleſiaſtique auſſi-bien que les autres ) que leur propre interêt & un interêt temporel. Ce n'eſt pas que les exercices de l'Ecleſiaſtique ne tendent d'eux-mêmes à une fin éternêle, & qu'ils ne ſoient trez-propres à recüeillir & à porter à Dieu : mais il eſt fort à craindre que n'y cherchant que ſa propre ſubſiſtance, ou tout au plus l'honeur de ſe rendre utile au prochain ; on ne s'oublie parfaitement ſoi-même, & que l'on ne paſſe ainſi pluſieurs années ſans rentrer une ſeule fois chez ſoi.

*2. part. ſect. 3.*

VIII.

Dans la vûë d'une tres-petite fortune, d'un foible honeur,

2. *part.* *sect.* 3.

& d'un gain tres-mediocre: Un Raporteur ſe charge de métre en trez-peu de tems dans ſa tête, & de raporter publiquement des afaires épineuſes & compliquées, embaraſſées & chagrinantes; & du ſouvenir deſquêles il ne tirera peut-être jamais nulle utilité.

Un Avocat composera & prononcera publiquement en faveur de ceux qu'il défend, pluſieurs plaidoyers conſiderables.

Un Procureur renoncera à la douceur de la converſation, & à preſque tous les plaiſirs de la vie, pour ſe réduire dans le coin d'une étude obſcure, à lire des pieces trez-deſagreables de toutes manieres, à leur doner quelque ordre, & à écrire tant que ſa main peut aler, les jours entiers, & une partie des nuits.

Un Cavalier ſoûtiendra gaïement & les rigueurs des campagnes, & les dangers évidens des ocaſions.

Un Marchand paſſera plu-ſieurs fois la Ligne, & eſſuïera toutes les fatigues de la naviga-tion.

2. part. ſect. 3.

Un Savant emploïera toute ſa vie à balier les divers coins de l'antiquité, dans l'eſperance d'en tirer quelque précieuſe or-dure.

Un Hiſtorien pouſſera juſ-ques chez les nations les plus barbares, par le ſeul plaiſir de nous décrire leurs mœurs.

Un Geographe en fera autant pour nous deſigner les cartes des divers Etats & Roïaumes.

Et cependant à peine trouve-ra-t-on quelques particuliers, dans toutes ces diverſes eſpeces d'homes, qui veüillent bien do-ner quelques momens dans tou-te la vie, à conoître leur propre païs, leur têres, leur propre fonds; à diſcerner les mœurs & les divers penchans de leur cœur; à penetrer dans ſes recoins; à

2. part. sect. 3.

développer ses injustes & honteuses cachêtes, & à balier ses ordures. Trouveroit-on dans cet exercice plus de peine, de fatigue, ou de travail, qu'à traverser les mers, essuïer les plus évidens dangers, se separer de tout ce que le monde a de plus agreable; pour s'enfoncer depuis le matin jusques au soir, dans des tas d'afaires épineuses, & ausquêles on ne prend nule part; composer des plaidoyers sur ces mêmes afaires, & en faire publiquement un raport clair & net, quelque embroüillées qu'êles soient?

Que les homes sont injustes & resserrés pour eux-mêmes; pendant que rien ne leur coûte pour les autres! ou plûtôt qu'ils conoissent peu leurs veritables interêts! car il est certain que dans les autres partis, aussi bien que dans celui-cy, ce n'est toûjours que leur interêt qu'ils

cherchent : mais quel eſt l'interêt qu'ils trouvent dans ces autres partis ? trez-médiocre, trez-mince, trez-petit : pour lequel neanmoins ils ſe donent des peines incroïables : au lieu que dans celui qu'on leur propoſe, ils ne ſe remuent pas, quoique l'interêt ſoit infini. *Illi quidem ut corruptibilem coronam : hîc autem incorruptam.* L'interêt, dis-je, eſt infini : puiſqu'il eſt certain que preſque toute la dépravation & la deſolation qui regnent ſur la têre, ne vienent que de ce qu'il y a ſi peu de gens qui rentrent dans leur cœur, qui en faſſent l'objet de leurs réflexions; & en un mot, qui s'apliquent à la conoiſſance d'eux-mêmes : *Deſolatione deſolata eſt terra : quia nemo eſt qui recogitet corde.* Eles ne vienent que de ce que loin de s'étudier ſoi-même, & de travailler à ſe conoître ; on s'évite au contraire tout autant que l'on

2. part. ſect. 3.

*1. part. sect. 3.* peut, & l'on se fuit de toutes ses forces.

Cete fuite est le motif le plus universel de toutes les actions & de toute la conduite des homes; & je ne puis croire que s'il n'y avoit que l'esperance du gain, un home de Palais, un home d'épée, un home de finances, un Marchand, un avanturier pûssent se resoudre à se doner tous les mouvemens, toutes les peines & toutes les fatigues qu'ils se donent : il y a quelque chose de plus fort qui les retient dans ces postes : il y a un charme secret plus fin & plus délicat qui les y atache. Mais, quel charme ? dirés-vous : ils n'ont pas même le loisir de s'y reconoître. C'est justement en cela qu'est le charme, qu'ils n'ont pas le loisir de se reconoître ; car cela fait qu'ils regardent leurs postes come des forts inaccessibles à cet home interieur, à ce

ſoi-même réel & veritable qu'ils craignent: & come ils s'y croyent & s'y ſentent à couvert, non ſeulement de ſes inſultes, mais même de ſes aproches & de ſa rencontre ; nulle ſituation ne leur paroît, ni plus avantageuſe, ni plus agreable. Et ainſi quelque incompatibles que ſoient leurs emplois avec l'étude de ſoi-même ; l'Avocat meurt avocat, le Procureur procureur ; l'Officier de guêre officier ; le Financier financier, & le Marchand marchand : & come ils ont paſſé toute leur vie à s'éviter & à ſe fuir eux-mêmes, & ſans vouloir rentrer une ſeule fois come il faut dans leur cœur ; c'eſt en vain qu'à l'heure terrible de la mort on les y rapelle ; & qu'on leur crie, revenez, retournez, rentrez dans vôtre cœur. *Redite prævaricatores ad cor* : ou c'eſt une voix qu'ils n'entendent point ; ou s'ils l'entendent, helas ! c'eſt

2. part. ſect. 3.

2. part. sect. 3. les rapeler à un lieu où ils ne ſont peut-être jamais entrés ; & auquel ils ont ataché une ſi afreuſe idée, qu'èle ne ſeroit propre qu'à leur doner la fuite, ſi leur machine en étoit encore capable.

IX.

Qu'il eſt bien vrai que preſque tous les emplois & toutes les ſituations de cete vie ne ſont que des citadelles contre les aproches de l'home interieur ; & que le monde entier n'eſt qu'une troupe de miſerables fugitifs, qui plus inſuportables à eux-mêmes, que ne leur eſt tout le genre humain, ſe fuient irrévocablement, & d'une fuite qui d'èle-même ſeroit éternêle ; ſi quelquefois une force toute-puiſſante ne l'arêtoit miſericordieuſement !



2. part. sect. 3.

# CHAPITRE II.

*Que le Cloître a aussi des fugitifs du soi-même.*

## ARTICLE I.

*Abus qu'on y fait des exercices reguliers pour se fuir.*

I.

SANS mentir c'est quelque chose de déplorable & de surprenant que la crainte qu'on a de se rencontrer soi-même : êle poursuit les gens jusques dans les coins les plus cachés ; on n'en est pas à couvert dans les solitudes mêmes les plus écartées, & l'on ne s'en défend point sans beaucoup de resolution.

Oüi, il le faut dire pour l'instruction de ceux qui prétendent aux avantages de la solitude : on a vû des Solitaires de profession,

2. *part.* *sect.* 3.

qui aprés bien des années de solitude, n'avoient encore pû s'aprivoiser avec leur soi-même, & n'en pouvoient soufrir le spectacle seulement un demi quart d'heure. Ils se faisoient des amusemens de tout ; non seulement du comerce & de la conversation ; mais même des exercices qu'on apelle reguliers : la lecture, le chant des Pseaumes, le travail & les autres exercices de cete nature, ne servoient qu'à les divertir de la vûë de leur soi-même ; & souvent la ferveur qu'ils faisoient paroître à se trouver des premiers à un nouvel exercice, ne venoit pas tant d'un motif de ponctualité & d'obéïssance, que de la joie qu'ils avoient de quiter un exercice, qui par sa durée ayant perdu pour eux la grace de la nouveauté, ne les remuoit plus assez vivement, pour les divertir de la vûë de leur soi-même.

II.

2. *part.* *sect.* 3.

Pourquoi, par exemple, pensons-nous que les jeunes Solitaires se portent d'ordinaire au travail des mains avec tant d'ardeur, que quelque penible qu'il soit ; ils aiment comunément mieux y passer les deux & trois heures, que de garder leur chambre l'espace d'une demie heure ? C'est que l'exercice du travail étant plus sensible, les remuë plus fortement, & par consequent il les partage, les divertit, & les dissipe infiniment plus que ceux de la cellule: c'est qu'il ofre toûjours quelque chose de nouveau à leurs sens, & que par-là, il amuse leur imagination : c'est enfin qu'à force d'échaufer le cors, il échaufe aussi la tête ; & que ce feu emporte agréablement leur esprit à une grande distance de lui-même ; & le met par-là, hors d'état de se voir.

2. part. sect. 3.

III.

Pourquoi encore trouvent-ils plus de satisfaction dans les assemblées de Communauté, quelque gênant que soit d'ailleurs l'exercice pour lequel on s'assemble, que dans le secret de leur cellule ? C'est qu'ils ne trouvent rien dans cêle-cy qui les remuë ; c'est que separés, du moins exterieurement, de toutes les créatures & de tous les objets sensibles ; ils ne trouvent plus que Dieu qui les rapelle continuêlement chez eux-mêmes, & qui leur dit sans cesse : *Redite prævaricatores ad cor* ; au lieu que dans la compagnie de leurs freres, quelque serieux que soit l'exercice, ils voyent & savent qu'ils sont vûs : leur presence sensible les soûtient, parce qu'êle les tire toûjours un peu hors d'eux-mêmes ; ils s'en font un plaisir secret, & souvent même une espece d'entretien & de co-

merce invisible : en un mot, c'en est d'ordinaire assez pour ocuper leur imagination, pour dérober leur atention & leur aplication ; & enfin pour leur faire perdre de vûë & Dieu & eux-mêmes ; & ainsi par leur mauvaise disposition, la diversité des exercices reguliers ne leur sert presque qu'à faire diversion, à les disiper, & à leur dérober un objet, dont la vûë, sans cela, leur auroit été aussi inévitable, que desagréable.

2. part. sect. 3.

IV.

Car il faut bien remarquer que ce soi-même que l'on fuit par tout, nous poursuit par tout; ce seroit assez pour l'apercevoir, que de s'arêter ; c'est-à-dire, de ne pas changer d'objet. Il n'en est point de créé, qui, sans être renouvelé, puisse longtems nous dérober à nous-mêmes. Il est si naturel à l'home de se voir soi-même, qu'il ne

2. part. sect. 3.

faut pour lui doner ce spectacle, qu'éloigner les autres objets, mais particulierement les objets sensibles : car ceux-cy le remuant davantage, l'ocupent davantage; & les sentimens qu'ils excitent, étant des modifications ou des manieres de son ame, ils l'apliquent si vivement ou aux cors étrangers, ou à son propre cors, & ils remplissent têlement la capacité qu'êle a de penser, qu'il ne lui en reste pas assez pour se voir êle-même en cet état.

V.

C'est pour cela que les Solitaires, & tous ceux qui regardent l'étude de soi-même come la plus importante, retranchent tous les plaisirs, & tous les objets trop sensibles.

Or c'est faire quelque chose d'assez semblable que de s'arêter à un même objet, je dis même sensible : la raison est que les objets ne se font sentir que par

leur nouveauté ; ſoit que les organes du cors s'endurciſſent à leurs coups, ou par quelqu'autre raiſon, l'experience fait voir que le long uſage les rend inſenſibles : & ainſi ſi nous ſupoſons qu'un home ait été détourné de quelque ſerieuſe aplication d'eſprit, par la nouveauté de l'odeur d'une caſſolette qu'on aura miſe auprés de lui : êle n'y aura pas été un quart d'heure, qu'il ne s'apercevra plus de cete odeur, & qu'il retournera à ſa premiere aplication avec la même facilité.

*2. part. ſect. 3.*

VI.

Auſſi voit-on que les gens du monde ne haïſſent rien tant qu'une vie trop unie : parce que cete uniformité eſt oposée à l'inclination qu'ils ont de ſentir toûjours quelque choſe de nouveau : & c'eſt pour cela au contraire qu'on preſcrit une vie unie aux Solitaires, afin que leur eſ-

2. part. sect. 3.

prit étant moins ocupé de sentimens nouveaux, il ait plus de liberté de s'ocuper de soi-même ; & afin que se trouvant tous les jours come arrêtés & atachés aux mêmes objets, ceux-ci perdant avec le temps la grace de la nouveauté, perdent aussi la force qu'ils avoient de les remuer sensiblement, & ne les empêchent plus de se voir & de se considerer eux-mêmes.

VII

Cependant malgré toutes ces précautions, il se trouve come nous l'avons dit, des Solitaires qui sont peu solitaires ; c'est-à-dire, qui sont peu seuls avec eux-mêmes. Ils se font d'honêtes amusemens des exercices les plus serieux. Ils se forgent des divertissemens de la vie la plus unie : & si les images de leurs exercices sont devenuës trop foibles pour les remuer agréablement, leur imagination leur

en fournit de plus vives, ſoit de leur vie paſſée, ſoit d'une autre vie & d'un autre état qu'ils ſe figurent, & que peut-être même ils ſouhaitent. Car enfin que ne fait-on point pour s'éviter ſoi-même, & ſe metre en état de ne ſe pouvoir voir ?

2. part. ſect. 3.

## ARTICLE II.

*Des mauvais éfets de la fuite du ſoi-même chez les Solitaires.*

I.

JE ne ſai ſi ce n'eſt point de ce mauvais principe que viénent la plûpart des petits déréglemens qu'on remarque chez les Solitaires. Les vices des gens du monde ſont cauſés par les grandes paſſions ; la gloire, l'ambition, la volupté ſont les ſources funeſtes des maux dont le monde eſt plein : mais je ne ſai ſi l'averſion du ſoi-même, l'éloignement où l'on eſt de ſe trou-

ver ſeul avec ſoi-même, n'eſt point la plus conſiderable ſource des maux des Solitaires. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient tout-à-fait exemts des autres paſſions : mais quand ils n'auroient que cêle de ne ſe vouloir point voir & de ne ſe pouvoir ſoufrir , c'en ſeroit aſſez pour cauſer toutes les irregularités qui regnent parmi eux.

N'en ſeroit-ce pas aſſez , par exemple , pour les obliger à retourner au monde , aprez l'avoir quité : je ne dis pas par cete deſertion criminêle qui va juſqu'à quiter ſon habit & violer ſes vœux : mais par ces abſences & ces éclipſes ſpecieuſes que l'on fait ſous les plus beaux prétextes du monde de la charité du prochain, de la plus grande gloire de Dieu , de la ſubſiſtance des freres , de la conſervation des droits, des privileges & du bien d'une maiſon. Ce ſont là les raiſons aparentes : mais ſouvent la

veritable eſt la fuite de ſoi-mê- me.

*2. part. ſect. 3.*

II.

N'eſt-ce pas encore de cete ſource que naiſſent la plûpart des chagrins & des inquiétudes des Solitaires ? Et n'eſt-ce pas ce qui fait qu'il s'en voit quelques-uns ſi peu contens, je ne dis pas de l'état Religieux, mais du rang qu'ils tienent dans leur Cors ? A peine ont-ils trois mois de Noviciat, qu'ils ſe ſentent agités de cete inquiétude : ils aſpirent aprés la Profeſſion. Les motifs aparens ſont les plus beaux du monde : mais le veritable eſt qu'on employe davantage les Profés que les Novices ; & ainſi c'eſt qu'on veut ſe fuir ſoi-même. Sont-ils Profés ? ils aſpirent à l'Ordre de Prêtriſe ſous les mêmes prétextes en aparence : mais dans la verité par la même raiſon. Enfin ſont-ils Profés & Prêtres ? ils ſoûpirent aprez les

grands Emplois & les premieres Charges. Ce n'est pas toûjours par ambition ( il y en a assurément qui, par cet endroit, en seroient assez éloignés ) mais c'est qu'ils s'atendent que ces Emplois les déroberont à eux-mêmes ; & qu'à force de penser aux autres, on s'oubliera soi-même. Oüi il y en a qui ont assez de religion pour se défendre de briguer ces Charges & ces Emplois : mais ils n'ont pas assez de force pour s'en défendre lorsqu'on les leur ofre ; & la joye secrete de se voir délivrés du fâcheux spectacle d'eux-mêmes, leur cache le peril où ils s'exposent en acceptant des Emplois dont souvent ils sont incapables.

III.

Pourquoi pensons-nous qu'on voit de ces grands homes qui ont été long-tems dans les premiers Emplois de leur Cors, tomber dans un si grand abatement &

dans un chagrin si sensible lorsqu'on vient à les en retirer ? c'est qu'on les oblige par là, à penser à eux-mêmes, & à considerer de prez un objet qu'ils n'ont peut-être jamais voulu voir que de loin. Cete foiblesse pouroit recevoir quelque excuse dans un home du monde : mais dans un Solitaire de profession, quêle honte!

2. part. sect. 3.

IV.

Qu'on y fasse réflexion ; & je ne sai si l'on ne trouvera point que souvent c'est la fuite de soi-même qui remplit la plûpart des Charges des Cors Religieux : que c'est êle qui done vocation pour les Superiorités & les Prélatures, pour la regence & les missions, pour la direction & pour la chaire ; pour les divers offices qui regardent l'œconomie & la conduite des afaires : que c'est êle enfin qui souvent fait les Confesseurs, les

2. part. sect. 3.
Professeurs, les Directeurs, les Predicateurs, les Questeurs, les Procureurs, & quelquefois même les Superieurs, &c.

V.

Un tel souhaite d'être Superieur ou Predicateur. On dit aussi-tôt, c'est ambition : c'est qu'il veut paroître. On s'y trompe souvent : ce n'est pas toûjours qu'il veüille paroître; mais c'est que chagrin de se rencontrer trop souvent lui-même, & ne se pouvant soufrir, il juge que pour se dérober à lui-même, c'est assez que de se montrer au public.

VI.

Terible foiblesse ! & qu'on se trompe souvent dans le jugement que l'on fait de la force d'esprit & de la grandeur d'ame de certaines gens ! Tel passe dans son Cors pour un grand personage, pour un genie superieur, pour un home incomparable, pour une des premieres

colones de ſon Ordre, pendant qu'il en ocupe les premieres places; qui n'auroit pas la force de demeurer ſeulement un mois avec lui-même; & qui réduit à n'avoir que cete compagnie, tomberoit dans le dégoût, dans l'abatement, dans le chagrin, & peut-être même dans le deſeſpoir. Cete foule de gens qui l'obſedent ſans ceſſe, & qui ſe ſuccedent ſi régulierement les uns aux autres, ne fût-ce que pour lui parler d'afaires, ſoûtient imperceptiblement ce grand home, en lui dérobant la vûë d'un objet, qui seul ſeroit capable de le déconcerter & de le renverſer.

2. part. ſect. 3.

Etrange force d'eſprit, qui ne peut pas ſoûtenir pendant quelques momens la vûë de ſoi-même! plaiſante grandeur d'ame, qui ſucombe ſous ſon propre poids; & qui, pour ſe ſoûtenir, a beſoin du foible ſecours de quelques fades entretiens, &

d'une vie tumultueuse & empressée !

VII.

Que c'est à bien d'autres titres que le Patriarche des Solitaires d'Occident a été grand ! Il est vrai qu'il a prophetisé, ressuscité des morts, fondé un grand Ordre, écrit une Regle toute sainte : mais je ne le trouve nulle part si grand, que lorsque je le vois demeurer seul avec lui-même. Ce spectacle me charme ; & je ne sai si Dieu même n'en a point été charmé. Il semble du moins que ce soit la pensée de son Panegiriste, lorsqu'il dit que saint Benoist étant de retour dans sa chere solitude, il y demeura seul avec lui-même, à la vûë de Dieu, & n'ayant que Dieu pour spectateur : *Solius in superni spectatoris oculis habitavit secum.*

Un Payen a dit qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne

gne de Dieu & de ſon atention, qu'un ſeul home aux priſes avec la fortune : mais il y auroit bien plus de ſujet d'en dire autant d'un home ſeul aux priſes avec ſoi-même, d'un ſaint Benoiſt vivant ſeul avec ſoi-même. Ce grand ſaint a fait des Loix pour aprendre aux Solitaires à ſe paſſer du comerce, & à vivre chacun avec ſoi. Mais cet ouvrage n'a pas été le plus bel endroit de ſa vie : le plus beau a été ce qu'il a vécu ſeul avec ſoi. Ecrire ces Loix étoit pour lui un jeu : le ſerieux étoit de les garder.

*2. part. ſect. 3.*

VIII.

Que ce Saint trouve aujourd'hui peu d'imitateurs ! & que de ceux-mêmes qui ſont profeſſion de l'imiter & de le ſuivre dans les voyes de la ſolitude, il y en a peu qui le puiſſent joindre en cet endroit !

Combien en voit-on qui s'empreſſent pour les Emplois exte-

rieurs & pour entrer dans le comerce sous les plus specieux prétextes du monde ? L'exercice, disent-ils, m'est necessaire pour certaines indispositions. Ils disent plus vrai qu'ils ne pensent : mais leurs indispositions sont plus de l'esprit que du cors. L'esprit est malade: donc il faut exercer le cors ; quêle consequence, quel raport ? Le raport, dira-t-on, est fondé sur l'étroite union du cors avec l'esprit. A la bone heure ; je conçois bien de là, qu'ocupant le cors, on ocupera l'esprit : mais je ne vois pas que cela doive remedier aux maux de l'esprit : vous amuserés par là vôtre imagination ; mais vous ne guerirez ni vôtre cœur, ni vôtre esprit, ni même vôtre imagination. Leurs maladies ne vienent pas d'avoir manqué d'exercice exterieur ; êles vienent plûtôt d'en avoir trop pris. Le grand mal de vôtre esprit est de ne pou-

voir se soufrir soi-même, de ne pouvoir sans dégoût & sans chagrin demeurer seul avec soi : & ce dégoût ne vient que d'avoir toûjours eu trop de compagnie, trop d'ocupation, trop d'exercice. Loin donc que vos indispositions demandent de l'emploi & de l'exercice exterieur, qu'au contraire êles ne demandent que du repos.

2. part. sect. 3.

## ARTICLE III.

*Continuation du même sujet.*

I.

D'OU vient qu'on rencontre dans les Cloîtres même, de ces grands causeurs, de ces discoureurs à perte de vûë, de ces éternels diseurs de bons mots, ou plûtôt de ces fâcheux diseurs de rien ? d'où vient cete extrême demangeaison de converser, ce térible épanchement à tout dire & à parler du

2. part. sect. 3.

tiers & du quart ? C'est qu'en parlant des autres, on s'oublie soi-même : c'est qu'en étalant & censurant les foiblesses du prochain, on s'étourdit sur ses propres defauts : c'est que pour avoir de l'esprit dans ces conversations, il ne faut que de l'imagination : c'est que pour y passer pour habile, c'est assez que d'efleurer les matieres, & que d'y parler d'un air décisif : c'est enfin qu'en faisant ainsi paroître de cete espece de bel esprit, on s'atire de l'encens & des éloges, qui tout profanes & tout injustes qu'ils soient ; nous dorent de nous-mêmes une idée flateuse bien diférente de cêle que la verité nous presente dans le silence de la solitude.

II.

D'où vient encore qu'on voit quelquefois des solitaires rentrer dans le monde par une porte beaucoup plus large que cêle par

laquêle ils en étoient sortis, & s'y enfoncer sous un habit bigaré, beaucoup plus avant qu'ils n'auroient fait sous leur habit naturel & dans la condition qu'ils ont abandonée ? Le peu qu'ils ont goûté du soi-même pendant qu'ils ont gardé leur solitude, les a têlement éfrayé, qu'ils ne peuvent plus se resoudre à y revenir ; & ainsi ils meritent d'être traités, non pas veritablement d'apostats de Religion, mais de deserteurs du soi-même ; desertion qui aux yeux des homes n'est assurément pas si honteuse, mais je ne sai si êle est moins criminêle aux yeux de Dieu.

*2. part. sect. 3.*

III.

Il est vrai cependant que ce n'est pas là l'unique desertion que produise la fuite du soi-même : il en est d'une espece beaucoup plus délicate, & d'autant plus dangereuse, qu'êle est moins

1. part. sect. 3.
exposée aux yeux des homes. Oüi les Religieux les mieux cloîtrés ont leurs voyageurs spirituels, qui sans sortir de leurs Cloîtres, font le tour de la têre, parcourent les Royaumes & les Républiques, se trouvent à la Cour des Princes & des Souverains; se font entrée jusques dans leurs cabinets, & penetrent dans leurs secrets & leur plus fine politique. J'entens par ces voyageurs, ces éternels liseurs d'Histoires, de Memoires & de Gazêtes, qui chagrins de se voir par leur condition réduits & atachés à un coin de l'Univers, parcourent en esprit, en un même jour, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, percent jusques aux Antipodes; & plûtôt que de s'arêter, & de demeurer un moment seuls avec eux-mêmes, passent & repassent sans cesse de l'un à l'autre Hemisphere: ou enfin fatigués de voir toûjours les mê-

mes objets sur la surface de la têre, vont foüiller jusques dans ses entrailles pour y trouver un monde soûtêrain.

2. part. sect. 3.

IV.

Ce n'est pas seulement la passion pour l'Histoire & les Gazêtes, qui dérobe les Solitaires à eux-mêmes ; la curiosité en fait de livres, ce desir insatiable de voir tout ce qui s'imprime & tout ce qui paroît de nouveau, ne produit pas moins cet éfet. Il y a des gens qui donent à tout, qui n'ont jamais assez de livres, qui feüilletent sans cesse, & qui ne passent de Traités en Traités, & d'Ouvrages en Ouvrages avec une si surprenante rapidité, que de peur de se rencontrer en quelque endroit & de s'apercevoir eux-mêmes, en s'arêtant ou lisant avec moins de précipitation. Ils passent les journées entieres dans leurs cellules : on les croit fort solitaires

2. part. sect. 3.
& fort ocupés de la conoiſſance d'eux-mêmes ; & cependant il eſt vrai que toute leur ocupation ne tend qu'à ſe dérober à eux-mêmes , par la multiplicité & la diverſité des objets qu'ils vont chercher dans leurs livres : de ſorte que par un prodige ſurprenant il arive quelquefois que des ouvrages qui n'ont été faits que pour aprendre à rentrer en ſoi-même , & pour procurer le recüeillement interieur , ne ſervent à ces eſprits qu'à les diſiper & les évaporer.

V.

Come c'eſt particulierement dans les réflexions que l'on fait ſur ſes lectures , qu'on eſt ſujet à ſe rencontrer ſoi-même , on a vû des Solitaires ſi énemis de cete découverte & des réflexions qui la font naître ; que liſant de toute leur force des matieres aſſez de leur goût , ils aimoient mieux paſſer bruſquement ſur

plusieurs endroits sans les entendre, que de s'arêter un moment à les éclaircir, ou que de repasser une seconde fois par dessus, pour atraper ce qui leur avoit échapé la premiere.

2. part. sect. 3.

VI.

C'est une chose surprenante que la passion qu'on a de voltiger sur les livres ; toûjours lire sans autre dessein que de se perdre soi-même de vûë : lire pour lire, pour tuer le tems, & se repaître de nouveautés : voyager sans cesse en des païs étrangers, pendant qu'on ne sait seulement pas la carte du sien ! Nous avons, sans sortir de chez nous, tant de têres inconuës, & de si surprenantes nouveautés à découvrir. Pourquoi chercher ailleurs à faire des découvertes ? Faut-il que les nouveautés étrangeres ayent pour nous plus de charmes, que les domestiques, & que nous ne fassions jamais meilleure chere

2. part. sect. 3. que lorsque nous mangeons du pain de nos voisins ?

VII.

N'est-ce pas encore de cete mauvaise source, je veux dire de l'éloignement que l'on a de se voir soi-même, que coule cet extrême empressement qu'on remarque dans plusieurs Solitaires, pour la Scolastique & pour les siences vetilleuses & pointilleuses ? N'est-ce pas ce qui les fait passer une partie des nuits à inventer de fausses subtilités & de vaines chicaneries, & la plus grande partie du jour à les débiter ? N'est-ce pas encore ce qui les conduit à ces exercices publics, qui ne devroient avoir pour but que la découverte & l'éclaircissement de la verité, & ausquels on devroit aporter toute la tranquillité d'esprit & de cœur que merite un si grand dessein ; n'est-ce pas, dis-je, ce qui les y conduit avec autant d'ardeur,

d'agitation & de trouble, que s'ils aloient se couper la gorge avec leur plus mortel énemi? N'est-ce pas en éfet ce qui produit dans la dispute tous ces détours, ces déguisemens, ces artifices & ces surprises; & ce qui excite tous ces emportemens, ces clameurs, ces contorsions & ces violentes tempêtes? Il est vrai que dans ces disputes on done la Comedie au public: mais il est vrai aussi qu'on se la done encore plus à soi-même; l'on est actuêlement si plein de tout ce qui se passe, qu'on s'oublie absolument soi-même, & qu'on est tout hors de soi.

2. part. sect. 3.

De tous les exercices capables de nous dérober à nous-mêmes, il n'en est point qui ayent plus immanquablement cet éfet, que les exercices Scolastiques. Soit qu'on se dispose au combat, ou qu'on combate actuêlement, on est sans cesse tout ocupé ou de l'ima-

ge, ou de la realité de ſon éne-
mi ; & l'une & l'autre acompa-
gnées de tous les divers ſentimens
& de toutes les paſſions qu'êles
excitent naturêlement, rempliſ-
ſent ſi fort la capacité de l'eſprit,
qu'il n'eſt pas poſſible, en cet é-
tat, de rentrer en ſoi-même, ni
de ſe regarder un ſeul moment.

VIII.

N'eſt-ce pas enfin de là que
pluſieurs Solitaires conçoivent
tant de dégoût des études plus
tranquilles, come de la Poſitive,
de la lecture des Peres, & mê-
me de cêle de l'Ecriture Sainte?
come ces ſortes d'études nous re-
muent peu, & qu'êles ne ſont
gueres propres à exciter nos paſ-
ſions ; êles nous donent ſouvent
la liberté de nous enviſager nous-
mêmes. Eles ne nous laiſſent pas
ſimplement de certains vuides où
nous pouvons nous apercevoir &
nous trouver ; êles nous menent
même ſouvent, malgré nous, à

cete découverte; & il n'en faut pas davantage pour inſpirer du dégoût de ces études à ceux qui ne craignent rien tant que de ſe rencontrer & de ſe conoître eux-mêmes.

2. part. ſect. 3.

## IX.

Cela va quelquefois ſi loin, qu'on a de l'horeur de toutes les études & de tous les ouvrages qui demandent de la réflexion, quelques agreables qu'ils ſoient d'ailleurs. Rien n'eſt plus agreable à l'eſprit, que l'évidence; come êle eſt le caractere de la verité, le plaiſir eſt toûjours à ſa ſuite. De tous les ouvrages d'eſprit, il n'en eſt point de plus propre à métre la verité en évidence, ni par conſequent à doner un vrai plaiſir, que ceux où l'on garde une métode geometrique: je veux dire où l'on n'employe, pour preuves des verités que l'on avance, que des principes inconteſtables, ou des propoſitions dé-

2. part. sect. 3. ja démontrées par ces mêmes principes. Cependant parce qu'il faut un peu d'aplication d'esprit pour suivre ce progrés de démonstrations, & pour embrasser cet enchaînement de propositions, qui fait toute la beauté des siences ; parce que pour démontrer les dernieres propositions, on employe souvent les premieres qu'on a démontrées : la peine d'aler voir cêles-ci, ou d'en rapeler la démonstration dans son esprit, ou même de se souvenir simplement qu'êles ont été bien démontrées ( ce qui sufiroit ) cete peine, dis-je, demandant quelque arest & quelque réflexion ; il n'en faut pas davantage pour rebuter de ces écrits & de ces métodes, tous ceux qui se fuyant eux-mêmes de toute leur force, savent que souvent c'en est assez pour se rencontrer, que de s'arêter ; cela sufit pour les obliger à traiter ces

ouvrages de pieces metafisiques & alambiquées, & de viandes creuses & insipides: la verité, toute bêle & lumineuse qu'êle y paroisse, n'a pour eux rien que d'obscur & de languissant; parce que destituée des parures & des ornemens d'une trompeuse éloquence, êle n'a pas, nuë come êle est, de quoi remuer leurs passions; ni de quoi les troubler assez pour leur faire perdre la vûë d'eux-mêmes.

2. part. sect. 3.

X.

Ce n'est pas aprés tout, qu'il ne soit vrai que tout le monde n'est pas capable des Traités où l'on observe cete métode, & qu'il ne se trouve bien des gens qui n'ont pas assez de tête pour suivre l'enchaînement de ces propositions. On en conoît, il faut l'avoüer, de ceux-mêmes qui se piquent d'esprit & d'érudition, qui ont si peu de tête & d'étenduë d'esprit, qu'ils sont incapa-

I. part. sect. 3.
bles de suivre un raisonement un peu composé : ils perdent têre dés la troisiéme ou quatriéme consequence : ils ne se souvienent plus dés la cinquiéme proposition, de la démonstration qu'on a donée de la premiere ; & loin de pouvoir embrasser un mediocre enchaînement de propositions, toute leur habileté ne se réduit qu'à compiler & entasser confusément, dans une assez petite tête, quelques pieces décousuës, & quelques miserables lambeaux de diférentes couleurs. Mais aprés tout, il est vrai aussi qu'à l'égard de bien des gens, c'est moins la foiblesse de tête & la limitation d'esprit qui les réduit à cet état, que la paresse, l'inaplication, le dégoût des réflexions, & au travers de tout cela, la crainte de se rencontrer soi-même.

XI.

Il faut certes que le *soi-même*

ſoit quelque choſe de bien téri-
ble pour ne pouvoir plus être a-
perçu tranquillement. Cet éfet
n'eſt point naturel, & cela ſeul
pouroit nous marquer le déregle-
ment de nôtre nature, & le pe-
ché qui l'a causé. Mais quand
on ſait quel a été ce peché, on
n'y trouve plus aucune dificulté;
& l'on voit au contraire qu'il é-
toit de la Juſtice divine d'ordo-
ner que celui qui n'avoit violé
les ordres de ſon Dieu, que pour
s'être regardé ſoi-même avec
trop de complaiſance, ne pût de-
ſormais s'enviſager ſans chagrin,
& que celui qui avoit eu l'auda-
ce de s'élever contre Dieu, de-
vînt inſuportable à ſoi-même:
*Poſuiſti me contrarium tibi, & factus
ſum mihimetipſi gravis.* Tant qu'-
on eſt de concert avec Dieu, l'on
eſt d'intelligence avec *ſoi-même*,
& l'on peut s'enviſager *ſoi-mê-
me* tranquillement. Mais dés qu'-
on rompt avec Dieu, on rompt

2. part. ſect. 3.

2. part. sect. 3. avec *soi-même*, dés qu'on resiste à Dieu, on se divise *soi-même*, on se combat *soi-même*; en un mot, plus de paix avec *soi-même*. *Quis restitit ei, & pacem habuit?*

C'est le malhureux état où l'home se trouve depuis le peché; & il ne peut plus en revenir que par la grace toute-puissante de celui qui est venu expier son peché. Un des plus grans miracles de cete grace est d'aprendre à l'home à se soufrir soi-même & à demeurer tranquilement avec soi : c'est une grace de solitude qui comence par faire nôtre acomodement avec Dieu, pour nous racomoder ensuite avec nous-mêmes; & ce dernier acomodement est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de cete grace.

Mais parce qu'il est dificile que la grace puisse avoir cet éfet, si l'on ne leve les empêchemens que les Solitaires y oposent, & qu'il n'en est point de plus

considerables, que leur empres- 2. part. sect. 3.
sement pour le comerce du monde & pour les charges de leur cors; il ne faut pas finir ce chapitre, sans leur doner quelques avis sur ces funestes dispositions.

## ARTICLE IV.

*Avis sur l'empressement de quelques Solitaires, pour le comerce du monde, & pour les charges.*

I.

ON ne prétend pas s'étendre ici beaucoup sur un si desagreable sujet. On se contente de prier les Solitaires qui ont tant d'empressement pour le comerce du monde, & tant de demangeaison de s'y r'engager; on se contente, dis-je, de se souvenir de leur Profession, de leur état & de leur nom. C'est assez de leur dire ce qu'un Saint disoit autrefois à un Solitaire bien moins coupable qu'eux: Vous qui vous

De l'esprit (:les prier:)

1. part. sect. 3.
dites Moine, expliqués-moi un peu vôtre nom. *Interpretare nomen tuum Monache.* S'il est vrai que vous soïés Solitaire & home de solitude, que faites-vous dans la foule & dans le tumulte du grand monde ? *Quid facis in turba, qui solus es ?* Vous cherchés à vous fuir vous-même & à vous perdre dans la foule : mais on vous y distinguera malgré vos soins ; on vous montrera au doigt ; on vous fera sentir vôtre foible ; on vous peindra si bien de toutes vos couleurs, que vous ne pourés vous méconoître ; & au lieu que renfermé dans la sphere de vôtre Cloître, vous auriés pû meriter la veneration de tous les homes, vous aurés le déplaisir de vous voir dans le monde un sujet de risée aux libertins, de pitié aux gens de bien, & de gémissement à vos Freres.

II.

On n'en dira gueres davanta-

ge ni à ces ambitieux qui ne se retranchent dans leur Cloître, qu'à dessein de s'avancer aux premieres places de leur Cors; ni à ces éventés qui ne recherchent ces périlleuses situations que pour s'évanoüir dans leurs pensées, & se dérober à eux-mêmes. Il y a tant d'extravagance à former des projets d'ambition dans une école d'humilité; tant de folie à briguer les honeurs dans une Societé où l'on fait profession de les mépriser; tant de coruption de cœur à n'aprendre que l'orgüeil sous la discipline du plus humble de tous les Maîtres; tant d'imprudence, de bizarerie, d'inconstance & de renversement d'esprit à se fuir soi-même dans une condition où l'on n'est entré que pour se conoître & se changer; qu'il y a lieu de croire que ceux qui sont assez malades pour être frapés de ces playes, sans les sentir, ne seroient pas trop

2. part. sect. 3.

2. part. sect. 3.

disposés à entendre raison là-dessus, ni à profiter de ce qu'on leur pouroit dire.

III.

On se contente donc de prier ceux qui se sentent exposés à cete maladie, de réflechir un peu sur le renversement d'esprit qu'êle supose; & de se souvenir sur tout, que rien n'est ni plus subtil, ni plus artificieux que l'esprit d'ambition & de disipation, qu'il se cache sous les plus specieux prétextes : qu'il se fait une couleur des plus justes & des plus saints motifs : que c'est un enfant qui se dérobe artificieusement à la vûë de son pere ; & qui n'afecte ainsi les tenebres dés le premier moment de sa naissance, que pour devenir le meurtrier du cœur dont il l'a reçûë : qu'enfin pour parler plus clairement, [a] souvent l'esprit de l'home se seduit lui-même, & se trompe sur son propre chapitre : que

[a] Sæpe sibi de se mens ipsa mentitur, &

 *2. part. sect. 3.*
tel s'imagine ne chercher, dans les charges, que la gloire de Dieu & le salut des ames, qui ne les aime nullement en éfet; & qui ne cherche veritablement ou qu'un honeur mondain, ou qu'un vain divertissement & une pure disipation d'esprit, qu'il croit pourtant ne pas aimer: & qu'ainsi souvent lors qu'on tend à un but par les pas de l'esprit, on est entraîné à un autre tout contraire par les liens invisibles du cœur.

fingit de bono opere amare quod non amat, de mundi gloria non amare quod amat. *S. Greg. Past. part. 1. cap. 1.*

IV.

On les suplie de prendre garde que ce n'est pas uniquement en demandant les charges & les dignités Eclesiastiques, qu'on les brigue. Il est aujourd'hui d'une espece de simonie beaucoup plus délicate. On ne done point d'argent: on ne mande pas formêlement; mais on se fait un patron: on s'atache à un home de credit & d'autorité, à un home qui a

2. part. sect. 3.

part à la distribution des charges & des dignités; & fût-il l'home du monde le plus coruptible & le plus corompu, l'home du monde le plus déreglé & le plus reprehensible, on lui done de l'encens les jours entiers; & l'on employe à son honeur tout ce que la plus basse flaterie peut inventer de plus outré. Une charge vient là-dessus : on se voit pourvû d'un benefice, d'une dignité : & l'on croit que rien n'est plus canonique, ni plus dans les formes. Pure illusion. Qu'importe, dit un Saint, que vous ne l'aïés pas acheté à prix d'argent, si vous y êtes arivé par la flaterie? [a] vous n'en êtes pas moins simoniaque, pas moins perfide & parjure, pas moins violateur de vos vœux, de vos plus saintes promesses, & du serment avec lequel vous avés publiquement renoncé à l'ambition.

[a] Quid refert si non des pecuniã, sed pecuniæ loco adularis? *Chrysost. Homil. 3. in Act. Apost.*

V.

On les conjure de se souvenir que

que rien n'eſt plus indigne de la ſageſſe d'un ſolitaire que de ſe vendre ainſi à la flaterie, & de s'aſſujetir par une baſſeſſe d'eſprit & de cœur, dans la vûë d'une gloire temporêle, aux puiſſances de la têre, ſur tout lors qu'êles ſont dans le dereglement & la coruption; & que c'eſt ce que ſaint Gregoire apele ſi juſtement, ramper ſous les piés de l'Antechriſt. [a]

2. part. ſect. 3.

[a] Cùm quiſque pro gloria vitæ temporalis per adulationis lapsū terrenis ſe poteſtatibus pravè agentibus ſubjicit, quaſi ſub veſtigiis Antichriſti ſolis ſe radiis ſternit. l. 54. moral. c. 12.

## VI.

On les exhorte enfin à remarquer que la fiction ou l'hypocriſie eſt encore une eſpece de ſimonie, laquêle pour être plus délicate, n'en eſt pas moins pernicieuſe. On ne demande pas les charges ni les Prélatures: au contraire on en afecte de l'éloignemens. Mais on ſe compoſe, on ſe tourne, on ſe guinde, on prend un air de pieté & de modeſtie: on ſoûpire, on gemit, on compaſſe ſes paroles, ſes actions, ſes

2. part. sect. 3.

démarches ; on mesure scrupuleusement toute sa conduite : on s'asujetit sans onction, sans devotion, sans nulle touche de Dieu à des exercices laborieux, humilians & gênans : Seduit par l'apas trompeur du vain éclat qui environe les premieres places, on en vient souvent jusqu'à cet excés de folie que de se faire une agreable odeur des plus insuportables puanteurs ; un sujet de gloire des fonctions les plus viles ; une douceur des plus cruêles austerités ; un vrai plaisir des plus grandes miseres ; & un sujet de vanité des ulceres dont on est couvert, [a] ainsi que parle un Pere. Et toute cete grimace va quelquefois si loin, que l'imagination s'ajustant à l'air & au mouvement du cors, & le cœur devenant à son tour la dupe de l'imagination, on se croit être en éfet ce qu'on afecte de paroître, & ce qu'on n'est point

[a] Mens hoc veneno imbuta in miseriis delicia-tur, in ulceribus gloriatur ...& tanta est hi pocritarum dementia, ut fœto-

du tout : & l'on ne trompe pas simplement les autres ; on se séduit aussi soi-même ; & l'on reçoit enfin come un tître de merite, des charges & des Prélatures qui ne sont en éfet qu'une injuste récompense d'une basse hipocrisie.

2. part. sect. 3. ribus pro odoribus abutantur, & pretiosa vilia, & aspera suavia arbitrentur. *Cyp. serm. de jejun. & tent.*

VII.

Pour éviter tous ces écüeils, la grande regle seroit, non pas de refuser absolument toutes les dignités & les Prélatures : mais de les fuir de toutes ses forces, de ne les accepter qu'à regret, & de ne les garder qu'avec crainte : se souvenant toûjours de ce beau mot d'un Pere, que la grandeur n'est pas simplement mortêle quand êle est recherchée ; mais qu'êle est aussi trez perilleuse, lors même qu'êle est oferte. *Sicut peremtoria est altitudo quæsita ; ita oblata periculosissima.*[a] Et ainsi tant qu'on ne se trouve pas forcé de soûtenir ce fardeau, il

a. *S. Cyp. tract. de jeun. & tent.*

2. part. sect. 3.

faut suivant l'avis de saint Augustin, vaquer uniquement à la conoissance de soi-même, & à la recherche de la verité. Que si l'on est forcé : il faut qu'il n'y ait que la pure necessité d'exercer la charité qui l'emporte. [a]

VIII.

Ce n'est pas, aprés tout, qu'il ne faille convenir de ce qu'un Auteur de ce siecle a si agreablement dit, que non seulement en *France*, mais par tout ailleurs; il faut beaucoup de fermeté & une grande étenduë d'esprit, pour se passer des charges & des emplois, & consentir ainsi à demeurer chez soi & ne rien faire: qu'il en est peu qui aïent assez de merite pour joüer ce rôle avec dignité, & assez de fonds pour remplir le vuide du tems, sans ce que le vulgaire apele des afaires. [b] Mais on doit aussi avoüer que ce parti est essentiel & necessaire aux Solitaires de pro-

[a] Quam sarcinam si nullus imponat, percipiendæ atque intuendæ vacandũ est veritati. Si autem imponatur, suscipienda est propter caritatis necessitatem. *Aug. l. 19. de civit. c. 19.*

[b] L'Auteur des mœurs de ce siecle.

fession : qu'il est le plus parfait & le plus sûr pour tout le monde ; & que ( come ajoûte le même Auteur ) il ne manque rien à l'oisiveté de ces sages, qu'un meilleur nom ; & que mediter, lire, réflechir, & être tranquille, s'apelât travailler.

2. part. sect. 3.

## III. Partie.

### *Des facilités que done la solitude, pour l'étude de soi-même*

La solitude done tant de facilités pour cete étude ; & êle est en cela si superieure au comerce, qu'il se peut dire qu'êle est l'école de la conoissance de soi-même. Et cela, soit qu'on regarde la solitude, 1°. précisément en êle-même, ou 2°. dans ses principaux exercices.

3. part.

# SECTION I.

*La ſolitude par êle-même utile à la conoiſſance de ſoi-même.*

## CHAPITRE I.

*Avantages de la ſolitude au deſſus du comerce pour cete conoiſſance.*

I.

3. part. ſect. 1.

IL y a bien de la diférence entre la recherche de ſoi-même & la recherche de choſes ſenſibles : on ne ſe cherche jamais mieux que quand on eſt ſeul ; & l'on ne cherche jamais mieux les choſes ſenſibles, qu'en compagnie. Plus l'on eſt, mieux on réüſſit dans cete recherche : moins on eſt, mieux on réüſſit dans la recherche de ſoi-même. La compagnie nous dérobe à nous-même : la ſolitude nous fait reſtitution. L'on ne voit que

ſoi dans la ſolitude ; on ſe perd de vûë dans le comerce. Et ainſi come la découverte de ſoi-même eſt préferable à la découverte de tout le monde ſenſible; la ſolitude vaut ſans comparaiſon mieux que le comerce.

3, part. ſect. 1.

II.

Quelque malade qu'on ſoit, quand on a compagnie à peine ſent-on les plus grans maux : les plus petits au contraire ſe ſentent quand on eſt ſeul. Ainſi le comerce nous cachant ſouvent des maladies mortêles, nous met en danger d'en être à tous momens ſurpris ; & la ſolitude nous avertiſſant des plus legeres indiſpoſitions, nous met à couvert de toute ſurpriſe. Sûreté dans la ſolitude : riſque dans le comerce : y a-t-il à balancer pour le choix ?

III.

Mais peut-être eſt-il plus avantageux de ne pas ſentir ſon

mal, que de le sentir ? Oüi ; quand il n'y a point de remede. Mais s'il y a du remede : malheur à qui ne le sent pas.

IV.

Mais peut-être aussi que l'ignorance du mal vaut bien le remede ? Oüi, si le mal ne doit pas avoir de mauvaises suites : mais si les suites en sont mortêles ; funeste ignorance.

V.

Mais, encore une fois, le remede ne fera que m'ôter le sentiment du mal ; & c'est justement l'état, ou la possession dans laquêle vous me voulez troubler ; puisque si j'ai du mal, je n'en sens rien, tandis que j'ai compagnie.

Il y a encore moins que cela. Tant s'en faut que le remede ôte le sentiment du mal, qu'il y rend plus sensible : mais c'est par cela même qu'il est remede ; parce que ce vif sentiment

du mal oblige d'en prévenir les mauvaises suites : l'état d'indolence est donc une malhureuse possession, dans laquêle on vous rend service de vous troubler. C'est un assoupissement létargique qui conduit à la mort, sans qu'on s'en aperçoive. Malheur donc au comerce qui nous procure ce someil funeste.

3. part. sect. 1.

VI.

Un home ne seroit-il pas bien raisonable qui ne se soucieroit pas qu'on lui coupât bras & jambes, pourvû que dans le tems de l'operation il fût bien endormi : ou que l'on joüât des instrumens de maniére à lui doner plus de plaisir, que le fer ne lui causeroit de douleur ? C'est la peinture de la plûpart des gens qui sont dans le comerce du monde.

VII.

Il me paroît que la solitude est une espece d'hôpital bien

3. part. sect. 1.
reglé où l'on travaille à coup sûr à la guerison des maladies ; parce que les malades y conoissent & sentent leur mal ; le monde au contraire me paroît une grande *maladerie*, où, par une raison oposée, les cures sont trez-rares. Pour un qui échape, mile périssent. On s'en prend aux Medecins : on a souvent raison : mais l'insensibilité & la stupidité des malades en est une cause plus universêle.

VIII.

Faut-il s'étoner si l'on guérit si peu de ces insensés qui sont à l'Hôpital des Petites-Maisons ? Nul d'eux ne conoît ni ne sent son mal. Persone ne se porte mieux qu'eux à les entendre : de quêle maniére les traiter ? Je m'étone coment on n'a pas nomé cet Hôpital, celui des Incurables : & il me paroît qu'il en faut dire autant du monde.

IX.

*3. part. sect. 1.*

Mais, dira quelcun, on ſait aſſez que le mal des uns & des autres, c'eſt-à-dire, des gens du monde & de ces inſenſés, eſt dans la tête : L'eſprit eſt malade. D'acord : mais c'eſt peut-être par cete raiſon que le mal en eſt plus incurable. Quand le pié, ou la main, ou quelque autre partie du cors eſt malade : la tête en eſt informée ſur le champ, & peut y doner ordre : mais quand la tête eſt êle-même bleſſée : par quêle autre partie en ſera-t-êle informée ? quêle autre tête y donera ordre ? Les maux du cors & ceux même de la tête peuvent bien être aperçûs par l'eſprit, tandis qu'il eſt ſain. Mais ſi l'eſprit lui-même eſt malade, par quêle autre partie de ſoi-même poura-t-on s'en apercevoir & y doner ordre ?

X.

Les maux de l'eſprit ſont donc

3. *part.* *sect.* 1.
incurables dans le comerce du monde. Ils ſont au contraire faciles à guerir dans la ſolitude.

## CHAPITRE II.

### *Solitude, hôpital des ames.*

I.

JE l'ai déja dit, mais on ne peut trop le redire, la ſolitude eſt l'hôpital des ames ; & il ſe paſſe peu de choſes dans un hôpital bien reglé, qui ne ſoient une image des ſecours que done la ſolitude pour la gueriſon de l'ame.

Le premier uſage de l'hôpital, eſt de metre le cors à couvert du grand air. Dés qu'un cors eſt indiſpoſé, il ne peut plus recevoir les diverſes impreſſions de l'air, ſans en être bleſſé : il faut donc l'en ſeparer. Outre que l'air étant ſouvent contagieux,

& la cauſe la plus generale des indiſpoſitions du cors, on ne peut mieux faire, pour arêter le mal, que de retrancher la cauſe.

3. part, ſect. 1.

II.

C'eſt dans le grand air du monde, cet air contagieux & funeſte, que l'ame contracte preſque toutes ſes maladies. Ele devient ambitieuſe avec les ambitieux, voluptueuſe avec les volupteux, emportée avec les emportés, impie avec les impies, libertine avec les libertins, &c. & l'air du grand monde étant auſſi infecté qu'il eſt, de tout ce qu'il y a de vices & de paſſions les plus dereglées, il n'eſt preſque pas poſſible qu'une ame reſpirant cet air, n'en deviene corompuë, bleſſée & afoiblie en mile maniéres.

III.

Cela ſe trouvera encore plus vrai, ſi l'ame a été exposée à

3. part. sect. 1.
cet air corompu, dans le tems qu'êle étoit encore foible & infirme. Le cors d'un enfant qui vient de naître étant extrêmement tendre, foible & délicat, ce seroit joüer à le perdre que de l'exposer tout d'un coup au grand air. Nos ames naissent toutes dans une foiblesse, une délicatesse & une infirmité prodigieuse. La grace doit être toute leur force, & êles en sont privées; la bone volonté doit être toute leur santé, & êles n'en ont qu'une dereglée. Leur juste temperament consiste à être tournées vers Dieu, & êles sont toutes courbées vers la têre. Leur vûë consiste dans le discernement du bien & du mal; & êles naissent dans un aveuglement prodigieux. Quel malheur n'est-ce donc pas à une ame d'être exposée en cet état, à l'air du monde? & si l'air agit à proportion des diférentes dispositions des

sujets, qu'êles impressions ne doivent pas recevoir des ames foibles, délicates & infirmes, exposées aussi-tôt qu'êles paroissent, à cet air corompu, & sur tout à cet air du grand monde où l'on fait gloire de la coruption ? Il n'est pas possible de se figurer toutes les blessures qu'êles en reçoivent, ni la violence de la fiévre qu'êles y gagnent; car rien n'est si vrai que ce que dit un Pere, que la fiévre de l'ame est l'avarice, la volupté, la luxure, l'ambition, la colere. a *Febris nostra avaritia est, febris nostra libido est, febris nostra luxuria est, febris nostra ambitio est, febris nostra iracundia est.*

3. part. sect. 1.

a S. Ambros. in cap. 4. Luc.

IV.

Les remedes generaux dont on se sert ordinairement dans les hôpitaux, sont une diète severe, de frequentes saignées & de salutaires purgations : c'est justement come on en use dans les

3. part. sect. 1.
solitudes bien reglées. On y y prescrit de longs & rigoureux jeûnes ; & ceux-cy ne sont pas simplement pour la santé du cors, mais principalement pour la guerison de l'ame. *Corporibus animisque curandis.* Les travaux manuels, les exercices de mortification & de penitence, & la componction qui fait couler les larmes, y tienent lieu de saignées. L'oubli de toutes les choses creés, la meditation de la mort & des jugemens de Dieu, sont les veritables purgatifs qui ne chassent pas simplement les humeurs vicieuses du peché ; mais qui en tarissent même les plus considerables sources, je veux dire les passions.

V.

Enfin come pour reparer les forces du cors affoiblies par ces remedes, on acorde aux convalescens une excêlente nouriture, à condition qu'ils en useront avec sobrieté & discretion : ainsi

pour soûtenir l'ame contre l'épuisement & l'afoiblissement qui lui revient de ces grandes évacuations, on lui prescrit l'aliment des saintes lectures; à condition qu'êle n'en usera que pour réparer ses forces, & nulement pour rassasier une vaine curiosité.

VI.

Une seule circonstance met une fort grande diférence entre l'hôpital des cors & celui des ames; c'est que dans celui-là, lorsqu'on croit avoir coupé la racine du mal, on vous laisse reprendre, quoique peu à peu, le grand air qu'on avoit quité : au lieu que dans une solitude bien reglée, on ne vous permet jamais ce funeste retour; parce que loin de pouvoir présumer qu'on ait ôté la racine du mal, on doit au contraire s'assûrer que quoiqu'on ait fait, on ne l'a jamais parfaitement enlevée. Cete racine est la

3. part. sect. 1.
cupidité : *Radix omnium malorum cupiditas*. Or il est certain que, quoiqu'on fasse, on ne la déracinera jamais absolument : & ainsi come c'est une source intarissable de maladies ; que le grand air du monde contribuë à sa fecondité ; & que, par dessus cela, il ôte aux malades le sentiment de leur mal ; il y auroit trop de temerité à rengager les ames dans cet air pernicieux ; & il est de la prudence de les retenir dans la solitude, qui d'ailleurs leur done du moins l'avantage & le secret de sentir leurs maux.

VII.

Ce secret consiste dans les réflexions inévitables dans le grand silence d'une solitude ; car cêles-cy donent à l'esprit le moyen de se multiplier en quelque maniére, & de veiller sur soi par un autre soi-même, si cela se peut dire ainsi. Mais qui est-ce qui réflechit dans le tumulte du mon-

de ? qui s'avise jamais de rentrer chez soi ? On passe les jours chez le tiers & le quart, & jamais chez soi. On n'a point de pire sejour que son chez soi. On se fuit éternêlement, & l'on n'aprehende rien tant que de se trouver seul, parce qu'on ne craint rien plus que de se trouver soi-même. Mais si la solitude par êle-même done tant d'avantages pour l'étude de soi-même ; on ne doit pas croire qu'êle en done moins par ses principaux exercices. C'est ce qu'il faut faire voir presentement avec quelque étenduë.

3. part. sect. 1.



## SECTION II.

### *Vtilité des principaux exercices de la solitude pour la conoissance de soi-même.*

LES exercices que je regarde come les principaux de la solitude ; sont l'étude, le travail & le silence. Pour doner une juste idée de leur utilité pour la conoissance de soi-même, il y a quatre choses à examiner & à marquer nétement. 1. Le raport de ces exercices avec la vie solitaire. 2. Leur étenduë & leurs bornes. 3. La fin qu'on doit s'y proposer. 4. La maniere d'y vaquer. C'est ce que nous alons tâcher de faire.

3. part. sect. 2.

# CHAPITRE I.

## *De l'étude.*

### ARTICLE I.

*Son raport avec la vie solitaire.*

I.

POUR éviter une équivoque & une méprise fort ordinaire en cete matiere, il est à propos d'avertir, 1. Que par le terme d'*étude*, je n'entens icy, ni ces exercices violens, fougueux & turbulens ; ni cet art incomode d'ergoter, de vetiller & de chicaner ; ni ces speculations creuses, vaines & séches, qui sont aujourd'hui d'un si grand usage en quelques lieux: J'entens simplement *une serieuse aplication d'esprit à la verité, dans l'usage de la lecture, ou des instructions de vive voix.*

II.

3. part. sect. 2.

Il faut prendre garde, en second lieu, qu'il ne s'agit nulement icy de savoir si l'exercice de l'étude doit abolir les exercices corporels : ou si ces derniers doivent exclure les premiers. Nous n'examinons pas même encore, auquel de ces deux exercices on doit doner la préference dans la vie solitaire. Il s'agit simplement d'examiner quel raport l'étude peut avoir avec cete vie : si êle doit faire une considerable partie de l'observance des solitaires ; ou si êle est étrangere à leur profession.

III.

On doit enfin observer qu'on ne peut pas mieux juger du raport de certains exercices avec un Institut, que par la fin de cet Institut : car c'est la fin d'une profession & d'un genre de vie, qui en doit regler toutes les pratiques & tous les mouvemens.

Il ne ſera pas mal-aiſé, aprés cela, de juger de quêle importance l'étude & le travail peuvent être pour la vie ſolitaire, dés qu'on ſaura le but, la fin & l'eſſence de cete vie.

3. part. ſect. 2.

IV.

En éfet, ſi la fin de la vie ſolitaire eſt la conoiſſance de Dieu & de ſoi-même, *noverim me, noverim te*, l'amour de Dieu & la haine de ſoi-même; de quêle utilité ne doit pas être pour cete vie, un exercice qui ne tend, come fait l'étude, qu'à nous doner une plus parfaite conoiſſance de Dieu, & de nous-mêmes; & à nous porter par-là, à aimer Dieu, & à nous haïr?

V.

Si le deſſein de cete vie eſt de vaquer à Dieu & à ſoi dans une deſocupation parfaite, *vacare Deo & ſibi*: quel exercice peut être plus propre à nous procurer ce précieux vuide, ce

3. part. sect. 2.
saint loisir & cete tranquille aplication à Dieu & à nous-mêmes, qu'un exercice tout de réflexion & de meditation, come est l'étude; qu'un exercice également sedentaire & tranquille, & qui loin de nous remuer par des sensations dangereuses ou dissipantes, n'excite en nous que des passions toutes saintes?

VI.

Si le principal but de cet état est de former de vrais adorateurs qui servent Dieu en esprit & en verité; qui peut mieux produire cet éfet que l'étude, exercice tout interieur, tout de recüeillement, & où tout se passe dans l'esprit & dans le cœur?

VII.

Si l'obligation des solitaires n'est pas simplement de croire, ou de savoir qu'il y a un Dieu; de l'aimer & de l'honorer; mais encore de le croire à fond & d'entrer

d'entrer dans les lumiéres de sa sagesse & de son intelligence, pour le voir en lui-même, pour le goûter, pour le savourer & pour en joüir; *qui peut nous faire remplir cete obligation plus hureusement que l'étude & les saintes lectures, où Dieu lui-même nous parle & nous instruit en tant de maniéres; & où la Sagesse éternêle se manifeste avec tant de clarté à ceux qui savent fraper à sa porte par leur atention?

*. sect. 3. a Aliorú est Deum credere, scire, amare, revereri: vestrum est sapere, intelligere, cognoscere, frui. *Guill. Theod. ad fratr. de mont. Dei.*

VIII.

Si les solitaires sont destinés par état à contempler les perfections divines, dans le silence du cœur, dans le calme de toutes les passions, & dans la separation de tout ce qui pouroit les distraire de la meditation des choses éternêles (come parle encore aujourd'hui un excêlent maître de cet art*) quel est celui de tous leurs exercices

* Le R. P. Abbé de la Trape.

qui peut mieux leur doner ces avantages, que l'étude & la lecture des traités qui fournissent d'amples matieres à leur contemplation ; qui imposent le silence par l'autorité & l'impression de l'Esprit saint qui s'y aplique ; qui adoucissent les passions par l'onction de ce même Esprit ; qui apliquent fortement par la beauté & l'évidence des verités qu'ils enferment ; & qui soûtienent agreablement l'atention & la separation de tous les objets sensibles par la diversité des exemples de sainteté & de détachement qu'ils proposent ?

3. *part. sect.* 2. dans les devoirs Monastiques.

IX.

La vie solitaire est, selon les Peres, * une conversation Angelique : c'est une condition qui n'a rien de corporel ni de sensible, & qui surpasse les bornes de la nature des homes ; c'est la vie & le partage des Anges, où l'on doit être apliqué sans inter-

* *S. J. Clim. Cassian. S. Basile. S. Bern. &c.*

ruption quelconque, à contempler la majesté de Dieu, sans que nule autre beauté en puisse distraire; c'est enfin ce qu'ils apelent *la vie des substances immateriéles.*

3. *part.* *sect.* 2.

Mais qui peut soûtenir une têle conversation, qui peut élever l'home si fort au dessus de l'home? qui peut fixer ainsi son atention & la mobilité d'un esprit naturêlement volage, & sur lequel tous les objets sensibles font diversion? qui peut enfin fournir à l'entretien d'une vie si spirituêle, & servir de nouriture à ces substances immateriêles, qu'une Substance toute intelligible, que la Substance du Verbe même, que la parole du Pere éternel? Non non, disoit autrefois le plus saint des Solitaires; ce n'est pas un pain materiel & coruptible qui me sert de nouriture: c'est le Verbe même, c'est cete parole éternêle &

3. part. sect. 2.

immuable qui sort éternêlement de la bouche de Dieu. *Non in solo pane vivit homo : sed ex omni verbo quod procedit de ore Dei.* Et où trouver plus hureusement & plus sûrement cete adorable parole, que dans les saintes Ecritures, & dans les traités de pieté, qui éfectivement ne sont apelés paroles de Dieu, que parce que le Verbe éternel s'est come incarné dans les sombres caracteres des lêtres, pour nous mener sous cete forme sensible, à la parole intelligible ?

X.

La verité n'est pas la nouriture des seuls Anges : êle est cêle de tous les esprits & de tout ce qui sait penser. Come ils ne sont faits que par la verité, ils ne sont créés que pour contempler la verité.* Cete verité se trouve répanduë dans toutes les pages des Livres saints. C'est par l'étude & par la lecture qu'on la

* Mente per veritatem pater fabricavit, ad ipsam

mange, & qu'on s'en nourit. Qui pouroit donc ne pas croire l'étude essentiele à la vie solitaire; necessaire à ces Anges du desert? & qui pouroit se dispenser de comter cet exercice entre leurs plus importantes, plus ordinaires, & plus indispensables observances?

3. part. sect. 2.

veritatem semper intuendam. S. Aug. l. de vera religione c. 37.

XI.

Il est vrai que cete souveraine verité est en ele-même infiment élevée au dessus de nos esprits; qu'ele habite une lumiere presque inaccessible; & qu'en cet état, c'est une viande qui n'est propre qu'aux grandes ames, ainsi qu'ele le declara autrefois ele-même: *cibus sum grandium.** Mais depuis qu'ele a eu la condescendance de se ravaler jusques à nos usages, & de se mêler dans les nuages d'une chair mortele: *Et cibum cui capiendo invalidus eram, miscentem carni:** depuis qu'ele a bien voulu se voi-

* S. Aug. Confes. l. 7. c. 10.

* Ibid. c. 18.

3. part. sect. 2.
ler sous les signes sensibles de la parole, & come s'enveloper dans les langes de l'Ecriture & des autres livres de pieté : *Sub velamine litteræ* ; afin de devenir par-là, un lait proportioné à nôtre enfance, *ut infantiæ nostræ lactesceret sapientia.* * Depuis enfin que les saintes Ecritures sont devenuës come les mamêles de l'Eglise, par lesquêles Jesus-Christ nous nourit de sa substance ; quel empressement ceux qui aiment vraiment la vie, ne devroient-ils pas avoir pour la lecture, qui nous ouvre ces sacrées mamêles, & qui nous dévelope cete verité cachée, ce Verbe racourci, ce pain des Anges ? & faudroit-il se voir obligé de prouver à des Chretiens, mais sur tout à des solitaires, que la lecture leur est infiniment utile & necessaire, & qu'aprés la psalmodie, ils en devroient faire la principale & la plus ordi-

* Ibid.

naire de leurs ocupations ? ne de- 3. part. sect. 2.
vroient-ils pas savoir par une hureuse experience qu'ĕle n'est pas simplement leur nouriture, mais aussi le remede à tous leurs maux, le suplément de tous leurs besoins, & par dessus tout cela, le miroir fidele où ils peuvent découvrir toutes leurs foiblesses, tous leurs défauts, toutes leurs plaies, tous leurs desordres, & aprendre ainsi à se conoître parfaitement eux-mêmes ? il faut voir ce que dit là-dessus saint Bernard.

XII.

La lecture de la parole de Dieu, dit ce Saint, comence par faire naître le trouble dans le cœur, y jêter l'éfroi & en déveloper tous les replis avec un merveilleux discernement. Ele le dispose ensuite à une nouvêle vie en l'amolissant, l'échaufant, l'éclairant & le purifiant. Enfin êle devient sa nouriture, sa medecine, ses ar-

3. part. sect. 2.

mes, son afermissement, son repos, sa resurrection & sa consomation. *

Ainsi se croit-on dans une fausse tranquilité, dans une securité dangereuse? qu'on lise, ou qu'on écoute la parole de Dieu: êle excitera dans le cœur un trouble & une crainte salutaire. * Craignons-nous que nôtre amour propre ne nous cache nos plaies & ne nous déguise nos desordres? apliquons-nous à la lecture de cette divine parole: il n'y a point d'obscurité qu'êle ne perce, point de plis pour cachés qu'ils soient, qu'êle ne dévelope. * Somes-nous dans un état de langueur ou de mort? lisons la parole de Dieu: nous y retrouverons l'esprit de vigueur & la vie. * Somes-nous

* Primû quidem sonans in auribus animæ vox divina conturbat, terret, dijudicatque: sed continuò si non avertis aurem, vivificat, liquefacit, calefacit, illuminat, mûdat. Denique & cibus noster est & gladius, & medicina, & confirmatio, & requies, resurrectio quoque, & consummatio nostra. *Serm. de divers.* 24.

* Audiat illud peccator, & conturbabitur venter ejus; à voce illa carnalis anima contremiscet. *Ibid.*

* Omnia namque cordis secreta rimatur atque dijudicat sermo vivus & efficax, cordium atque cogitationum per scrutator. *Ibid.*

* Verba mea Spiritus & vita sunt.

dans l'endurcissement de cœur ? lisons : la divine parole aura la vertu de l'amolir & de le faire fondre. *Nous sentons-nous dans la tiedeur ? lisons : la parole de Dieu est toute de feu, & êle ne manquera pas de nous enflamer. * Somes-nous envelopés dans les tenebres de l'ignorance ? lisons : la parole de Dieu n'est que que lumiere.* Nous sentons-nous pénetrés de douleur par la claire conoissance de nos pechés & de nos desordres ? lisons : la parole de Dieu nous lavera, & nous netoïera de toutes nos ordures.* Si le défaut de nouriture nous fait tomber dans la foiblesse & dans la défaillance ; lisons : la parole de Dieu nous servira de viande & soûtiendra nôtre vie *Si nous somes tentés, & qu'on nous livre quelque rude combat ; lisons : la parole de Dieu nous deviendra un glaive redoutable à nos énemis. * Si nous chancelons dans

*3. part. sect. 2.*

* Emittet verbum suũ & liquefaciet ea.

* Eloquium ejus ignitum valde.

* Lucerna pedibus meis verbum tuum, &c.

* Jam vos mũdi estis propter sermonem quẽ locutus sum.

* Non in solo pane vivit homo : sed ex omni verbo, &c.

* *Assumite gladium Spiritus, quod est verbũ Dei.*

le combat ; lisons : la parole de Dieu nous affermira. * Enfin, ( car on ne finiroit jamais, si l'on vouloit raporter toutes les vertus, & tous les merveilleux éfets de la lecture de la parole de Dieu ) si malgré nôtre resistance, nous recevons quelque blessure dans le combat ; lisons : la parole de Dieu a la vertu de guerir de tous maux. * Et come dit saint Augustin, il n'est point de maladie spirituêle qui ne trouve son remede particulier & specifique dans l'Ecriture. *

Et ainsi il faut ou prendre plaisir à s'aveugler soi-même, ou convenir de bone foi, qu'il n'est point d'exercice plus utile & plus necessaire aux solitaires, que celui de l'étude & de la lecture. De-là vient que saint Bernard conclut cete longue induction par cete vive exhortation. * Perseverez, dit-il, mon frére, dans ces sortes d'exercices : apliquez-

3. *part.* 2. *sect.*

* Verbo Dei cæli firmati sunt.

* Tuus Domine sermo sanat omnia. *Sap.* 16.

* Omnis morbus animi habet in scripturis medicamentum suũ *Serm.* 12. *in ps.* 36.

* In his atque hujusmodi persevera, in talibus jugiter exercere, donec jam dicat Spiritus ut requiescasâ laboribus tuis. In hoc verbo quiesces dulciter ac suaviter soporaberis, donec

vous-y sans cesse, & n'en desistez point jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu vous ordone de vous reposer de vos travaux : encore sera-ce dans l'usage de cete sainte parole qu'il faudra se reposer, & que vous vous endormirez agréablement du someil des justes, jusqu'à ce que l'heure viene où tous ceux qui sont dans le tombeau, excités de nouveau par cete divine parole, en sortiront les uns pour recevoir leur condamnation, & les autres pour la vie éternêle.

3. *part. sect.* 2. veniat hora, cùm omnes qui in monumentis sunt, audient vocem ejus & procedent: sed quo? alii quidem in judicium, alii verò in vitam æternã. *S. Bern. Ibid.*

XIII.

Tout l'état & toute la profession d'un Solitaire cœnobite, dit un illustre Abé dont nous avons déja parlé, n'est rien qu'un regard & qu'une continuêle aplication à Dieu : c'est ce qu'êle a de principal & de plus essentiel; & toutes ses autres obligations se raportent à cêle-là come à leur fin. Mais quel exercice se raporte plus immediatement & plus

directement à cete fin, que l'étude, & qu'une lecture reflèchie & meditée dans laquêle on ne fait autre chose, ou que parler à Dieu, ou que l'écouter, ou qu'en entendre parler ? & n'est-on pas obligé de reconoître qu'un tel exercice, loin de distraire, n'aïant rien qui ne porte au calme, au repos & au recueillement, est des plus essentiels & des plus necessaires à la vie solitaire; & que rien ne seroit moins raisonable, que de n'en faire pas une de ses plus reglées & plus ordinaires observances ?

## XIV.

Je ne vois que les exercices de la psalmodie & de l'oraison qui pussent disputer d'utilité & de necessité avec celui-ci. Mais outre qu'il est peu de gens capables de soûtenir ces deux exercices de maniére à remplir tout le tems; sans comter que l'oraison est un don de Dieu qu'il ne fait

pas à tout le monde ; & que la psalmodie êle-même, sans une extraordinaire onction de son esprit, est languissante : il faut encore convenir que la lecture & l'étude sont infiniment necessaires pour animer & soûtenir ces deux exercices; & que sans cêles-là, ceux-ci n'ont rien que de vuide, que de froid, que de rebutant. Il est vrai que dans les premiers mois de sa conversion, on ne s'aperçoit pas toûjours de ce vuide ni de ces sécheresses : mais lors qu'une fois les premieres ferveurs du noviciat sont passées ; lorsque Dieu, suivant le cours ordinaire de sa providence, a retiré ces goûts sensibles, & soustrait ces celestes douceurs qu'il répand d'ordinaire sur ces exercices, en faveur des nouveaux convertis ; c'est une espêce de necessité que de jeunes gens encore tout pleins de l'esprit, des idées & des maximes du monde, sans

3. part. sect. 2.

acquis, sans lêtres, sans études, & à qui l'on retranche encore toutes cêles qui pouroient leur ouvrir l'intelligence, leur doner de l'entrée dans ces exercices interieurs & les y soutenir agreablement? c'est, dis-je, une espêce de necessité qu'ils y languissent, qu'ils s'y ennuient, qu'ils s'y dessechent, qu'ils s'y trouvent acablés de dégoûts & de tentations, & que souvent, pour charmer l'ennui, ils rapêlent les anciens objets de leurs atachemens criminels & profanes: ou qu'enfin ils y passent le tems, pour le moins, en de pures inutilités & de continuêles distractions. Or il n'y a point d'autre voie ordinaire d'aler au devant de ces maux, que de se remplir par la lecture de verités également vives, solides & touchantes; & toûjours prêtes à remplir hureusement les vuides de l'esprit. *Lectio te doceat quid orando petas: postquam*

† S. Leander. lib. de instit. virg. c. 6.

*verò oraveris, iterum legendo inquire quid postules.* * 

3. part. 2. sect.

XV.

Mais ce n'est pas l'unique avantage de l'étude, que de remplir l'esprit de verités saintes; èle a encore celui de le rendre capable d'atention, d'aplication & de réflexions; chose si necessaire à la vie solitaire, qu'il n'est pas possible qu'èle puisse subsister sans cela. Rien n'est dans une plus haute situation, ni dans une plus grande distance de l'esprit humain, que la perfection de la vie Monastique. Il s'agit de regarder sans cesse fixement le Soleil de la Divinité; & l'on comprend aisément combien cela est dificile à un esprit aussi inquiet, aussi partagé, aussi mobile & aussi dissipé qu'est l'esprit humain depuis le peché. Il faut pour parvenir à ce tranquille regard, se faire une continuèle violence, & s'élever sans cesse au dessus de soi-même

& des forces de la nature ;* & c'étoit pour y ariver, qu'autrefois le Prophete souhaitoit des aîles de colombe ;* c'étoit dans la crainte de n'y ariver pas, qu'un autre Profete se plaignoit que sa vûë s'afoiblissoit à force de regarder en haut, & qu'il soufroit une extrême violence.* Or l'étude a cet avantage d'arêter l'inquietude de l'esprit, de fixer sa mobilité, & de déterminer son instabilité naturêle : êle fournit les moiens de se rendre atentif : êle rend capable d'aplication, & êle fait prendre l'habitude si salutaire des réflexions.

3. part. sect. 2.
* Sedebit solitarius & tacebit ; quia levavit se super se. Jer. c. 3.
* Quis dabit mihi pénas sicut colombæ & volabo & requiescã. Ps. 54.
* Attenuati sũt oculi mei suspiciẽtes in excelsum : Domine vim patior. Isai. 38.

Et ainsi l'étude a encore cet avantage au dessus même des plus saints exercices de la vie solitaire, qu'êle se soûtient parfaitement bien par êle-même sans leur secours : au lieu que dans le cours ordinaire, & laissant à part ces exceptions privilegiées, dont Dieu favorise quelques ames ; les

plus ſaints exercices ne peuvent ſe ſoûtenir ſans l'étude, & tombent enfin dans le dernier afoibliſſement.

3. part. 2. sect.

XVI.

Auſſi ceux qui ont écrit de la décadence de l'Ordre Monaſtique ont toûjours regardé l'inaplication à l'étude & la negligence des Lêtres come une des principales ſources du relâchement. En éfet c'eſt de cete ſource que naît l'ignorance. Hé de combien de maux & de deſordres cete mauvaiſe fille ne remplit-êle pas les Cloîtres ? à qui doit-on la ruine du ſilence, de la retraite & de la ſolitude qu'à l'ignorance ? D'où vient ce dégoût ſi univerſel de l'Oraiſon, cete étrange diſſipation dans la pſalmodie & dans la célebration des myſteres, cete honteuſe tiédeur dans l'uſage des Sacremens, que de l'ignorance ? toutes ces ſaintes pratiques ſont des exercices in-

3. part. sect. 2.
terieurs & de cœur : ce seroit donc à l'esprit à y soûtenir le cœur ; car enfin l'on n'aime que ce qu'on conoît : & il se trouve que l'esprit lui-même est dans un vuide prodigieux de toutes les idées & de toutes les verités propres à soûtenir le cœur.

D'où vient, dans les Cloîtres, tant d'empressement pour les afaires & le comerce exterieur ; tant de sorties & de courses inutiles, tant de penchant pour le plaisir & les amusemens, & quelquefois même, tant de dissolution, tant de licence ? si vous le demandez à un des zelés reformateurs, & des plus courageux défenseurs que l'Ordre Monastique ait eu dans ces derniers siecles : il vous dira que l'ignoran-est la premiere mere de tous ces mauvais enfans. Lorsqu'on ne trouve rien au dedans de soi-même qui satisfasse, on ne peut plus demeurer tranquille avec soi :

3. part. sect. 2.

agité d'une inquietude ordinaire à l'esprit humain, excité par l'amour naturel qu'on a pour le bonheur, n'en trouvant point au dedans, on se sent pressé d'en chercher contre l'esprit de sa profession, dans les choses du dehors & en des ocupations purement inutiles ; & souvent au défaut des plaisirs des Anges on s'abandone, malhureux qu'on est, à ceux des bêtes.* Car enfin c'est une verité conuë de tous ceux qui ont un peu étudié l'home : le cœur humain ne peut pas subsister long-tems sans plaisir : & s'il n'en trouve pas dans les choses spirituêles & intêligibles ; il faut de necessité qu'il se répande ou réêlement ou d'imagination dans les choses corporêles & sensibles. Je veux que la grace ne manque jamais à un Solitaire ataché à son devoir : mais cete grace n'est pas toûjours sensible : êle n'est pas toûjours acompagnée de

* Nihil infelicius monacho indocto, qui studium sanctarũ scripturarum vel ignavus omittit, vel contemnit : quia nũquam potest in vera cordis tranquilitate apud semet ipsum purus consistere, sed com-

3. *part.* *sect.* 2. pellitur inquietudine propria, contra Monasticæ conversationis integritatem externis mentem & inutilibus occupare. *Tritem.* *Hom.* 4. *de stud.* *script.*

plaisir ou de douceur ; les plus justes se sentent souvent dans la secheresse & dans la froideur, dans le dégoût & dans l'abatement : & cet état dure quelquefois assez long-tems. Qui peut donc alors soûtenir un Soltaire ignorant? qui peut l'empêcher de suivre jusques dans les choses les plus sensibles & les plus grossieres, ce penchant invincible qu'il a pour le plaisir ?

Reconoissons donc avec nôtre illustre Abé que rien n'est plus miserable qu'un Moine ignorant, *nihil infelicius monacho indocto* : parce qu'ordinairement rien n'est ni plus brutal, ni plus corompu. L'excêlence de sa profession l'élevoit du pair avec les Anges : il a negligé cet honeur : il ne s'est point apliqué à le comprendre, ni à mediter ses avantages : & il a merité par là d'être réduit au rang des bêtes, & de leur devenir semblable. *

* Homo cùm in

Mais aprenons aussi de ce grand home qu'aprés la grace de Dieu, rien n'est plus propre à prevenir tous ces maux, à détacher absolument un cœur de l'amour du monde, à fortifier un soldat de Jesus-Christ contre toutes les tentations de ses ennemis, à rendre un Solitaire disposé à tout ce qu'il y a de bones œuvres, & à le fortifier dans les plus saintes pratiques, qu'une lecture frequente & assiduë, & qu'un ardent amour des saintes Letres. *

3. part. sect. 2. honore esset, non intellexit: comparatus est jumentis insipientibus & similis factus est illis.

Ainsi, mes freres (disoit-il autrefois parlant à ses Religieux) si vous aimez Jesus-Christ de tout vôtre cœur; si vous recherchez souverainement à lui plaire, en qualité de ses soldats & de ses disciples: si enfin vous desirez de parvenir à la perfection de la vie monastique; apliquez-vous sans cesse avec une afection & un ardeur toûjours nouvêles à la

* Nihil post Deũ mentem ab amore hujus mundi validiùs separat, nihil contra omnes adversariorum tentationes milité Christi adeo confortat, nihil mona-

3. *part. sect.* 2.

lecture des livres ſaints.* Suivez le conſeil de ſaint Jerôme, qui vous exhorte à tenir toûjours entre les mains les ſaintes Ecritures, & à les méditer jour & nuit: * perſuadés que toutes vos richeſſes conſiſtent dans cete meditation. * & comtez ſur ce qu'ajoûte ce Saint, que pendant que vous aimerez ce ſaint exercice, vous ne ſerez nulement touchés des vices de la chair. *

Mais en voila preſentement aſſez, pour perſuader l'utilité, & même la neceſſité de l'étude & de la lecture. Peut-être l'ocaſion ſe repreſentera-t-êle d'en dire davantage.

chum ad omne opus bonum in tantùm diſponit & confirmat. quemadmodum lectio frequens & ſtudiũ ardens ſcripturarum. *Trit. hom.* 4.

* Vos itaque, fratres mei, ſi Dominum Jeſum in toto corde veſtro veraciter diligitis, ſi complacere illi ſuper omnia, ut veri milites deſideratis, ſi denique ad perfectionem vitæ Monaſticæ cupitis proficere in lectione divinarum ſcripturarum debetis vos ſemper cum affectione fervida occupare. *Ibid.*

* Divi Hieronimi ſequatur conſilium dicentis : ſanctæ ſcripturæ ſemper in manibus & jugiter mente volvantur. *Ibid.*

* Noſtræ divitiæ ſunt in lege Dei meditari die ac nocte. *Ibid.*

* Ama ſcientiam ſcripturarum, & carnis vitia non amabis. *Ibid*

3. part. sect. 2.

## ARTICLE II.

*Du choix & de l'étenduë des études propres aux Solitaires.*

I.

POUR prononcer juste sur le choix & sur l'étenduë des études des Solitaires, on n'a qu'à se souvenir qu'il ne s'agit ici ni de ces Solitaires profanes qu'une Filosofie payenne est capable de former ; ni d'une certaine espêce de gens qui voudroient rencherir sur le Christianisme, faire cors à part, & se distinguer par une profession singuliere toute diferente de cêle des meilleurs Chrétiens. Il s'agit uniquement de Solitaires Chretiens: ou pour parler plus juste, de Chretiens solitaires : c'est-à-dire de Chretiens qui pour mieux suivre les conseils de Jesus-Christ, s'éloignent du tumulte du monde & de sa coruption. C'est assez, dis-

3. part. sect. 2.
je, de s'en former cete idée pour juger de la nature de leurs études, & de l'usage qu'ils en doivent faire : car come ils sont Chretiens avant que d'être Moines ; qu'ils ne se font Solitaires que parce qu'ils ont le cœur plus chretien, ou qu'afin qu'il le deviene ; qu'ils sont de la religion de Jesus-Christ, avant que d'être de cêle de saint Antoine, de saint Benoît, ou de saint Bernard : & qu'enfin tous les divers Ordres de Religieux étant bien pris, ne sont que diverses branches du Christianisme, & que divers états où l'on s'éforce de le pratiquer plus exactement ; il est visible que le premier & le principal soin des Solitaires doit être de s'instruire du fonds de la Religionde Jesus-Christ, & des verités qu'êle enseigne : & l'on ne peut raisonablement contester que l'étude de ces parfaits disciples de Jesus-Christ ne puisse s'étendre

tendre à tout ce qui regarde sa personne, sa conduite, sa vie, ses disciples, l'établissement de son Eglise, qui est son corps; & en un mot, à tout ce qui a figuré Jesus-Christ dans l'ancien Testament, & à tout ce qui peut l'exprimer dans le nouveau.

3. part. sect. 2.

II.

Ce n'est pas assez à des Solitaires Chretiens de savoir leur regle monastique & de conoître les instituts des anciens Moines. La sience des verités Catholiques est un devoir beaucoup plus essentiel. Je sai bien que tous les Solitaires ne sont pas capables de pénetrer également dans cete sience : il y en a d'un esprit extrêmement bouché; mais je sai bien aussi que rien n'est moins étranger à leur état & à leur profession. La Religion Catholique est pour eux & pour tout le monde, la regle des regles, & la profession des professions. Et il

3. part. sect. 2.
faut du moins convenir qu'il n'y auroit rien de plus mal entendu que de doner tout ſon tems, ſon loiſir & ſon aplication à aprendre par cœur toutes les genealogies, toutes les regles, les inſtituts & les pratiques de tous les divers ordres des Solitaires, pendant qu'on négligeroit de ſavoir la grande regle du Chriſtianiſme; les mœurs des premiers Chrêtiens, la diſcipline Eclesiaſtique des premiers ſiecles : & qu'on ignoreroit la vie, les pratiques & les ſentimens des Apôtres, de leurs diſciples & de nos premiers peres en Jeſus-Chriſt.

III.

Sur ce principe qui me paroît inconteſtable, il eſt aiſé de marquer quêles doivent être les études des Solitaires : du moins cêles qu'on ne peut leur refuſer ſans larcin, ſans injuſtice, & ſans faire violence à leur profeſſion.

Car premierement come ils ont droit, en qualité de membres de Jesus-Christ, à tout ce qui a raport à leur chef; on ne peut leur rien ôter ni de ce qui l'a figuré dans l'ancien Testament; ni de ce qui l'a exprimé dans le nouveau: ainsi on ne peut, sans injustice, les priver ni d'aucune partie des saintes Ecritures, ni de l'histoire de la vie & des mœurs des Apôtres, de leurs Disciples & des plus illustres membres du Cors mistique de Jesus-Christ.

3. part. sect. 2.

Il faut seulement prendre garde que sous prétexte d'aprendre l'histoire Eclesiastique, ils ne s'engagent trop avant dans la profane; & qu'il n'arive ce qu'on ne voit que trop souvent, qu'ils prenent le change, & qu'ils ne se fassent un plus grand plaisir des avantures & des fausses vertus des Heros du Paganisme, que des combats & des

3. *part.* *sect.* 2.
vraïes vertus des Heros du Christianisme.

Pour éviter cet écüeil, il seroit beaucoup plus à propos qu'ils cherchassent l'histoire de l'Eglise dans ses veritables sources, que dans ces Historiens modernes qui donent presque autant au profane qu'au sacré.

Mais come tous les Solitaires ne sont pas capables de ce travail, il faut avoüer qu'une Histoire Eclesiastique parfaitement épurée de tout le profane, & où l'on n'en feroit entrer que précisément autant qu'il en faut pour l'intelligence de l'Histoire sainte; qu'une histoire, disje, destituée de tous les ornemens trompeurs de l'éloquence, écrite d'un stile simple, net & naturel, & de ce stile des Actes mêmes, qui a un si grand air de verité, seroit extrêmement à souhaiter, du moins pour les Solitaires; & il faut convenir qu'êle

leur seroit d'un merveilleux se-cours, non seulement parce qu'-êle leur aprendroit la vie de leurs ancêtres, sans leur parler de cê-le des étrangers; mais aussi parce que rien n'est plus capable de re-muer les cœurs, que les exem-ples domestiques, ni rien de plus propre à toucher que ces exem-ples écrits du stile des Actes mêmes. On a sujet d'esperer que Dieu suscitera quelque habile main pour un dessein si impor-tant. *

3. part. sect. 2.

* Lorsqu'on a écrit ceci on avoit en vûë l'histoire que Mr. l'Abbé Fleury devoit doner au public.

## I V.

Come les Solitaires en quali-té de disciples de Jesus-Christ ont un droit particulier à tout ce que leur maître leur a ensei-gné, soit qu'il se trouve dans les saintes Ecritures, ou dans la tra-dition; on ne peut légitimement leur refuser, outre les saintes E-critures, ni la lecture des saints Peres, ni cêle des Conciles où cete tradition est comprise. Et

3. part. sect. 2.

si ces conoissances ne sont pas absolument necessaires à chaque Solitaire en particulier, ni proportionées à la portée de tous : parce qu'il y en a d'un esprit extrêmement émoussé, & d'une étenduë extraordinairement bornée ; il faut convenir qu'èles le sont du moins à tout le cors en general ; & qu'ainsi dans chaque cors des Solitaires il devroit se trouver des sujets qui s'apliquassent serieusement à acquerir ces conoissances ; & qui se missent par-là en état, non pas de chercher à se produire vainement au dehors ; mais de soûtenir la foi de leurs freres encore foibles & chancelans, & de les nourir du laict de leur mere.

La foi est un dépôt qui n'est pas confié aux seuls Evêques : tous les Chretiens en devroient être les conservateurs : & il seroit étrangement honteux, que dans d'aussi grands & aussi saints

cors que ceux des Solitaires, il ne se trouvât persone capable de conserver ce dépôt. Mais l'excés de la honte & de la superstition, seroit qu'on se fît dans ces cors, ou un scrupule de s'apliquer à sa conservation, ou même un honeur de la negliger.

3. part. sect. 2.

Le dépôt de la foi a deux parties; cêle des dogmes, & cêle des mœurs : or ce n'est pas assez aux Solitaires de conserver en son entier la foi des mœurs, s'ils n'ont soin aussi de conserver la foi des dogmes. Et l'on ne craint pas même d'assurer qu'ils ne conserveront pas long-tems la premiere, s'ils negligent la seconde.

Les plus florissantes solitudes ont peu de sujets capables de se jeter d'eux-mêmes dans les sources, & de chercher sans guide leur foi, je ne dis pas simplement dans la tradition, mais même dans l'Ecriture. De quêle

3. part. sect. 2.
necessité n'est-il donc pas, que dans chaque cors de Solitaires il y ait toûjours des persones d'une foi integre, & d'une capacité non comune, destinés à doner aux jeunes gens une sincere & fidêle idée des dogmes & des verités de la religion, & des erreurs qui leur sont oposées ? & de quel secours cete idée ne leur seroit-êle pas pour pouvoir lire les sources avec discernement & utilité, & pour se rendre capables, en les lisant, de raporter chaque chose à sa classe, chaque preuve & chaque fait à son article ou à sa verité, & éviter ainsi ou l'erreur & l'illusion: ou du moins l'inutilité & la perte de tems ?

V.

Cete idée des dogmes & des verités de la Religion pouroit justement s'apeler une Theologie : & pourvû qu'êle n'eût nul des defauts ordinaires : je veux

dire qu'èle n'eût rien ni de con- 3. part.
tentieux ni de vetilleux ; qu'on sect. 2.
en banit toutes les contestations,
toutes ces violentes disputes ,
toutes ces aigreurs & ces animosités , toutes ces acusations &
tous ces reproches mutuels d'erreur , tous ces emportemens scandaleux ; pourvû qu'on en retranchât toutes les questions purement filosofiques , & même toutes les Theologiques qui ne sont
que de choses incontestables &
decidées ; & à plus forte raison
toutes les questions ridicules ,
toutes les inutiles & toutes cèles qui n'ont qu'une vaine curiosité : pourvû qu'on donât l'exclusion à toutes les vraisemblances, à toutes les probabilités &
à toutes les conjectures ; qu'on
n'y traitât que le pur dogme, &
cela par les seules preuves fondamentales , je veux dire par l'Ecriture & la tradition ; qu'on ne
fît usage de sa raison que pour

3. *part.* *sect.* 2.
découvrir ces preuves, que pour s'assûrer qu'on les aplique à propos, & qu'on tire juste les consequences : pourvû qu'on ne se servît que de termes consacrés par l'antiquité, qu'on banît ceux qu'une profane filosofie a fait entrer dans la sience de la Religion; qu'on renonçât enfin à ce monstrueux amas de distinctions, qui ne sont propres qu'à faire éluder impunément les plus incontestables verités, à doner le change, à jeter de la poudre aux yeux, & à faire perdre le point de vûë d'une question : pourvû, dis-je, que cete Theologie eût ces assaisonemens & ces retranchemens, loin de la regarder come dangereuse, ou inutile aux Solitaires : le bon sens demanderoit qu'on la leur jugeât parfaitement utile & salutaire à leur état.

VI.

Mais aussi l'on voit bien par-

là, & par tout ce que nous avons dit jusques icy de leur profession, qu'il n'est nulement à propos qu'ils s'engagent dans la lecture des Theologiens purement scholastiques. La métode de ceux-cy, toute utile qu'èle puisse être par ailleurs, n'auroit rien que de dangereux pour les Solitaires, & que de fort oposé à leur profession. Cete profession est un état de paix, de repos & de tranquilité ; & ils ont besoin d'un calme parfait d'esprit & de cœur pour se conoître eux-mêmes par raport à Dieu, & pour conoître Dieu par raport à eux-mêmes ; deux objets qui doivent indivisiblement partager toute leur aplication : & la métode purement scholastique est toute dans le tumulte & les agitations ; toutes dans les contestations & les combats. La verité n'y paroît qu'au travers des nuages de mile termes bar-

3. part. sect. 2.

3. *part.* *sect.* 2.

bares, & que dans la poussiére de mile distinctions & mile équivoques; & êle ne s'y fait entendre qu'au milieu des clameurs, des reproches, des acusations & des invectives : coment trouver Dieu au travers de tous ces nuages, & au milieu de ces tempêtes ? *Non in commotione Dominus.*

Rien n'est plus necessaire à un Solitaire que la modération, la douceur & la docilité. Et rien au contraire n'est plus propre à faire des entêtés, des opiniâtres, des turbulens & des emportés, que la métode purement scholastique.

Rien n'est plus utile à un Solitaire qu'une lecture édifiante, onctueuse & touchante. Et rien cependant n'est plus froid, plus dissipant, plus sec, ni plus desseichant que les ouvrages purement scholastiques.

Rien ne sied mieux à un Solitaire que l'humilité, la modes-

tie & la défiance de ſoi-même ; & la métode purement ſcholaſtique au contraire n'eſt guére propre qu'à remplir l'eſprit de vanité, de préſomption, de fierté & de ſufiſance. Se peut-il donc rien trouver de plus oposé à l'eſprit qui doit animer un Solitaire, que la lecture des ouvrages purement ſcholaſtiques ? & rien peut-il être plus capable de ſufoquer abſolument cet eſprit, que l'uſage de cete métode, & que ce qui s'apele le manége ſcholaſtique ?

*3. part. ſect. 2.*

VII.

Il n'eſt pas même à propos, quelque droit que les Solitaires aïent ſur tous les ouvrages des Peres, qu'ils liſent indiféremment leurs traités polémiques & de controverſes : car quoique ces traités ſoient écrits d'une maniére bien diférente de cêle des traités ſcholaſtiques, & que l'eſprit de douceur & de chari-

té en ſoit come l'ame ; il s'y trouve neanmoins toûjours de la conteſtation & du combat : on y remarque de fortes corections, de vehementes réfutations, de ſenſibles reproches : & tout cela remuë un lecteur malgré qu'il en ait ; tout cela échaufe un eſprit encore foible ; cela l'agite, le trouble & le paſſione par la ſeule neceſſité des mouvemens involontaires de la machine à laquêle il eſt uni ; & tout cela par conſequent lui fait perdre cete ſituation de tranquilité & de calme ſi neceſſaire pour s'édifier de ces lectures, & pour y avancer dans la conoiſſance de Dieu & de ſoi-même.

VIII.

Que ſi les ouvrages polémiques des Peres, de ces homes ſi pleins de l'Eſprit de Dieu, ſont capables de faire par la neceſſité de nôtre Conſtitution de ſi fâcheuſes impreſſions ſur l'eſprit

humain, doit-on s'atendre que les ouvrages de ce caractere, composés par des homes infiniment au dessous de leurs merites & de leur sainteté, aïent un meilleur sort ? & cela ne fait-il pas clairement voir combien c'est se méconter (quand on ne pense qu'à toucher le cœur) que d'écrire d'un air de contention, & par maniere de dissertation & de dispute, de matiéres même de pieté ?

3. *part. sect.* 2.

Je sai qu'il y a des ocasions où l'on s'y trouve come necessité : mais je sai aussi qu'on doit alors s'atendre que si ces écrits éclairent l'esprit, ils toucheront peu le cœur ; tout ce qui a l'air de combat & de contestation, remuë les plus tranquiles & les passione, non pas pour la verité dont il est question : mais contre l'adversaire de l'Auteur de la dissertation. Rien n'est ni plus saint, ni plus necessaire à un So-

3. part. sect. 2.
litaire que l'amour de la mortification & du silence, de l'humiliation & de la penitence:mais dés que pour en prouver la necessité à un home qui la contesteroit, on fera une dissertation en forme; un lecteur agité par cet image de combat, ne pensera qu'à partager avec le victorieux, la gloire de la victoire; & loin de sortir de sa lecture, plein du desir de se mortifier, de se renoncer & de s'humilier lui-même; il n'en sortira que pénetré de tous les sentimens de mépris, d'indignation, d'insulte & de colere que son Auteur a fait paroître contre son adversaire. Et c'est-là aparament la raison pour laquêle l'on trouve si peu d'onction en des ouvrages remplis d'ailleurs de beaucoup de lumieres & d'une fort solide pieté.

Et ainsi puisque le soin principal d'un Solitaire doit être de

conserver tout son recüeillement, toute sa tranquilité & toute sa force pour Dieu ; *fortitudinem meam ad te custodiam* : on voit bien le peu d'usage qu'il doit faire de ces sortes de lectures si capables de l'agiter, de le disiper & de l'afoiblir.

3. *part. sect.* 2.

IX.

C'est encore par la même raison que les ouvrages de critique sont peu propres aux Solitaires. Ce sont des theatres publics de guêre : les batailles y sont frequentes, & les escarmouches presque continuêles. Et tout cela est d'autant plus disipant & plus desechant, qu'on s'y bat pour des riens ; & que souvent sur des bagatêles & de pures minuties, on s'échaufe come sur les plus importantes verités. Cela instruit, il est vrai ; & il faut convenir que cete critique est utile à la religion : mais il faut avoüer aussi que souvent par une

3. part. sect. 2.

indiſpoſition qui nous eſt propre, rien ne diſipe davantage l'eſprit, & ne deſeche plus le cœur : je ne parle pas ſimplement d'une critique profane ou indiférente ; mais même de la plus ſacrée & de la plus ſainte. Il n'en eſt point de ſi digne de ce nom que cêle de l'Ecriture ſainte. Il eſt vrai cependant qu'on a conu des Solitaires trez-habiles dans cete ſience, leſquels s'expliquant confidemment à leurs amis, avoüoient franchement que loin qu'êle leur fût de quelque ſecours pour ſe recüeillir, & pour leur faire trouver de l'onction dans le chant des Pſeaumes & dans l'Oraiſon, qu'au contraire ils ne s'en trouvoient que plus diſtraits & plus ſecs.

X.

Ce n'eſt pas aprés tout que je vouluſſe interdire abſolument à tous les Solitaires la lecture des ouvrages polémiques & criti-

ques : je ſuis perſuadé que ceux d'entr'eux qui ont aſſez de tête & de vertu pour s'y apliquer ſans ſe gâter, & pour en uſer avec une ſobrieté qui n'émouſſe pas leur faim à l'égard des viandes plus ſolides & plus nouriſſantes, peuvent y être hureuſement apliqués par leurs Superieurs : mais il me paroît toûjours qu'on ne devroit pas s'y porter de ſoi-même, & que des Solitaires qui ne ſongent qu'à nourir leur pieté, & à goûter dans un ſaint repos, combien le Seigneur eſt doux, ne peuvent trop ſe dérober à ces ſortes de lectures.

*3. part. ſect. 2.*

## XI.

Je ne prétens pas non plus parlà, qu'un Solitaire doive renoncer aux lumieres & à la conoiſſance des verités : je tiens au contraire qu'il peut & doit même emploïer une bone partie de ſon tems à s'éclairer, à s'inſtrui-

3. *part.* *sect.* 2.
re des verités de la religion, & à se remplir de ses lumieres ; car sans cela, coment entretenir long-tems le mouvement & la chaleur du cœur ? Mais je prétens seulement qu'il doit bien prendre garde que ces lumieres ne soient pas trop seches ; qu'êles tienent de l'onction de l'Esprit saint dont êles partent ; qu'êles soient propres à toucher & embraser le cœur ; & qu'enfin pour les acquerir il ne se serve que d'instructions saintes & de lectures dégagées de toute image de combat & de contestation, éloignées de tout le fracas des disputes, & délivrées de toutes les épines de la critique.

XII.

Mais il faut achever de marquer les études que l'on croit propres aux Solitaires. Il est vrai que la sience de la Religion Chretiene, & de la regle particuliere qu'ils professent, leur

sufit, & qu'aprés cêle-là, ils n'en devroient ni chercher ni souhaiter aucune autre : mais il est vrai aussi que cete sience en supose quelques autres qui lui sont subordonés, & sans lesquêles, sans miracle, il n'est pas possible ni de l'acquerir, ni de la conserver. Car enfin il faut convenir que le fondement & la clef de la sience de la Religion, est le bon usage du jugement; que c'est un esprit de justesse & d'exactitude, propre à demêler le vrai d'avec le faux & le vrai-semblable; à apliquer juste les preuves des verités ; à percer dans les consequences, & à raisoner de suite. Sans céla, il est impossible d'avoir nule certitude raisonable de quoi que ce soit : on hesitera à chaque pas : on flotera sans cesse sur les eaux de la défiance : on s'étourdira de la diversité des opinions, de la bi-

*3. part. sect. 2.*

3. *part.* *sect.* 2. zarerie des ſentimens : on paſſera imperceptiblement juſques au doute, & peut-être enfin trebuchera-t-on miſerablement. Il eſt vrai que c'eſt à la foi à nous ſoûtenir dans ces rencontres : mais il eſt ſouvent neceſſaire que la raiſon paſſe devant la foi, & qu'êle nous montre du moins que cete foi eſt raiſonable.

XIII.

L'on voit donc bien que pour éviter ſûrement ces écüeils & ce naufrage, une bone Logique eſt d'une extrême utilité à un Solitaire, qui prétend acquerir par ſon travail la ſience de la Religion.

Qu'on ne s'effraïe point de ce mot de *Logique* : & que ceux qui font ſcrupule d'admêtre dans les ſolitudes les ſiences les plus ſaintes, ne s'en formaliſent pas. Ce que j'entens par ce terme n'eſt rien moins que ce que l'on entend comunément: ce n'eſt

ni cet amas monstrueux de questions & de disputes vaines, frivoles & ridicules ; ni cet incomprehensible galimatias de termes barbares ; ni cete foule de distinctions & de formalités dont les Hibernois farcissent leur Logique ; ni enfin cet art de raisoner sur toutes sortes de sujets, & de soûtenir le pour & le contre avec un succés toûjours égal. Tout cela est aussi peu propre à former l'esprit, qu'à redresser le cœur ; & c'est bien moins l'art de penser, que l'art de se défendre de la raison & de se retrancher contre la verité.

*3. part. sect. 2.*

Je n'entens pas même par ce terme de Logique, ces recüeils de préceptes & de réflexions infiniment plus solides, que quelques modernes ont fait entrer dans leur Logique. Il me paroît encore dans cete métode trop d'art, trop de gêne & d'emba-

3. part. sect. 2.

ras, & même trop d'étenduë pour des Solitaires. Je ne saurois croire qu'on ne puisse ariver à la verité, que par tant de si longs détours : êle est trop proche de nous pour se faire tant chercher, & trop gratuite pour se faire acheter si cher, dit saint Augustin : *Ipsa veritas negat vel tantis ad se anfractibus, quæ tam proxima est, vel tantis sumptibus, quæ tam gratuita est, perveniri.* Il en coûteroit trop pour penser juste, si l'on ne pouvoit bien penser qu'à ce prix là : je veux dire qu'à condition de faire entrer tout cet art dans sa tête. Peut-être même qu'aprés l'avoir fait, on seroit encore un peu moins disposé à bien penser qu'auparavant. La tête d'un home est bornée : la capacité de son esprit est limitée ; & l'on doit beaucoup prendre garde qu'à force d'y entasser préceptes sur préceptes, & de multiplier les regles

gles de bien penser, on ne la partage têlement, qu'il n'en reste plus assez pour penser juste. Je suis persuadé que la nature va plus droit à son but : ou plûtôt que l'Auteur de la nature nous a marqué un chemin plus court pour chercher sûrement la verité, & pour la reconoître lors qu'êle se presente. Je suis trompé si un fort petit nombre de préceptes soûtenus de l'usage, ne sufiroit pas pour cela ; & si l'on ne pouroit pas réduire tout l'art de chercher la verité à un trez-petit nombre de regles.

3. part. sect. 2.

XIV.

Voila ce que j'apelerois une Logique de Cloître ; une Logique propre à des Solitaires. Car outre qu'êle seroit trez-courte & déchargée de toutes les vetilles, de toutes les chicaneries & de tous les fatras des Logiques communes ; êle auroit encore sur êles cet avantage, qu'êle apren-

3. part. sect. 2. droit aux Solitaires à méditer sur les sujets les plus saints, à fixer leur esprit, à se rendre maîtres de leur atention, à consulter en toutes choses le maître interieur qui preside à leur esprit, l'unique qui soit capable de les éclairer; & à discerner ses réponses de cêles des sens & des passions.

Cete étude est indispensable, dés qu'on veut faire quelque usage de sa raison & vivre en home; car ce n'est que par-là qu'on est home: mais êle est encore beaucoup plus utile & plus essentiêle à un Solitaire, qui fait une particuliere profession de se recüeillir, de rentrer sans cesse en lui-même, de vivre avec lui-même, de contempler la verité interieure: en un mot, dont la profession est, selon les Peres, une continuêle Filosofie, c'est-à-dire, une continuêle recherche & méditation de la verité.

XV.

3. *part.* *sect.* 2.

La Logique têle que nous venons de la décrire, n'est pas l'unique partie de la Filosofie qui soit necessaire à un Solitaire ; tout le bon usage de l'esprit, & tout le raisonement humain est apuïé & roule necessairement sur certains grands principes incontestables, sur certaines idées primitives, & certaines notions comunes : & il serviroit de peu de penser juste, & de raisoner de suite, si l'on prenoit de travers ces premieres notions, ou si l'on raisonoit sur de faux principes ; puisqu'alors plus on raisoneroit juste, plus aussi on s'égareroit & on s'éloigneroit de la verité. Rien n'est donc plus important, aprés la Logique, que de doner aux Solitaires une liste de ces principes, de leur fixer ces notions, & de leur en aprendre l'usage.

C'est cette discipline que j'a-

3. part. sect. 2.
pelerois du nom de *sience generale* : ou si on l'aime mieux, du nom de *Métafysique* : à condition neanmoins qu'on n'atachera à ce mot nule des desagréables idées que l'usage ordinaire y a atachées ; & qu'on banira de cete sience toutes les formalités creuses, toutes les abstractions chimériques, toutes les disputes de mots, & toutes les questions frivoles dont on a coûtume de l'embarasser.

XVI.

A l'égard de la Morale, je n'en voudrois point faire faire une étude particuliere aux Solitaires: pourvû qu'ils ne fassent, come je le prétens, que des lectures solides de l'Ecriture & des ouvrages des Peres, ou du moins tirées de ces deux sources ; ils aprendront infiniment plus de bone morale, qu'ils ne feroient dans ces métodes comunes & dans ces traités qui portent si

injuſtement le nom de morale. 3. part. ſect. 2.
Car qu'eſt-ce qu'une morale qui s'évanoüit en pures ſpéculations: qui ne va que juſqu'à la ſurface de l'eſprit, & nulement au cœur; qui n'aprend qu'à penſer ſur quelques queſtions generales, & nulement à agir; & qui ne nous fait conoître ni nôtre coruption, ni nos foibleſſes, ni le beſoin que nous avons de la grace, & d'un médiateur pour nous aprocher de Dieu ? Une bone morale ne doit tendre qu'à rendre le cœur droit : Et quand on ne cherche que cela ; il n'y a guére d'endroits dans la ſainte Ecriture, ni de traités chez les Peres, qui ne puiſſent tenir lieu de morale.

XVII.

De toute la *Fyſique* je ne ſai rien de propre aux Solitaires, que ce qui regarde la conoiſſance de l'home : mais il eſt vrai que cete conoiſſance me paroît

3. part. sect. 2.

pour eux d'une trez-grande necessité. Leur premier ſoin dans la profeſſion qu'ils ont embraſſée, eſt, come nous l'avons déja tant dit, de ſe conoître eux-mêmes. Or quoiqu'il ſoit vrai que cete conoiſſance qu'ils recherchent eſt plus morale que fyſique; il eſt neanmoins certain qu'ils ne ſe conoîtront jamais bien ſelon le moral, que préalablement ils ne ſe conoiſſent ſelon le fyſique. Nous l'avons ſufiſament montré dans la premiere partie de ce traité; & l'on doit tomber d'acord que les Solitaires ont peu d'études plus utiles que cêle de l'home. Mais come cete ſience ſe trouve comunément répanduë en divers ouvrages de fyſique & de metafyſique, & trop mêlée avec d'autres matieres plus curieuſes qu'utiles à la profeſſion des Solitaires; il eſt vrai que ce ſeroit leur rendre un ſervice conſiderable que de leur

dresser un traité, où l'on ne fît rien entrer qui ne menât directement à la conoissance de l'home; & dans lequel on prît soin de leur expliquer séparément la nature du cors humain & cêle de l'esprit dont l'home est composé; & que 1. on leur dévelopât la structure du premier, ses plus considerables ressorts, ses divers organes, leurs liaisons, leurs raports, leurs usages, leurs fonctions, les merveilleuses proportions qu'ils ont pour ces fonctions; la sagesse de l'ouvrier qui les a formés si juste pour ses fins; la simetrie de toutes ses parties, l'admirable économie de ce composé; & par dessus tout cela, ses plus considerables relations avec les cors du dehors. 2. Qu'on leur démêlât & démontrât la nature de l'esprit, ses proprietés, come son indivisibilité, sa spiritualité, son immortalité, &c. sa double union, l'une avec

3. part. sect. 2.

3. part. sect. 2.

Dieu, l'autre avec le cors, & par le moïen de celui-cy, avec toutes les choses sensibles; les avantages de la premiere, & les desavantages de la seconde: les moïens d'augmenter l'une, & d'afoiblir l'autre: les actions qui sont propres à l'esprit; cêles qui sont particulieres au cors auquel il est uni; & cêles qui sont comunes à l'un & à l'autre: je veux dire les pensées purement intellectuêles, les mouvemens purement mécaniques, les sentimens & les passions qui tienent du cors & de l'esprit. 3. Enfin qu'on leur fît voir les diverses combinaisons du fysique avec le moral; nôtre excêlence & nôtre coruption; nôtre liberté & son afoiblissement; en un mot, nôtre inclination pour une gloire immortêle & pour un bonheur éternel; & nôtre penchant naturêlement insurmontable pour les choses têrestres, tem-

porêles & coruptibles, &c. Un pareil Traité pouroit justement s'apeler *la Fysique du Cloître*; & quelque chagrin qu'on puisse être pour tout ce qui porte ce nom, il faut avoüer que cete sience loin d'être indigne de la profession des Solitaires, n'auroit rien qui ne lui fût honorable, utile, & même necessaire.

3. part. sect. 2.

XVIII.

Voila donc les seules conoissances fysiques, ou si on aime mieux, métafysiques, que j'estime utiles aux Solitaires; & enfin toutes les études que je crois conformes à leur état; le reste, come les autres parties de la Fysique, la Réthorique, la Poësie, les Humanités profanes, l'Astronomie, l'Astrologie, la Geographie, le Blason, l'Histoire profane, les Gazêtes, les Historiêtes & je ne sai combien d'autres petites siences de memoire & d'imagination, me paroissent

ou formêlement nuisibles, ou dangereuses, ou du moins fort inutiles à la perfection Monastique. La plûpart sont capables de corompre l'esprit & le cœur: les autres vont du moins à dissiper le premier & à dessecher le second; & le moindre mal qu'on doive craindre de la part de toutes, c'est une sote vanité, une funeste enflure de cœur & une insuportable sufisance d'esprit; car c'est proprement (ainsi que nous l'auons fait voir ailleurs) de ces siences de memoire & d'imagination, de ces siences d'éclat, de comerce, de parade & de conversation, qu'on doit entendre ce que dit saint Paul, que *la sience enfle*; & nulement des siences de jugement, de réflexion, & deméditation, têles que sont cêles dont nous venons de composer la Biblioteque des Solitaires: les premieres nous enlevent sans cesse hors de chez

nous ; les ſecondes nous y rame- nent : les unes ne nous font ſor- tir que pour nous répandre dans toutes les creatures : les autres ne nous ramenent chez nous , que pour nous mener à Dieu , ſur tout lorſqu'on s'y aplique dans l'eſprit que l'on doit , & que l'on en ſait faire un bon uſage : mais c'eſt de quoi il s'agit preſente- ment de traiter , en començant par la fin qu'on doit s'y propo- ſer.

3. part. ſect. 2.

## ARTICLE III.

### *De la fin de la lecture ou de l'étude.*

I.

A L'égard de la fin de l'étu- de, ce ne doit pas être une afaire de longue haleine que de la déterminer ; on n'a qu'à prier les Solitaires de ſe ſouvenir de la fin de leur état & de leur pro- feſſion : *Monache ad quid veniſti?* car c'eſt toûjours de ce point de

3. part. sect. 2.

vûë qu'ils doivent regler toutes leurs démarches, toutes leurs actions & toute leur conduite. Les fins particulieres de chaque exercice d'une profession devant necessairement être subordonées à la fin generale de cete profession; il n'y auroit rien de plus irrégulier, ni de plus monstrueux, que de se proposer, ne fust-ce que pour un moment, une fin contraire à la principale.

II.

Nous avons dit & redit, depuis le comencement de ce Traité, que la fin principale de la vie solitaire est la conoissance de Dieu & de soi-même : la haine de soi-même & l'amour de Dieu : car ce n'est que pour aimer Dieu autant qu'il est aimable, & se haïr autant qu'on est haïssable, qu'on doit rechercher cete double conoissance, selon cete parole d'un des habiles homes du monde dans cete sience

du cœur : *Noverim te, ut te quæram : noverim me, ut fugiam me : oderim me, ut amem te.*

3. part. sect. 2.

III.

Il est encore certain que de tous les exercices de la vie solitaire, il n'en est point qui ait un raport plus naturel & plus immediat à cete fin, je veux dire à cete sience du cœur, que la lecture de la parole de Dieu. Ele n'est écrite cete divine parole, que pour nous doner la conoissance de Dieu & cêle de nousmêmes, l'amour de Dieu & la haine de nous-mêmes. *Scriptura non commendat nisi charitatem, non vetat, nisi cupiditatem.* Et c'est ne s'arêter qu'à l'écorce de la lêtre, & n'en penetrer nulement le sens, que de n'en revenir pas plus instruit de cete double sience. *Non perspicio quod latet in mandatis tuis, nisi magis cognoverim te, nisi magis cognoverim me.*

3. part. sect. 2.

IV.

Quel étrange desordre ne seroit-ce donc pas qu'un Solitaire qui doit, par toutes ses actions, tendre à sa fin principale, & qui ne doit se servir de ses exercices que pour y ariver, ne se servît au contraire des lectures & des études qui y ont un raport si essentiel & si immediat, que pour s'en éloigner ?

V.

C'est neanmoins précisément ce que font tous ceux qui ne lisent que par curiosité, par divertissement, & pour ce qui s'apele *tuer le tems* : c'est-à-dire, pour se dérober à eux-mêmes & se fuir eux-mêmes ; car c'est ce qu'on entend par tuer le tems. Le tems seul seroit capable de ramener les Solitaires chez eux-mêmes, quelque éloignés qu'ils en fussent : une seule heure de loisir, de vuide & de repos, pouroit les contraindre à rentrer

chacun chez soi. Que fait à cela leur amour propre ? come il leur fait regarder leur chez soi come leur prison, il leur represente le tems si capable de les y ramener, come leur tyran : il leur en inspire la haine, & leur fait prendre le parti de s'en défaire & de le tuer : ils s'en défont en éfet en le perdant ; ils le perdent en s'amusant, se dissipant, s'égarant & se perdant eux-mêmes de vûë ; & pour cela, faute d'exercices plus remuans & plus dissipans, réduits à la lecture, qui seule pouroit les ramener, ils s'en servent pour se fuir eux-mêmes, & se dérober à eux-mêmes : ils n'y cherchent que ce qu'il y a de curieux, de rare & d'extraordinaire : & come pour se perdre de vûë, c'est assez que l'imagination soit amusée ; & que rien n'est plus capable de l'amuser que les faits & les évenemens ; ils se perdent a-

3. part. sect. 2.

3. part. sect. 2.
gréablement dans les histoires & les avantures : leur imagination prend plaisir à les grossir & à les étendre : êle les orne, êle les embêlit, êle les métamorfose jusques à les rendre capables de remuer, de toucher & de passioner : & ainsi ces déplorables Solitaires trouvent, par le moïen de leur imagination, l'art de se doner plusieurs fois la comedie en un même jour. Ele leur fournit encore le moïen de trouver de l'histoire dans les livres où il y en a le moins, come dans les livres de réflexions & dans les ouvrages dogmatiques & de pure instruction. Ils se contentent d'aprendre d'une maniere purement historique, les sentimens d'un Auteur : ils se chargent la memoire des plus importantes verités, come ils feroient des mots d'une langue, sans les examiner, sans les penetrer, sans se les apliquer, sans y faire la moin-

dre réflexion : car ce seroit à ces endroits qu'ils se retrouveroient: ils voltigent sans cesse de livres en livres, ou de parties en parties d'un même livre : ils sautent du comencement à la fin, sans passer par le milieu : ils revienent ensuite sur leurs pas, lisant à contre sens ; & se contentant le plus souvent des titres des Chapitres, ou de parcourir les tables, ils ont lû un livre en moins de rien. Ils ne font dans leur lecture, usage que de l'imagination & de la memoire; & ils trouvent moïen d'amuser ces facultés, ne fust-ce qu'à critiquer le stile, à vetiller & se joüer sur les expressions ; à conter le nombre des regles, des préceptes, des réflexions & des verités d'un ouvrage : ne fust-ce même qu'à conter le nombre des Chapitres & celui des lignes d'une page : car à combien peu de frais l'imagination ne s'amuse-t-êle pas, & de

3. part. sect. 2.

3. part. sect. 2.
quoi n'est pas capable de s'ocuper un home qui ne craint rien tant que de se rencontrer soi-même? les plus minces bagatêles lui devienent de grandes afaires; & il se fait de vrais plaisirs de fadaises toutes pures.

VI.

Que peut-on donc faire à ces coureurs & à ces voltigeurs éternels, pour les ramener de ces divers égaremens, & leur doner quelque arêt & quelque consistance dans un exercice aussi important qu'est la lecture; que de les prier de se souvenir de la fin de leur profession, & du but qu'ils s'étoient proposés en se retirant dans la solitude: *Monache ad quid venisti?* & que de les conjurer de faire quelque réflexion sur le desordre de leur conduite?

En éfet quêle sote curiosité n'est-ce pas que de n'étudier & de ne vouloir savoir que pour

ſavoir ? quêle honteuſe vanité de n'étudier & de n'acquerir des conoiſſances que pour ſe faire conoître & acquerir de la réputation ? quêle ſordide avarice, ou quêle baſſe ambition, de ne vouloir devenir ſavant, qu'à deſſein de vendre ſa ſience, ou à prix d'argent, ou pour de vains honeurs ? * Quel déreglement de ne ſe remplir la memoire, qui eſt come l'eſtomac de l'ame, d'une infinité de viandes, que pour les y laiſſer toutes cruës, ſans ſonger à les digerer, ni à s'en nourir ? quêle extravagance enfin de ne lire & de n'étudier que pour badiner, que pour s'amuſer, & que pour ſe dérober à ſoi-même ?

Que faire donc à ces miſerables fugitifs du ſoi-même, que de les conjurer avec un ſaint Prophete de revenir chez eux, de rentrer dans leur propre cœur : de ſe ſoufrir eux-mêmes ; *Redite*

3. *part.* 2. *ſect.*

* Sunt qui ſcire volunt, eo fine tantùm ut ſciant & turpis eſt curioſitas. Et ſunt qui ſcire volunt, ut ſciantur ipſi : & turpis vanitas eſt. Et ſunt item qui ſcire volunt ut ſcientiam ſuam vendant, verbi-cauſa, pro pecunia, pro honoribus : & turpis quæſtus eſt. *S. Bern. Serm 36. in Cant.*

*prævaricatores ad cor*; Et enfin de vouloir faire usage des avis qu'on va leur doner sur l'exercice actuel de la lecture?

## ARTICLE IV.

### *De la maniere de vaquer à la lecture, ou à l'étude.*

I.

COme l'on peut s'ocuper de la lecture ou de l'étude à plusieurs fins bien diférentes; il est vrai aussi qu'il y a diverses manieres de s'y apliquer, & diverses dispositions qui répondent à ces fins. L'on ne prétend pas marquer icy toutes ces maniéres, ni toutes ces dispositions: ce détail meneroit presentement trop loin; & cela demande un traité à part: mais on ne peut du moins se dispenser de toucher icy les principales de ces maniéres & de ces dispositions.

II.

Je remarque donc trois considerables maniéres d'étudier ou de vacquer à la lecture, qu'il est important de bien démêler aux Solitaires, afin qu'aprés avoir connu la fin de leurs études, ils puissent faire un choix de la maniere d'étudier qui mene plus droit à cete fin.

## §. I.

*Trois manieres d'étudier ou de vacquer à la lecture.*

I.

DE ces trois manieres j'apele la premiere superficiéle, la seconde solide, & la troisiéme profonde : l'une est imaginative : l'autre intellectuêle : la troisiéme afective.

Par la premiere, on ne fait qu'efleurer ; on ne se sert que de l'imagination ; & l'on ne tend qu'à se charger la memoire de

3. part. sect. 2.

faits, & à aprendre l'Histoire des opinions & des sentimens des homes, ou même des verités divines.

Par la 2e. l'on s'aplique & l'on voit : mais d'une aplication & d'une vûë intellectuêles : l'on s'éclaire ; mais d'une lumiere pure, tranquile & sûre : l'on penetre ; mais d'une penetration judicieuse ; l'on juge ; mais d'un jugement medité, concerté & solide.

Par la 3e. l'on voit ; mais d'une vûë pratique : l'on s'éclaire ; mais d'une lumiere vive, afective, & pour ainsi dire, profonde, qui penetre jusques au cœur, & qui se rend aimable êle & tout ce qu'êle découvre. L'on juge des sentimens, des verités, de toutes choses ; mais on se juge encore plus soi-même. L'on aperçoit son bien ; mais on le sent encore mieux ; & souvent même on le goûte plus qu'on ne le voit ; on l'aime plus qu'on ne le conoît.

La 1e. n'eſt que pour les eſprits ſuperficiels ou vains, qui ne font de la lecture ou qu'un leger divertiſſement & un pur paſſe-tems : ou qu'un moïen de diſcourir de toutes choſes à perte de vûë; ou enfin qu'un vain titre d'érudition, & qu'un ſujet d'oſtentation.

3. part. ſect. 2.

La 2e. eſt pour les eſprits judicieux & ſolides, qui aiment mieux penſer & mediter, que parler; & qui préferent à une ſote oſtentation d'érudition, & à une vaine réputation de ſience, le plaiſir de faire un bon uſage de leur eſprit, de chercher la verité, & de la rencontrer hureuſement aprez leurs recherches.

La 3e. eſt pour les ames pieuſes, qui préferent la ſience du cœur non ſeulement aux ſiences de memoire & d'imagination; mais même aux ſiences intellectuêles, quand êles ne ſont que

3. part. sect. 2.
speculatives : c'est enfin pour ceux qui aiment mieux goûter & sentir Dieu, que de le voir; l'aimer, que de le conoître.

Mais afin de déveloper plus nêtement la diférence de ces trois manieres de lire, & de métre par-là, les Solitaires en état d'en faire un meilleur choix par raport à leur dessein; voïons encore les divers éfets qu'êles produisent dans les esprits.

## §. II.

*Divers éfets de ces trois manieres de lire ou d'étudier.*

### I.

Rien n'est plus aisé que de s'apercevoir des divers éfets que ces trois manieres produisent ou suposent dans les esprits. Ceux qui suivent la premiere, ont pour caracteres essentiels, la légereté d'esprit, & la vaine & ridicule demangeaison de

de parler de tout, & de faire parade d'érudition. Par l'une ils font mile extravagantes diversions dans la conversation : ils y rompent perpetuêlement en visiére, & ils prenent & donent sans cesse le change. Par l'autre ils décident de tout, & prononcent d'un air de Docteur, sur tout ce qui tombe dans le discours : mais ils s'en acquitent d'une maniere si peu solide, si peu judicieuse, si superficiêle, que dans la conversation, come dans la lecture, ils ne font qu'éfleurer & voltiger d'un sujet à un autre.

3. part. sect. 2.

II.

De ce caractere sont encore ces grands causeurs qui ne finissent jamais, & qui tienent éternêlement le tapi. Dez que les ressorts de leur memoire sont une fois débandés par l'action de l'imagination, il faut qu'ils répandent necessairement tout ce

qu'êle contient sur un sujet. Semblables à ces voïageurs incomodes qui ne terminent jamais leurs relations ennuïeuses, ces discoureurs de profession ne peuvent finir les fades récits des voïages qu'ils ont faits dans les livres : & come ils n'ont lû que pour parler & se répandre au dehors ; ils ne parlent guére que pour faire voir qu'ils ont lû.

III.

Il est vrai qu'il s'en trouve de ce caractere, qui sont beaucoup moins desagréables, & qui passent même pour divertissans. Pleins de ce feu d'imagination qui fait leur diférence, ils ont le don de s'expliquer hurusement, de peindre de vives images de tout ce qu'ils débitent, de briller come des éclairs dans une conversation, & de s'y soûtenir dans un enjoüement toûjours égal. Cela plaît à la plûpart du monde : cela leur atire force ad-

mirateurs, & leur acquiert comunément les qualités de bel esprit & de savant : car l'usage ordinaire, qui est le maître de ces beaux titres, veut qu'on les done à ceux qui ont le plus lû, ou du moins qui ont le plus retenu ; dont la tête est pleine d'un plus grand nombre de matériaux, & qui les débitent avec plus de facilité.

IV.

Mais pour discerner si ces persones sont vraiment habiles, s'ils savent éfectivement ce qu'ils paroissent si bien savoir ; s'ils voient d'une vûë intellectuële, ou d'une vûë d'imagination, les verités qu'ils débitent si agréablement ; si êles sont dans leur esprit, ou seulement dans leur memoire ; en un mot, s'ils en sont les vrais possesseurs, ou seulement les distributeurs ; on n'a qu'à les obliger de faire quelques réflexions sur ces verités : il ne faut

que les tenter sur les consequences, pour voir s'ils en aperçoivent les suites : il sufit enfin de leur faire quelque question qui en dépende : & l'on vera bien-tôt par le plus ou le moins de clarté, ou de nêteté de leur réponse, si ce sont de vrais ou de faux savans ; des esprits justes & solides, ou des imaginations vives & échaufées ; s'ils savent les verités qu'ils débitent pour les avoir méditées, ou simplement pour les avoir lûës ; en un mot, s'ils en ont la veritable possession, ou seulement le débit. Car il faut bien remarquer qu'il y a une extrême diférence entre l'un & l'autre. Pour être en possession d'une verité, il faut être en pouvoir d'en user come d'une chose dont on a le domaine : je ne dis pas qu'il faille en être l'inventeur ; mais il faut du moins y avoir acquis, par sa méditation & ses reflexions, un tel droit, qu'on soit en

état d'en voir les ſuites & les conſequences , & d'en faire à propos les aplications neceſſaires: au lieu que pour n'avoir que le débit des verités , il ſufit d'avoir une memoire aſſez fidèle pour les garder, & une imagination aſſez active pour les produire au beſoin.

V.

Ceux qui ſuivent la ſeconde maniere d'étudier, ſont beaucoup plus tranquilles dans la converſation ; ils y ont même je ne ſai quoi de froid & de ſombre : ils écoutent beaucoup , parlent peu ; & lorſqu'ils parlent, quoique ce ſoit ſenſément, ce n'eſt pas toûjours huruſement pour l'expreſſion : mais en récompenſe leur ſilence eſt judicieux ; ce n'eſt pas un ſilence de ſouche ou de pierre : il n'a rien de ſtupide : il eſt même éloquent ; & l'on s'aperçoit au travers de ce qu'il a de plus ſombre, un grand ſens, beaucoup de pénetration, & un fonds

3. part. sect. 2.
de ſolidité, qui ſouvent inſtruit plus que les paroles. Enfin ce ſont des eſprits qui, à l'imitation de l'Apôtre, aiment mieux ne dire que cinq paroles bien ſensées & capables d'éclairer les autres, que d'en dire dix mile qui ne forment qu'un incomprehenſible galimatias.

VI.

Ceux qui s'atachent à la troiſiéme maniere de lire ou d'étudier, ſont encore beaucoup plus retenus, plus recüeillis & plus reſervés que les ſeconds. Ce ſont de ces bienhuruſes ames qui d'un air toûjours doux & modeſte, contentes de ce qu'èles trouvent au dedans d'èles-mêmes, *regnum Dei intra vos eſt*, de peur de le perdre en ſe répandant au dehors, ou ſe produiſant mal à propos, ſe diſent ſans ceſſe ce que ſe diſoit autrefois un ſaint Prophéte : *Mon ſecret eſt pour moi : Secretum meum mihi, ſecretum meum*

*mihi* : Eles ſont ſi pénetrées des caracteres de cete loi d'amour que Dieu a gravés dans leur cœur, dans le tems que leurs yeux étoient exterieurement frapés des caracteres viſibles de leurs lectures ; qu'êles n'ont plus d'atention que pour cete loi ; qu'êles n'entendent la plûpart de ce qui ſe dit dans la converſation, que come ſi êles ne l'entendoient pas ; qu'on remarque dans leurs yeux mile abſences d'eſprit, juſques à ce qu'on leur parle de ce qu'êles aiment & de ce qui les touche ; & qu'enfin dez qu'on vient à s'entretenir, je ne dis pas de choſes pernicieuſes, mais même de bagatêles, on les voit rentrer en êles-mêmes avec ces paroles d'un autre Prophéte : *Les libertins m'ont entretenu de fables ; mais, Seigneur, qu'êles ſont diférentes de vôtre loi! Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.*

3. part. ſect. 2.

3. *part.* *sect.* 2.

## §. III.

### *Quel usage on doit faire de ces trois manieres de lire.*

I.

POUR peu qu'un Solitaire se souviene que la fin principale de son état est la conoissance de Dieu & de soi-même, l'amour de Dieu & la haine de soi-même, il n'hesitera pas longtems sur la premiere maniere de s'apliquer à la lecture : il s'apercevra bien-tôt que loin d'être utile à son dessein, êle ne lui est pas moins oposée, que nous avons fait voir ailleurs qu'êle l'est à la justesse d'esprit. Rien n'est plus necessaire au dessein de la vie solitaire, que l'arêt de l'esprit, le recüeillement interieur, & la réünion de toutes ses pensées sur un même objet : *unum est necessarium* : & rien cependant n'est plus contraire à ce recüeille-

ment & à cet arêt, que le trop grand usage de l'imagination & de la memoire ; que de trop échaufer l'une, & de trop charger l'autre. Une imagination une fois échaufée outre toutes choses : êle n'en voit presque nule dans son état naturel : êle les augmente ou les diminuë ; êle les guinde, ou les ravalle selon les divers interêts des passions qui l'agitent : êle entraîne l'esprit malgré lui dans tous ses égaremens ; & êle lui fait faire bien des pas dont il a tout sujet de se repentir.

II.

Tout de même, une memoire trop chargée & trop instruite, fait une continuêle violence à l'atention de l'esprit humain : il n'a qu'une capacité fort bornée de s'apliquer ; & une memoire trop savante ne la partage ou ne l'afoiblit pas simplement ; êle la dérobe presque toute en-

3. part. sect. 2.

tiere par la multiplicité de ses images : coment pouroit-il donc en cet état, juger sainement de son objet, puisqu'il n'a pas même la librté de s'y arêter, ni de se fixer ? Que de gens se trompent dans l'usage qu'ils font de leur memoire ! & que c'est se méconter que de prétendre devenir home fort habile ou fort interieur en la cultivant avec excez ! c'est nourir dans son sein l'énemi irréconciliable de la méditation, des réflexions & de l'aplication d'esprit. Que l'image d'un objet un peu diférent de celui auquel on s'aplique viene à se presenter à l'esprit : n'est-il pas vrai qu'il n'en faut pas davantage pour le déconcerter, & pour lui faire même quelquefois quiter prise ? le seul bourdonement d'une mouche est capable de cet éfet. A combien donc de dissipation n'est-on pas exposé, quand on a dans le cerveau une si prodigieu-

se quantité de traces d'objets di- férens, & des traces si liées les unes aux autres, qu'on n'en puisse exciter l'une sans en réveiller cent autres ? car c'est justement en cela que consiste la memoire. L'on voit bien qu'il n'est pas naturêlement possible qu'un home en cet état puisse joüir d'un grand recüeillement, ni tenir longtems la vúë de l'esprit uniquement atachée à un même objet. Le cours fortuit des esprits animaux sur les traces du cerveau, fait une continuêle diversion dans les idées; il done sans cesse le change à cet home, & lui fait voir malgré qu'il en ait, bien du païs, dans le tems qu'il voudroit être le plus tranquile & le plus arêté. L'on voit donc bien qu'il n'est nulement à propos, quand on ne pense qu'à se faire l'esprit juste, & beaucoup moins quand on ne songe qu'à se faire le cœur droit & passioné pour Dieu, de

3. part. sect. 2.

3. part. sect. 2.
faire dans ses lectures beaucoup d'usage de son imagination & de sa memoire.

III.

Toute la question se réduit donc aux deux dernieres manieres de s'apliquer à la lecture. On se sentira sans doute assez porté à doner la préference à la troisiéme maniere ; & il est peu de gens qui ne jugent qu'il est beaucoup plus avantageux à un Solitaire & plus utile à son dessein, de goûter dans la parole de Dieu combien le Seigneur est doux, de se nourir de cete mâne celeste & de ce pain de vie ; de se laisser pénetrer le cœur des sentimens des Saints & de Jesus-Christ même ; & enfin de recevoir tranquillement les impressions de cete loi d'amour que Dieu a gravées dans toutes les pages de la sainte Ecriture ; que d'examiner spéculativement les atributs de la Divinité ; que de contempler

la hauteur de nos myſteres; que de pénetrer la profondeur des ſens cachés de l'Ecriture; & que de rechercher l'intelligence des plus ſublimes verités; ce qui fait le caractere de la ſeconde maniere d'étudier.

3. part. ſect. 2.

I V.

Cependant ma penſée eſt qu'il faut dire en cete rencontre ce qu'une mere afligée, mais toûjours tendre, dît autrefois ſur un ſujet bien diférent: *qu'on ne le diviſe point: non dividatur.* Il ne faut point ſéparer ces deux manieres de s'apliquer à l'étude. Rien aſſûrément n'eſt plus avantageux que la troiſiéme: mais je ſuis perſuadé que la ſeconde lui eſt abſolument neceſſaire, & que ſans êle, cêle-ci demeurera ſans éfet: ou que ſes éfets ne ſeront ni ſolides ni de durée.

Il eſt vrai que la fin de la lecture à l'égard des Solitaires, n'eſt come nous l'avons déja dit, que

que l'amour de Dieu : car enfin ce n'est que pour l'aimer plus parfaitement que l'on cherche à le conoître & à se conoître soi-même. Il est encore certain que l'exercice de la lecture ne doit tendre qu'à exciter, entretenir, augmenter & perfectioner la charité. Il est vrai enfin qu'on doit beaucoup plus y rechercher la chaleur que la lumiere, & à s'exciter le cœur, qu'à s'éclairer l'esprit.

V.

Mais aprez tout il ne faut pas que la chaleur & les mouvemens du cœur soient destitués de lumiere ; où ils ne dureront pas. La lumiere est le moïen ordinaire d'entretenir la chaleur & les mouvemens ; & l'on doit atendre peu de fruit d'une lecture où il n'y aura eu que des mouvemens & de la chaleur sans lumiere. La lecture finie, la chaleur passera ; les mouvemens ces-

feront ; l'esprit & le cœur de-meureront également vuides ; & tout le reste de la conduite se sentira de cete pauvreté : au lieu que quand il y a eu de la lumiere, êle demeure lors même que la chaleur & les mouvemens sont passés ; & êle sert alors à relever le cœur, & à soûtenir la conduite.

3. part. sect. 2.

VI.

Ceux qui ont peu d'experience dans la vie spirituêle, croient comunément dans ces hureux momens où la grace les touche & les remuë agréablement, que ces touches, ce plaisir & ces mouvemens dureront toûjours ; ils se figurent qu'ils se porteront toûjours à Dieu avec une égale ardeur ; qu'ils n'ont nul besoin de lumiere pour se soûtenir ; qu'ils ne doivent chercher dans leurs lectures, que l'onction, & nulement la sience : enfin ils disent aussi-bien

3. part. sect. 2.
qu'un Prophéte, dans ce tems de leur abondance, qu'*ils ne seront jamais ébranlés dans le bien : non movebor in æternum.* Mais cete ardeur vient-êle à se refroidir, & ces mouvemens agréables à se ralentir, ou à cesser absolument ? s'ils ne sont alors soûtenus par la lumiere ; on les voit miserablement tomber dans le trouble, dans le desordre & dans le dernier abatement. *Vous avez, Seigneur, détourné vos regards de dessus moi ; & je suis tombé dans le trouble. Avertisti faciem tuam à me ; & factus sum conturbatus.*

VII.

Mais ce n'est pas là l'unique raison de ne pas séparer dans sa lecture, la lumiere d'avec la chaleur & le plaisir. Une des plus considerables est que Dieu est un bien qui merite d'être aimé par raison, par choix, & avec une entiere liberté : or ce n'est nulement l'aimer ainsi, que de ne se

porter vers lui que par l'instinct du plaisir, des sentimens & des touches actuêles : car il y a cete grande diférence entre la lumiere & le plaisir, que la lumiere ne partageant point l'esprit, êle ne fait nul éfort contre sa liberté : au lieu que le plaisir & les autres sentimens étant de vraies modifications de l'esprit, ils partagent necessairement sa capacité, & diminuent toûjours un peu de sa liberté.

3. part. sect. 2.

Et ainsi afin que nôtre amour pour Dieu soit ferme & constant, raisonable & parfaitement libre, il ne faut pas séparer la lumiere du plaisir : Il faut au contraire que la lumiere comence & que le plaisir acheve : il faut que la lumiere excite l'amour, & que le plaisir surnaturel l'acompagne, le soûtiene & le défende contre les plaisirs des sens. En un mot, il faut ces deux choses pour nous sanctifier &

3. part. sect. 2.

nous conserver dans la charité ; lumieres & plaisirs. La lumiere nous montre où il faut aler, & le plaisir nous fait aler.

VIII.

Enfin c'est encore une raison de ne pas séparer la lumiere d'avec le plaisir dans l'exercice de la lecture ; que la lumiere sert non seulement à réveiller, à exciter & à rendre actuêle la charité, lorsqu'êle est come assoupie : mais qu'êle peut même l'augmenter indirectement.

réveiller

1. Ele sert à la réveiller & à l'exciter : car il est vrai que lorsque l'amour n'est qu'habituel, il dort en quelque façon : il est come assoupi & dans une espece de létargie : mais dés que la lumiere lui découvre l'idée de son objet, êle le réveille, êle l'excite, êle le rend agissant, & le fait ainsi passer de l'habitude à l'acte : car dés qu'on est une fois habituêlement disposé à aimer

un objet, c'eſt aſſez pour l'aimer actuêlement, que l'idée s'en repreſente à l'eſprit; & tout ce qui ſert à la retracer, ſert auſſi à renouveler l'amour.

3. part. ſect. 2.

2. J'ajoûte que la lumiere ſert même à augmenter indirectement la charité: car, pour cela, il ſufit qu'êle diminuë la cupidité; puiſque c'eſt une maxime de ſaint Auguſtin, que la charité ne manque pas de ſe fortifier & de s'augmenter, à proportion de l'afoibliſſement & de la diminution de la cupidité. Or la lumiere des ſaintes Lectures ſert infiniment à diminuer la cupidité: êle découvre à l'eſprit mile motifs d'éviter les objets des paſſions: êle lui fait voir l'extrême diſproportion qui ſe trouve entre le tems & l'éternité; entre les biens de la vie preſente & ceux de la vie future; entre les petits maux de nôtre pelerinage, & la gloire immenſe de nôtre patrie.

3. part. sect. 2.

Ainsi la lumiere nous découvrant la vanité des plaisirs & des grandeurs de ce monde, êle nous en done du mépris ; nous faisant voir le dereglement & le ridicule des passions, aussi-bien que la laideur du vice ; êle nous en inspire l'horeur. De sorte que nôtre charité quoique foible, se trouvant soûtenuë par ces lumieres qui favorisent ses mouvemens, êle est plus en état de vaincre & de subsister long-tems, qu'une charité plus grande, mais moins éclairée. Ces lumieres excitent les afections du cœur ; & les saintes afections afoiblissent la concupiscence, & afermissent l'ame dans l'amour du vrai bien.

Apliquons-nous donc dans nos lectures, à goûter ; mais apliquons-nous aussi à voir : excitons nôtre cœur aux saintes afections ; mais excitons aussi nôtre esprit aux salutaires découvertes. Nôtre but est d'aimer : la lumiere

n'y est pas moins necessaire que le plaisir. Et ainsi pensons à nous éclairer autant qu'à savourer.

X.

Ce n'est pas la raison seule qui done cete leçon : la foi ne nous l'enseigne pas moins nétement : *Gustate & videte quoniam suavis est Dominus : Goûtez & voïez combien le Seigneur est doux*, nous dit un Prophéte. Goûtez & savourez la douceur de la parole de Dieu : *gustate* : mais recherchez & découvrez-en les beautés : *videte*. Il est vrai que les ordonances du Seigneur, qui sont des émanations de sa justice, sont droites, & qu'êles répandent le plaisir & la joïe dans le cœur : mais êles n'ont pas moins de lumieres, & ne sont pas moins propres à éclairer les yeux de l'esprit. *Justitiæ Domini rectæ lætificantes corda : præceptum Domini lucidum illuminans oculos*. Goûtez & voïez. Il est doux de goûter : il est

plus parfait de voir : le sûr & le solide en cete vie, est de goûter & de voir tout ensemble: ou de goûter en voïant, & de voir en goûtant.

Aïons donc soin, encore une fois, d'exercer nôtre cœur & nôtre goût dans la lecture; mais n'en aïons pas moins d'exercer nôtre intelligence. Tout le malheur de l'home ne vient que de ce qu'il ne fait pas usage de ces deux puissances. *Utinam saperent & intelligerent*, disoit autrefois Moïse, plaignant les malheurs de sa nation. *Plût à Dieu qu'ils savourassent & qu'ils entendissent come il faut les choses de Dieu !* la lumiere & la délectation, ou l'onction de la grace, sont deux sœurs qui devroient être inséparables dans les saintes lectures. Eles sont faites l'une pour l'autre : êles se fortifient l'une l'autre, & se multiplient réciproquement : l'onction répand la lu-

miere & nous done l'intelligen- ce des saintes Ecritures : *Vnctio e-jus docet nos de omnibus* : & la lu-miere des saintes Ecritures ex-cite à son tour, l'onction & la chaleur. *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur & ape-riret scripturas?* Recherchons donc la lumiere & l'intelligence ; mais qu'êle soit afective : *intelligamus corde* : excitons en nous les saintes afections ; mais qu'êles soient lumineuses : *diligamus ex toto in-tellectu*. Si la lecture des Solitai-res a ces deux conditions, êle ne peut manquer des les conduire où ils tendent : je veux dire à la conoissance de Dieu & d'eux-mêmes : à l'amour de Dieu & à la haine d'eux-mêmes ; mais il est tems de traiter de l'exercice du travail des mains.

3. part. sect. 2.

3. part. sect. 2.

# CHAPITRE II.

*Du travail des mains & des exercices corporels.*

## ARTICLE I.

*Leur raport avec la vie solitaire.*

I.

IL faut avoüer d'abord qu'à regarder la vie solitaire par raport à sa fin principale, têle que nous l'avons representée jusques icy, c'est-à-dire par raport à la conoissance de Dieu & de soi-même, par raport à ce recüeillement, à ce silence interieur, à cete conversation toute cachée & toute angelique, par raport à cete vie de l'esprit, à ce précieux loisir, à ce saint repos, à ce simple regard, à cete continuële aplication, à cete ocupation de Dieu pure & continuë, sans

ſans diſtraction d'eſprit & ſans partage de cœur ; il faut, dis-je avoüer de bone foi que les travaux & les exercices corporels ne paroîtront pas d'une fort grande utilité à cete vie ; & que loin de les y croire neceſſaires, il eſt à craindre qu'on ne les y juge fort nuiſibles.

3. part. sect. 2.

II.

Mais la vie ſolitaire a plus d'une fin. Come ceux qui s'y engagent y vienent ou chargés de crimes, ou avec l'inocence : êle eſt pour les uns un état de penitence ; & pour les autres un état d'épreuve & d'exercice : & ſous l'un & l'autre de ces regards, on ne doit pas douter que les travaux & les macerations du cors ne lui ſoient utiles & même neceſſaires.

III.

Rien n'eſt plus eſſentiel que la penitence à un pecheur, qui pour ſe convertir ſe jete dans un

3. part. sect. 2.

Cloître. Toute conversion, si êle est veritable, doit être entreprise dans l'esprit de penitence : mais il ne faut pas s'imaginer qu'aprés sa conversion, on n'en ait plus besoin. Quand on a eu le malheur de perdre son inocence, & d'ofenser Dieu mortêlement ; la vie n'est pas trop longue pour s'en punir. Et l'on doit encore moins se figurer que l'entiere conversion & le parfait renouvelement interieur soit l'ouvrage d'un jour. Le Concile de Trente déclare qu'on n'y peut parvenir, même avec le secours des Sacremens, sans de violens gemissemens & de grands travaux. *

* Ad quam novitatem & integritatem etiam in Sacramento pœnitentiæ, sine magnis nostris fletibus ac laboribus, perveniri nequaquam potest.

Il est vrai qu'en ces derniers siecles, où la discipline s'est beaucoup afoiblie, on ne fait pas long-tems atendre l'absolution à ceux qui marquent quelque repentir : mais ils ne doivent pas se flater que l'obligation à la

penitence finiſſe avec le Sacrement. Pour entrer dans cete pensée, il faudroit qu'un Solitaire fût dans une extrême ignorance de la pureté que ſa profeſſion exige. La penitence ſelon le dernier Concile general, & ſelon les Peres, eſt un long & laborieux batême : *Laborioſus baptiſmus.* Quêle aparence donc qu'on en ſoit quite pour s'être jeté aux piés d'un Prêtre, pour avoir produit quelques Actes interieurs, ſouvent peu ſûrs, & recité quelques prieres ? Le peché, dit ſaint Auguſtin, ne peut pas ſelon les regles de la ſouveraine juſtice, demeurer impuni : * *Peccatum impunitum eſſe non decet, non oportet, non eſt juſtum.* Il faut donc neceſſairement, ou que nous le puniſſions nous-même, ou que Dieu le puniſſe. *Puniendum eſt peccatum aut à te, aut à Deo.* Mais il y a entre ces deux partis cete remarquable diférence, que ſi

3. *part. ſect.* 2.

* *Serm.* 20. *de verſ.* 12. *Pſ.* 50.

3. part. sect. 2.

nous faisons par nous-mêmes la punition du peché, le peché sera puni seul, sans que nous en portions la peine : mais si nous n'avons pas assez de courage pour entreprendre cete punition; Dieu la fera lui-même, & punira tout ensemble le pecheur avec le peché. * *Si punitur à te : tunc punietur sine te : si verò à te non punitur : tecum punitur.* Rien donc n'est plus necessaire à un Solitaire criminel que la penitence.

* S. Aug. Serm. 29. Ps. 117.

I V.

Mais on doit prendre garde que la penitence ne réside pas simplement dans l'esprit : èle ne consiste pas en des idées : il faut que le cœur & le cors y aïent part. La penitence est une espece de composé d'esprit & de cors. Son esprit est une sainte colere contre soi-même ; & c'est ce que saint Augustin nous marque si bien par ces paroles. *Qu'est-ce que la penitence, qu'une*

*vraïe colere contre soi-même? un vrai penitent est un home en colere contre soi-même. Quid est pœnitentia, nisi sua in seipsum iracundia? qui pœnitet, irascitur sibi.* Son cors consiste dans les fatigues & les macerations corporêles : & c'est ce que le même Pere désigne par ces coups si fréquens dont les penitens se frapent la poitrine. *Nam si non ficte fiat, unde est & pectoris tunsio? quid feris si non irasceris?* * Voila proprement ce qui fait la perfection & l'achevement de la penitence. Cete disposition d'horeur pour l'injure d'un Dieu, & d'indignation contre le cœur qui en est la cause, fait l'esprit de la penitence : & les coups dont on se frape en font le cors. Ces coups sans cet esprit, sont un cors sans ame : & cet esprit sans les coups, est une ame sans mouvement & sans action. Frapez donc vôtre poitrine : macerez vôtre cors, dit

3. part. sect. 2.

* S. Aug. Serm. 19. Ps. 50.

saint Augustin ; mais fâchez-vous contre vôtre cœur, si vous voulez faire à Dieu une pleine satisfaction. *Quando ergo tundis pectus, irascaris cordi tuo, ut satisfacias Domino tuo.* Les Solitaires doivent encore retourner cete proposition, & se dire à eux-mêmes : fâchons-nous contre nôtre cœur ; mais frapons-nous la poitrine, & exerçons sur nôtre cors mile salutaires cruautés, pour satisfaire en quelque façon par-là, à nôtre souverain Seigneur.

V.

Ils doivent sur tout, se garder d'une illusion fort ordinaire en cete matiere. Bien des gens négligent absolument les travaux du cors, & n'ont que du mépris pour les macerations corporêles, sous le spécieux prétexte qu'êles ne s'exercent que sur le cors ; & que Dieu veut être adoré en esprit & en verité.

Mais il seroit aisé de revenir de cete illusion, si l'on vouloit faire réflexion que quoique ce soit le cors que l'on frape & que l'on abat par les fatigues & les mortifications corporêles ; c'est neanmoins le cœur qui en est blessé ; c'est l'esprit seul qui le sent ; parce qu'il n'y a que l'esprit capable de sentir. Come dans le peché c'est l'esprit seul qui est coupable, quoique souvent le cors en soit l'ocasion & l'instrument ; ainsi dans les mortification qu'on apele corporêles, c'est l'esprit seul qu'on mortifie, & le cors n'en est qu'une ocasion toute pure.

3. part. sect. 2.

N'est-ce pas visiblement la pensée de saint Augustin dans ce passage que je viens de raporter : *Quando tundis pectus, irascaris cordi tuo, ut satisfacias Domino tuo?* Car pourquoi frapant sa poitrine témoigne-t-on par-là, qu'on se fâche contre son cœur ;

3. part. sect. 2.
si c'est la poitrine & non pas le cœur qui en sent la douleur ? lorsqu'on se fâche & que l'on frape en se fâchant ; il est visible qu'on ne prétend faire mal qu'à celui contre qui l'on se fâche : quoique ce ne soit pas toûjours sur lui que les coups portent immediatement. Ainsi quoiqu'un home frapant son frere dans la colere, ne touche immediatement que ses habits ; il est visible que ce n'est pas à ses habits : mais à son frere qu'il veut causer de la douleur. Puis donc que frapant vous-même sur vôtre cors, c'est selon saint Augustin, contre vôtre cœur que vous vous fâchez : il faut conclure que c'est uniquement ce cœur qui en reçoit la douleur : c'est uniquement vôtre esprit, vôtre ame, vôtre volonté : car c'est de ce cœur que saint Augustin parle, & non pas de ce morceau de chair qui est sous nos côtes.

L'on convient donc que Dieu veut être adoré & satisfait en esprit : mais on soûtient que les mortifications qu'on apele corporêles, sont spirituêles ; & qu'ainsi êles honorent Dieu, & lui satisfont de la maniere qui lui est agréable.

3. part. sect. 2.

Car il faut remarquer qu'il y a cete considerable diférence entre les actions du cors qui ne sont que pures céremonies, & cêles qui sont mortifications ; que cêles-là peuvent ne point honorer Dieu, parce qu'il se peut faire que l'esprit n'y ait nule part : l'on peut, par exemple, se tenir dans une Eglise la tête nuë, le cors courbé, ou prosterné, fléchir les genoux, & réciter des Pseaumes, tout cela par un débandement de ressorts purement naturel, sans réflexion, sans atention, & sans que l'esprit y prene part : & c'est sur cela que Jesus-Christ reprochoit autrefois

aux Juifs qu'ils ne l'honoroient que du bout des lévres, pendant que leur cœur étoit dans un grand éloignement de lui. Mais pour les mortifications corporêles, pour les macerations & les mauvais traitemens que l'on fait à son cors; il est impossible, suposé l'étroite union que Dieu a mise entre lui & l'esprit, que cet esprit ne les sente pas, & qu'il n'en reçoive pas l'impression & la douleur; & il est encore trez-dificile que les sentant, & se les causant librement; il ne les ofre pas à Dieu pour honorer sa justice.

VI.

L'unique sujet du peché; dit-on, est le cœur : c'est la volonté : & cependant l'on frape le cors qui en est à une distance infinie : quêle conduite !

Cela paroît spécieux : mais ce n'est qu'une illusion toute pure. Il est vrai que c'est mon cœur

ou ma volonté qui eſt l'unique sujet du peché. Il eſt vrai que c'eſt moi ſeul qui ai peché : & que cependant je frape mon cors, qui eſt bien diférent de moi-même, & ſans lequel abſolument je pourois être : mais il eſt vrai auſſi que c'eſt moi qui ſoufre lorſque je frape mon cors. Il eſt certain ( & nule raison ne peut m'en faire douter, parce que j'en ai un ſentiment tres-vif & tres-intime ) que *le moi* qui a peché eſt le même qui endure & qui ſent la douleur, lorſque je maltraite mon cors ; ce *moi* eſt unique & abſolument indiviſible dans l'home ; & rien ne me paroît plus conſtant que ce principe de ſaint Auguſtin, que les douleurs qu'on apele corporêles, ſont douleurs de l'eſprit, qu'il ſoufre neanmoins à l'ocaſion d'un cors dans lequel il habite, & auquel il eſt uni : *Dolores qui dicuntur carnis, animæ ſunt in car-*

3. part. ſect. 2.

3. part. sect. 2.

*ne & ex carne*. Et ainſi loin de mépriſer les auſterités, les fatigues & les mortifications corporêles come inutiles; je les eſtime au contraire, puiſqu'êles me donent le moïen de punir le *moi* pecheur, & le même *moi* qui eſt coupable.

VII.

Mais ce n'eſt pas aſſez dire: afin d'achever de faire voir la neceſſité des exercices du cors pour les Solitaires penitens; il faut encore ajoûter que ſans le cors & les exercices corporels, on ſeroit preſque dans l'impoſſibilité de faire penitence.

Pour faire penitence, il faut s'afliger, il faut ſoufrir, ſe maltraiter, punir le cœur coupable, le priver des plaiſirs, lui faire ſentir des douleurs, le penetrer d'amertumes & de ſenſations deſagréables. Mais ſi l'on n'avoit point de cors, coment s'y prendroit-on pour ſe punir en toutes

ces diverses manieres ? le plaisir & la douleur n'étant que de pures modifications de mon ame : c'est-à-dire n'étant que mon ame même de têle ou têle façon. Si êle étoit separée de mon cors : je ne vois pas coment je m'y prendrois pour la priver d'un plaisir dans lequel êle seroit : ou pour lui causer une douleur qu'êle n'auroit pas. Le sentiment interieur que j'ai de moi-même, me convainc assez qu'il ne dépend nulement de moi de changer immediatement mes manieres d'être & de me doner cêles qu'il me plaît : autrement, suivant mon penchant naturel, je ne m'en donerois jamais que d'agreables, & je n'en soufrirois jamais de fâcheuses. Mais Dieu m'aïant uni à un cors ; dés que je conois les loix qu'il a établies pour cete union, & que je sai à quels mouvemens de ce cors il a ataché le plaisir ou la douleur ;

3. part. sect. 2.

3. *part.* *sect.* 2.

rien ne m'eſt plus aiſé que de me priver de l'un & de me cauſer l'autre, en excitant ou arêtant ces mouvemens. Ainſi rien ne m'eſt plus facile que de me ſervir de mon cors, de ſes travaux & de ſes divers exercices, pour ofrir tous les jours à Dieu mile diverſes ſatisfactions, & faire une continuêle penitence.

## VIII.

Ce n'eſt pas ſimplement come un état de penitence; c'eſt encore come un état d'épreuve & d'exercice que la profeſſion Monaſtique demande les exercices corporels. Quelque inocent qu'on entre dans un Cloître, on y vient toûjours come dans un lieu d'exercice & d'épreuve; on y doit paroître come un athlête dans un champ de bataille, où il faut combatre non ſeulement contre des énemis inviſibles, mais auſſi contre ſoi-même. C'eſt un état de violence où il faut

 3. part. sect. 2.
faire de continuels éforts pour plaire à Dieu par divers sacrifices ; pour meriter la gloire par des actions heroïques ; & pour emporter le Ciel par force, à l'imitation de Jesus-Christ qui n'a pû entrer dans sa gloire que par la violence des douleurs. *Nonne oportuit pati Christum, & ita intrare in gloriam suam?* Mais si l'on n'avoit point de cors, quel sujet auroit-on d'exercice & d'épreuve ? car c'est dans le cors que l'ame est mise à l'épreuve ; & l'on ne voit pas qu'il lui ait été doné pour une fin plus considerable, que pour lui servir d'ocasion d'exercice par les divers sentimens qu'il lui cause malgré êle. Si l'on n'avoit point de cors, coment pouroit-on se sacrifier à Dieu par la privation du plaisir & par la tolerance de la douleur ? par quêles especes de soufrances pouroit-on meriter la gloire, & acheter la courone ?

par quêle violence pouroit-on emporter le Ciel ? par quels travaux & quêles amertumes imiter Jesus-Christ ? au lieu que dés qu'on a un cors, on se voit en état de remplir hureusement tous ces devoirs, & d'ofrir tous les jours à Dieu mile divers sacrifices.

IX.

Les exercices corporels sont donc plus considerables, & nôtre cors lui-méme est plus aimable que ne le croïent comunément ceux mêmes qui font profession de pieté. Il est vrai qu'il est haïssable, en ce que c'est un cors de peché & de coruption ; en ce qu'il a mile fois servi à l'iniquité ; en ce que souvent il nous done malgré nous, des sentimens qui nous portent au peché ; en ce que c'est une matiere dont les mouvemens sont dans une continuêle révolte contre l'esprit. Et par cet endroit il merite d'être

traîté sans misericorde, & réduit, selon l'expression de l'Apôtre, dans une dure servitude. Mais aussi il est aimable par la multitude & la diversité des ocasions qu'il nous done tous les jours, de plaire à Dieu & de lui ofrir des sacrifices: & en ce que nous pouvons à toute heure, le faire hureusement servir à cete fin. Car par exemple la tentation d'un plaisir criminel s'éleve-t-êle dans mon cœur? y a-t-il quelque danger que je n'y sucombe? je n'ai qu'à fraper rudement mon cors par quelque endroit: & je suis sûr que je ne banirai pas simplement de mon cœur le plaisir criminel; mais aussi que j'aurai l'avantage d'ofrir à Dieu le sacrifice d'une violente douleur: il n'y a pas un des organes des sens, que je ne puisse, si je le veux, faire servir à mile pareilles ofrandes. Je n'ai qu'à exciter en eux des mouvemens contraires à leur

3. part. sect. 2.

3. part. sect. 2.
constitution : & je suis sûr qu'il en reviendra à mon ame de trez-desagréables sentimens, qui me fourniront la matiere d'autant de sacrifices.

X.

Il est donc vrai qu'à cet égard, nôtre cors si haïssable par ailleurs, est parfaitement aimable, & nous doit être trez-cher. Mais il faut avoüer aussi que ce n'est que dans la vûë de ces bons ofices qu'il nous rend, & qu'afin qu'il soit plus long-tems en état de nous les rendre, qu'on peut travailler à sa conservation. On ne doit le regarder que come ces animaux qu'on destinoit autrefois pour le sacrifice: & qu'on nourissoit que dans cete vûë. Tout solitaire qui n'a point cete vûë en conservant son cors, court risque d'en faire un fort mauvais usage, & d'en recevoir souvent de funestes blessures.

XI.

3. part. sect. 2.

Enfin le travail manuel & les macerations du cors ne ſont pas ſimplement neceſſaires pour la punition des Solitaires criminels, & pour l'exercice & l'épreuve des inocens ; ils le ſont auſſi pour les préſerver ou les guerir les uns & les autres du funeſte mal de l'oiſiveté, & pour remplir les vuides que la ſtupidité de quelques-uns & la neceſſité d'un honête relâchement d'eſprit pour les autres, introduit neceſſairement dans le cours de leur vie.

XII.

Car il faut l'avoüer de bone foi ; quoique les Solitaires ſoient deſtinés par leur profeſſion & leur état à une parfaite deſocupation & à une continuêle contemplation & aplication d'eſprit: il en eſt peu qui ſoient capables de ſoûtenir long-tems l'atention que demandent les exercices de la pſalmodie, de l'oraiſon, de la

3. part. sect. 2.
lecture & de l'étude. L'esprit dans ses fonctions, dépend beaucoup des organes : & ces organes s'afoiblissent par une atention trop violente & de trop de durée. Il est vrai qu'ils s'afermissent peu-à-peu par le travail, & que les fibres du cerveau, au comencement si peu flexibles, acquierent par l'exercice, tant de facilité à se plier & replier ; que l'esprit se fait par-là, avec le tems, une merveilleuse habitude d'atention & d'aplication : mais avant que ces habitudes soient formées, il faut beaucoup de discretion pour ménager ces organes ; il faut leur doner du repos & le loisir de se délasser. Ils ne sont pas capables dans les comencemens, de soûtenir si long-tems le cours des esprits qui servent à former les traces des objets. Il faut ou arêter tout court ce torent, ou faire diversion, en changeant d'objet ; ou causer révul-

ſion en s'apliquant à quelque tra- 3. *part.*
vail qui rapele les eſprits en des *ſect.* 2.
parties du cors éloignées de la
tête: & ce dernier moïen de dé-
laſſer les organes, eſt le meilleur
de tous : parce que le travail de
lui-même n'engage point à une
nouvêle aplication d'eſprit ; &
qu'il y a de pluſieurs ſortes de
travaux qui ne demandent nule
atention, & pour leſquels on n'a
beſoin que du ſimple débande-
ment naturel des reſſorts du cors.

XIII.

Come il n'y a donc guére de
Solitaires, quelques ſtudieux &
quelques interieurs qu'ils ſoient,
qui n'aïent beſoin de quelque pe-
tit délaſſement pendant la jour-
née; & que d'ailleurs il s'en trou-
ve même dont la ſtupidité natu-
rêle introduiſant encore de plus
grands vuides dans leur vie, les
expoſeroit à une dangereuſe oi-
ſiveté: rien n'a été ni plus judi-
cieux, ni plus ſage aux maîtres

3. part. sect. 2.
de l'art, que de prescrire à tous les Solitaires en general, quelque tems pour le travail manuel; sauf à la prudence & au discernement des Superieurs, d'en acorder davantage à ceux qui en ont le plus de besoin; moins à ceux qui en ont moins; & d'en priver même tout-à-fait ceux qui ont assez de tête pour se passer de ce remede.

## XIV.

Aussi voïons-nous que c'est ainsi qu'en ont usé ces maîtres de l'art & ceux qui ont écrit des regles pour les Solitaires.

Car premierement il est certain que dans le dessein qu'ils ont eu de remplir les vuides de la vie solitaire, & d'en banir l'oisiveté, aïant à trouver un juste temperament entre ceux qui avoient assez de tête pour soûtenir l'aplication à l'étude, & ceux qui en avoient peu; devant faire des loix generales pour les uns &

pour les autres : ils ne pouvoient agir plus judicieusement, que de partager les vuides de la vie solitaire à peu prés également entre l'étude & le travail : & c'est précisément ce que l'on remarque dans presque toutes les regles Monastiques.

3. part. sect. 2.

Cêle de saint Antoine, la premiere de toutes, ordone qu'un Solitaire ait un soin continuel de trois choses : du travail des mains, de la méditation des pseaumes & de la priere.

La regle de saint Cesaire veut que les Solitaires s'ocupent de la lecture, depuis Prime jusques à Tierce, c'est-à-dire, pendant trois heures : & qu'ensuite ils travaillent à ce qui leur sera enjoint.

C'est à peu prés le même reglement qu'on trouve dans la regle des saints Serapion, Paphnuce & Macaire.

Celui de la regle de saint Fer-

3. *part.* 2. *sect.* reole est encore assez semblable. Que les Freres, dit-il, vaquent à la lecture jusques à Tierce ; & puisqu'ils travaillent.

*Reg. c.* 26.

Saint Colomban, dans sa regle, défend qu'un Religieux passe un jour seul sans jeûner, sans prier, sans travailler & sans lire.

Saint Isidore de Seville ordone qu'en Eté, les Religieux travaillent depuis le matin jusques à Tierce : qu'ils lisent depuis Tierce jusques à Sexte ; c'est-à-dire, trois heures : & qu'ils se reposent en méditant & réflechissant sur leurs lectures, depuis Sexte jusqu'à None : c'est-à-dire trois autres heures. Et à l'égard des autres saisons, il veut qu'ils lisent depuis le matin jusqu'à Tierce : qu'ensuite ils travaillent jusqu'à None ; & qu'aprés-dîner ils recomencent de nouveau à s'ocuper à la lecture, au travail & à la méditation.

*Reg. c.* 7.

Saint

Saint Fructueux fait dans sa regle, une hureuse distribution du tems entre la psalmodie, l'oraison, la lecture & le travail. On peut juger du reste par cet endroit. Qu'en Automne, dit-il, & en Hiver les jeunes Religieux s'apliquent à la lecture jusqu'à Tierce: qu'ensuite ils travaillent jusqu'à None; si toutefois il y a quelque chose à faire: qu'aprés None ils vaquent encore à la lecture jusques à la douziéme heure; & que depuis la douziéme heure jusqu'au soir, ils méditent sur ce qu'ils auront lû.

3. part. Sect. 2.

Reg. c. 6.

Voici ce que porte la regle du Monastere de Tarnat. Il faut qu'en tout tems les Religieux emploient deux heures en des méditations ou lectures spirituêles (ce qu'êle porte si loin qu'êle n'en dispense pas ceux-mêmes qui étoient ocupés au labour & à cultiver la têre. *Binis & ipsi horis lectioni nihilominùs vacaturi.*) En

M

3. part. sect. 2.

Eté Matines & Prime étant dites, que tous travaillent à ce qui leur ſera enjoint : qu'aprés Tierce ils retournent achever ce qu'ils avoient comencé : & que depuis Sexte juſqu'à None ils vaquent au recüeillement interieur & à la lecture.

Enfin rien n'eſt plus conſiderable, plus précis, ni plus diſcret ſur cete matiere, que ce que porte la plus ſainte & la plus étenduë de toutes les regles. Car voici de quêle maniere le ſaint Patriarche des Moines d'Occident s'y explique. *L'oiſiveté*, dit-il, *eſt l'énemi de l'ame. C'eſt pourquoi les Freres doivent s'ocuper en certains tems au travail des mains ; & pendant certaines heures à de ſaintes lectures.* Enſuite il entremêle têlement l'étude avec le travail, dans les diférentes ſaiſons de l'anée ; qu'il preſcrit juſqu'à quatre heures de lecture en Hiver ; & qu'il veut, ( auſſi-bien que

plusieurs autres législateurs ) qu'-on y emploïe les Dimanches entiers.

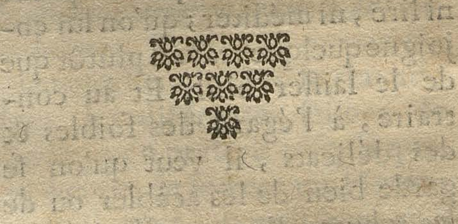
3. part. 2. sect.

En second lieu, il est encore constant que malgré ces réglemens généraux, ces saints législateurs ont eu dans le détail, tous les égards possibles aux diférentes dispositions des particuliers & à leurs divers degrés de force d'esprit & de cors, pour proportioner l'étude & le travail à la portée de chacun. Ainsi nonobstant le réglement general que S. Benoît a fait de s'ocuper les Dimanches uniquement à l'étude ; le même Saint déclare que si quelcun est ou si paresseux, ou si stupide, qu'il ne veüille, ou qu'il ne puisse ni lire, ni méditer ; qu'on lui enjoigne quelque travail plûtôt que de le laisser oisif. Et au contraire, à l'égard des foibles & des délicats, il veut qu'on se garde bien de les acabler ou de les rebuter d'un travail violent ;

3. part. sect. 2.

& qu'on ne leur en done qu'-autant qu'il en faut pour leur faire éviter l'oisiveté.

L'on trouve à peu prés, dans les autres législateurs, la même consideration & les mêmes égards pour les diférentes dispositions des particuliers: & ils ne convienent pas moins dans cete sage condescendance pour les foibles, que dans les réglemens generaux qu'ils ont faits pour partager entre l'étude & le travail le tems de la vie des Solitaires : car il est vrai que leur consentement ne peut guére être plus unanime qu'il l'est à l'égard de ces deux exercices.



## ARTICLE II.

*De la nature & de l'étenduë des travaux & des exercices corporels propres aux Solitaires.*

### I.

JE n'ai presque qu'une observation à faire sur ce Chapitre : mais êle me paroît d'une extrême consequence. Je n'entrerai point dans le détail des travaux que l'on peut prescrire aux Solitaires : come il y en a d'une infinité d'especes, ce détail seroit infini : c'est d'ordinaire sur la situation & les besoins d'une maison, d'une part ; & de l'autre, sur le temperament du gros d'une Comunauté qu'un sage Superieur en doit décider : & les Solitaires doivent d'eux-mêmes être disposés à recevoir & executer avec une égale soûmission, tout ce qui leur sera prescrit, sans écouter sur ce-

la . ce que l'humeur, l'inclination naturêle, ou leur délicatesse pouroient leur suggerer.

II.

Mais la plus importante précaution qui me paroisse devoir être observée sur la nature des travaux propres aux Solitaires ; est de ne leur en prescrire generalement que de moderés & de tranquilles ; & de leur interdire tous ceux où il y a trop de violence & d'agitation.

III.

Ce n'est ni par un goût qui me soit particulier, ni par une délicatesse qui me soit propre : c'est uniquement sur la vûë de la fin principale de la profession religieuse, que je juge ce temperament si necessaire : car tout le monde sait que la fin d'une profession est come le niveau sur lequel on en doit regler tous les exercices.

IV.

3. part. sect. 2.

La fin principale de la profeſſion des Solitaires, eſt ( come nous l'avons remarqué dés le comencement ) la conoiſſance de Dieu & de ſoi-même : c'eſt une vie toute interieure ; un recüeillement d'eſprit & de cœur ; un ſimple, tranquille & continuel regard ſur la Divinité. Tout ce qui peut donc s'ajuſter avec cete fin, peut être preſcrit aux Solitaires. Et l'on doit au contraire leur interdire tout ce qui peut, je ne dis pas ſimplement les en éloigner ; mais même les en détourner, ou retarder leur progrês.

V.

Ce ſont pourtant là les plus ordinaires éfets des travaux violens, & d'une trop grande agitation.

Pour conſerver le recüeillement interieur, & la ſimple & tranquille preſence de Dieu, il

3. part. sect. 2.
faut deux choses. 1°. *Estre bien maître des esprits* : car c'est des diverses déterminations de ce mouvement, que dépendent la diversité de nos idées; & quelque apliqué que l'on soit à un objet, dés que ce cours d'esprits vient à changer, il fait diversion dans les idées, & done le change. 2°. *N'être pas exposé à un trop grand nombre de sensations violentes* : come les sensations sont des manieres d'être de l'ame, & qu'êles ne peuvent être en êle, sans qu'êles les aperçoivent immediatement ; êles partagent sa capacité infiniment plus que les pures idées de la Divinité, qui ne la modifient pas. Et ainsi si ces sensations sont vives & frequentes, êles ne peuvent manquer de dissiper nos idées, de les confondre, & de les éclipser même absolument.

VI.

Mais quel est l'éfet le plus

ordinaire des travaux violens ? ne demandent-ils pas pour leur execution, grande afluence d'esprits, & beaucoup de rapidité dans leur mouvement ? la premiere peut-êle subsister sans quelque épuisement de cerveau; & la seconde sans quelque emportement dans les esprits ? & conçoit-on que l'ame en cete conjoncture, soit assez maîtresse du peu d'esprits qui restent dans le cerveau pour les empêcher, je ne dis pas simplement de suivre le torent comun ; mais même de s'agiter en mile manieres bizares ? & comprend-on enfin qu'en cet état d'agitation & de trouble dans lequel ils sont, l'ame en puisse assez disposer pour les obliger à aller retracer tranquillement les caracteres des idées spirituêles ausquêles êle voudroit s'apliquer ?

3. part. sect. 2.

VII.

N'est-ce pas encore l'éfet or-

3. part. sect. 2.
dinaire des travaux violens, d'exciter un grand nombre de vives & violentes sensations ? le nombre & la diversité des éforts qu'ils demandent, peuvent-ils subsister, sans que l'ame en ressente les impressions ? car êle reçoit necessairement le contre-coup de tout ce qui se passe dans le cors ; sur tout lorsque ce qui s'y passe est un peu violent. Qu'on nous dise donc encore une fois, si l'ame ainsi partagée & come acablée sous le poids de ces sensations, sans conter cêles qui lui vienent par les yeux & par les oreilles ; si l'ame, dis-je, en cet état est bien disposée à méditer les perfections divines ; à demeurer dans un regard pur & tranquille sur la Divinité ; & à conserver enfin le recüeillement interieur ? car le propre des sensations violentes n'est pas simplement de fraper vivement l'ame & de partager sa capaci-

té ; c'eſt auſſi de lui faire violence ; de l'entraîner hors de chez êle ; & de la répandre ou dans les objets de dehors, ou du moins dans les diverſes parties de ſon cors.

3. part. ſect. 2.

VIII.

L'experience eſt en cela parfaitement d'acord avec la raiſon ; & il eſt peu de gens, de ceux qui ſe ſont mis en état de la faire, qui n'aïent éprouvé qu'un travail violent, diſtrait & diſſipe, épuiſe & apeſantit l'eſprit dans ſes fonctions. Le mal eſt que ces fâcheux éfets ne durent pas ſimplement autant que le travail : ils continuent même aſſez long-tems aprés qu'il a ceſſé ; ſur tout dans les jeunes gens qui ont encore peu d'habitude au recüeillement interieur. Et lorſqu'au ſortir d'un pareil travail, on eſt obligé de ſe rendre à l'Egliſe pour chanter les loüanges de Dieu ; il en eſt peu qui ne

3. part. sect. 2. s'aperçoivent que le cors fatigué & apesanti, apesantit l'ame ; & que les impressions qui restent des mouvemens qui vienent de se passer, & des objets têrestres & sensibles qu'on vient de quiter, ne produisent que des pensées de même nature, c'est-à-dire, tumultueuses, sensibles & têrestres.

IX.

On a beau dire que ce desordre ne vient que de ce qu'on ne s'aplique pas assez pendant le travail, & de ce qu'on ne travaille pas avec esprit interieur : les mouvemens de la machine, sur tout, lors qu'ils sont un peu violens, emportent bien-tôt l'esprit, & l'apliquent souvent si stupidement à leur objet, qu'on voit bon nombre de Solitaires dont les pensées ne s'élevent pas au dessus de leur béche, & qui aprés avoir comencé par l'esprit, finissent par la chair. Cela peut

avoir quelques exceptions, ſur
tout dans les perſones agueries
dans la vie ſpirituêle : mais je
parle ici du comun des Solitai-
res : on ne peut raiſonablement
conteſter que les choſes ne ſe paſ-
ſent ainſi, du moins à l'égard des
jeunes gens ; & ce n'eſt pas aſſez
conoître l'étroite liaiſon de l'eſ-
prit avec le cors, que d'en juger
autrement.

3. part. ſect. 2.

X.

Je voudrois donc ne preſcri-
re aux Solitaires que des travaux
tranquilles, moderés & peu ca-
pables de les dérober à eux-mê-
mes, & de leur faire perdre le
recüeillement interieur. Le tra-
vail pour être utile à l'eſprit,
doit lui-même être animé & ſpi-
ritualisé. Il faut que l'eſprit ex-
cite, regle & modere les mouve-
mens du cors ; & non pas que les
mouvemens du cors échaufent
& agitent, troublent & empor-
tent l'eſprit : autrement le tra-

vail des Solitaires ne ſe dinguera point de ce travail ſtupide & brutal du comun des vignerons & des laboureurs, qui s'élevent ſi peu au deſſus des mouvemens de la machine ; que ſouvent ils ne ſavent pas à la fin de la journée, s'ils ont même penſé à quelque choſe, pendant tout leur travail.

XI.

Je voudrois que pendant le travail, les Solitaires ſe diſſent de tems en tems à eux-mêmes ce que ſaint Bernard diſoit autrefois à ſes Religieux : *Elevons nos cœurs au Ciel : élevons en même tems, les cœurs & les mains. Levemus igitur, fratres mei, levemus in cœlum corda cum manibus.* Je voudrois que pendant cet exercice, on leur répetât quelquefois cete parole de l'Apôtre : *Recherchez les choſes celeſtes: n'aïez de goût que pour les choſes du Ciel, & non pour cêles de la têre : Quæ ſurſum ſunt*

*ſapite : non quæ ſuper terram.* Car l'experience, dit ſaint Bernard, fait voir que ce n'eſt que par de ſemblables éforts qu'on peut élever des cœurs que la coruption d'un cors mortel apeſantit ſans ceſſe ; & que le ſéjour dans les choſes têreſtres altere continuêlement. *Quantis conatibus corda levare neceſſe eſt, quæ quidem & corruptio corporis aggravat, & terrena habitatio deprimit ?*

3. part. ſect. 2.

Serm. 5. de Aſcenſion.

XII.

On dira qu'une des fins du travail eſt la penitence ; & qu'ainſi il doit être rude & violent. Il eſt ſans contredit, que la penitence eſt une des fins du travail : mais on doit prendre garde que l'eſſentiel de la penitence conſiſte plus dans les diſpoſitions de l'eſprit, que dans les mouvemens du cors : ceux-ci ne ſont, pour ainſi dire, que le cors de la penitence, & cêles-là en ſont l'ame : & ainſi ceux-ci ſans

cêles-là, ne sont qu'un cors sans ame.

Mais come ce cors sans l'ame, n'est bon à rien ; & qu'au contraire l'ame seule pouroit toûjours être utile, & tenir lieu de penitence : les Solitaires doivent beaucoup prendre garde de perdre l'esprit de la penitence, à force d'en vouloir conserver le cors ; ou de lui doner du cors, aux dépens de l'esprit : car c'est ce qui arive immancablement à ceux qui s'abandonant au mouvement des esprits animaux, toûjours violens & fougueux dans la jeunesse, suivent à l'aveugle les révolutions de la machine qu'ils font joüer. Ils travaillent beaucoup, & ne font rien : ils se tuent de penitence, & ne font point de penitence ; parce qu'ils s'atachent au cors qui tuë, & négligent l'esprit, qui seul vivifie.

XIII.



Pour éviter donc cet écüeil ; rien n'est plus à propos que d'éviter les travaux excessifs & violens ; que de n'en prendre que de moderés, & de s'y apliquer avec assez de moderation & de retenuë, pour conserver toûjours la presence de Dieu, l'atention sur soi-même, & les dispositions d'humiliation, de gémissement & de componction qui font l'esprit de la penitence. Mais come ceci regarde l'usage qu'on doit faire des travaux ; il faut reserver à en parler exprés dans un moment.

XIV.

J'ajoûterai seulement ici que de tous les exercices corporels, je n'en sai point de plus propres à abatre le cors, à mortifier les sens, à banir les idées fâcheuses dans les momens de tentation, à remplir le devoir de la penitence, à en conserver également

3. part. sect. 2.

l'esprit & le cors, & à prévenir les abus que l'on fait des travaux manuels pour oublier Dieu & se perdre soi-même de vûë, que certaines austerités & macerations corporêles trez-vives, mais secretes, qui sont en usage dans les Cloîtres.

XV.

Par exemple, qu'un home porte sur ses reins une ceinture de fer armée de pointes : peut-il la soûtenir quelques jours, 1°. sans que son cors en soufre de l'abatement ? & 2°. sans que ses sens & sa délicatesse en soit mortifiée ? 3°. Si quelques idées importunes lui causent alors quelque tentation, ne lui est-il pas aisé de s'en afranchir, en s'apliquant vivement les pointes de cete ceinture ? cete vive aplication ne fera-t-êle pas naturêlement révulsion dans les esprits qui retracent ces funestes idées ? cete révulsion ne fera-t-êle pas

diverſion dans les idées ? & ce changement ne ſera-t-il pas évanoüir la tentation ? 4°. N'eſt-ce pas une bone penitence que de n'être pas un ſeul moment dans la journée ſans reſſentir quelque douleur plus ou moins vive ? & 5°. n'eſt-ce pas en conſerver également l'eſprit & le cors, que d'être ſi ſouvent averti par cete douleur même, de l'ofrir à Dieu, pour ſatisfaire à ſa juſtice, pour l'amour de laquêle on s'eſt volontairement chargé de cet inſtrument ? 6°. Enfin cet exercice a de plus cet avantage ſur les travaux manuels, que ne demandant ni diverſité d'objets & de mouvemens ; ni varieté de ſenſations ; tout ſe paſſant dans la ſimplicité & dans l'obſcurité, en ſecret & ſous les yeux de Dieu ſeul ; loin d'être propre à nous diſſiper, à nous tirer de chez nous, & à nous répandre au dehors ; rien au con-

3. part. ſect. 2.

3. part. sect. 2.

traire n'eſt plus propre à nous retirer des objets ſenſibles & flateurs ; à nous faire rentrer chez nous ; & à nous apliquer à Dieu à qui nous ofrons ce continuel ſacrifice de douleur : en un mot, cete douleur eſt aſſez vive pour tenir lieu de penitence, & aſſez ſimple & tranquille pour ne pas diſſiper ; ſans conter qu'êle eſt aſſez ſecrete & aſſez cachée pour n'expoſer pas à la vanité ; autre avantage qui rend encore cet exercice de beaucoup ſuperieur aux travaux exterieurs & publics.

XVI.

On opoſe que ces auſterités ne ſont point dans la Regle de ſaint Benoît.

Mais 1o. quand cela ſeroit : qu'eſt-ce que cela fait pour les Solitaires qui n'ont point fait profeſſion de cete Regle ? Eſt-ce qu'il n'y a point au monde, ou qu'il ne peut y avoir d'autres

Solitaires que les Benedictins ?

3. part. sect. 2.

2°. A se retrancher même aux Benedictins, est-ce que la Regle de saint Benoît est come l'Apocalypse ? n'est-il point permis d'y rien ajoûter ? est-il défendu de faire plus de bien que ce qu'êle en prescrit ? D'où vient donc que son Auteur déclare qu'il ne la done que come une ébauche de perfection ; & qu'il laisse la liberté d'aler plus loin, à ceux qui en auront le mouvement ? *Cæterum ad perfectionem qui tendit, &c.*

3°. Quand il n'y auroit que ces dernieres paroles, êles devroient sufire pour faire voir qu'il est faux que ces austerités ne soient point de la Regle : car il est visible que saint Benoît a prétendu autoriser par-là toutes les saintes pratiques des Peres du desert.

4°. Mais il y a encore quelque chose de plus formel ; &

*3. part. sect. 2.* l'on ne peut raisonablement douter que par le reglement que le Saint a fait de châtier son cors ; *corpus castigare*, il n'ait compris toutes les especes d'austerités.

5°. Enfin les Benedictins même (quand on voudroit ne parler que d'eux) tienent ces exercices par une tradition constante de presque tout ce qu'il y a eu de grands homes dans leur Ordre, sans en excepter saint Benoît. Car que fît-il un jour se voïant vivement pressé d'une tentation ? Il étoit en pleine campagne : nul exercice de Comunauté ne le retenoit. Il lui étoit aisé de metre en usage le travail des mains, qu'on regarde come le grand remede des tentations. Il pouvoit faire des corbeilles, ou bêcher la têre. Non : nul de ces remedes ne lui parut sufisant pour son mal. Il n'en trouva point de plus promt, ni de plus sûr, que de se rouler nud

sur les épines, jusqu'à ce qu'il eût fait sur son cors, un assez grand nombre d'ouvertures, pour en faire sortir avec son sang, le plaisir impur qui le tenoit. Or il est visible que se rouler nud sur les épines, ou les faire rouler sur son cors par une ceinture de fer, ou par une discipline armée de pointes, c'est assez la même chose.

## ARTICLE III.

### *De la fin des travaux & des exercices corporels.*

I.

Les travaux & les exercices corporels sont visiblement susceptibles de plusieurs fins toutes légitimes; mais quêles que soient cêles qu'un Solitaire se prescrit; êles doivent necessairement être subordonées à la fin principale de sa profession: je veux dire à la conoissance de

Dieu & de soi-même ; & il n'y auroit rien de moins raisonable, ni de plus oposé à l'esprit de cete profession, que de n'user de ces exercices que pour se dissiper, se distraire de la présence de Dieu, & se perdre soi-même de vûë.

II.

C'est cependant ce que font la plûpart des Solitaires ; souvent même sans le savoir, & sans y faire réflexion. On n'a garde, en alant au travail, de se propo- ser de perdre Dieu de vûë, ou de se fuir soi-même. On regar- de même cet exercice come un de ceux que l'obeïssance pres- crit ; mais on croit s'en aquiter sufisamment, en executant & fi- nissant l'ouvrage imposé : & co- me pour cela, il ne faut que quelques mouvemens du cors, & souvent même qu'un débande- ment de ressorts assez naturel ; on ne se met en peine que de les fai- re joüer, & on laisse aler cepen- dant

dant l'eſprit où il lui plaît : c'eſt-à-dire, hors de lui-même, & loin de Dieu : on oublie & les fins particulieres du travail, & la fin generale de la profeſſion. Fatigué des exercices ſombres, unis & tranquilles de la célule, on ſe répand avec plaiſir dans la varieté & la vivacité des mouvemens du cors. Soûlagé du poids inſuportable de la vûë de ſoi-même, & de la ſévere préſence d'un Dieu; on ne prend les heures que pour des momens dans cet exercice : on ne le quite qu'à regret ; & enfin forcé d'en abandoner la réalité, on en remporte dans ſa célule les plus divertiſſantes images, que les uns entretienent auſſi long-tems qu'ils peuvent ; & que les autres ont bien de la peine à chaſſer. Ce ne ſont point ici des jugemens téméraires, ou de vaines conjectures : ce ſont des foibleſſes ordinaires dans les obſervances les plus régulieres ; &

3. part. ſect. 2.

3. part. sect. 2.

que l'on a aprises de l'aveu ingenu de plusieurs Solitaires qui passoient pour des modeles de régularité.

III.

Que ceux donc qui aspirent tout de bon à la vie de l'esprit, & à devenir homes interieurs, comprenent une bone fois que le travail d'ailleurs si édifiant & si saintement institué, ne leur deviendra à cause de leur coruption naturêle, qu'un sujet de dissipation & d'atiedissement, & qu'une ocasion d'oubli de Dieu & de soi-même; s'ils ne font de continuels éforts pour le raporter à la fin principale de leur profession; & s'ils n'y aportent d'autant plus de vigilance & d'atention sur eux-mêmes, que cet exercice, tout inocent qu'il paroisse, est plus propre à les tirer de chez eux, & à les répandre au dehors.

IV.

3. part. sect. 2.

Cependant come à l'égard de bien des gens, il faudroit peut-être trop de contention pour raporter ainsi à la conoissance de Dieu & de soi-même, un exercice dont les mouvemens sont si dissipans; ils doivent du moins le raporter à ses fins particulieres: come *la penitence*, *le sacrifice de son cors*, *l'emploi du tems*, *la fuite de l'oisiveté*: mais en même tems ils doivent toûjours se souvenir que quelque violente que soit l'agitation du cors que l'on se done; il n'y a ni penitence, ni sacrifice, sans les dispositions d'esprit & de cœur, qui en sont come l'ame: je veux dire sans humilité, sans componction, sans douleur, & sans amour; come aussi il n'y a ni emploi du tems, ni fuite d'oisiveté; sans aplication interieure, sans présence de Dieu, sans vigilance, & sans atention sur soi-même: Dés qu'on perd

ces diſpoſitions, on eſt oiſif, & l'on perd le tems ; fût-on ſeul tous les ouvrages d'une Comunauté, & dût-on s'agiter juſqu'à ſuer le ſang & l'eau. Mais ces diſpoſitions meritent bien un Chapitre exprez.

## ARTICLE IV.

*De la maniere & des diſpoſitions avec leſquêles on doit vacquer au travail.*

I.

TOute cete matiere eſt ſi liée, qu'il eſt mal aiſé de ne paſſer pas inſenſiblement d'un Chapitre à un autre : & ainſi nous avons déja marqué imperceptiblement les plus conſiderables de ces diſpoſitions : ſavoir, *la vigilance, l'atention ſur ſoi-méme, l'aplication interieure, & la préſence de Dieu* : mais come il faut tomber d'acord que ces diſpoſitions ſont dificiles à conſerver au milieu des mouvemens

de la machine ; il faut y en ajoûter quelques autres qui puissent leur servir d'apui & come de sauvegarde.

3. part. sect. 2.

II.

Je n'en sai point qui soit plus marquée à ce caractere, que cêle de *posseder son ame*, & d'être têlement maître de ses mouvemens, qu'il n'en échape aucun sans l'ordre & sans l'aveu de la raison ; mais cete disposition en demande encore plusieurs autres subalternes.

III.

Et ainsi ma pensée est, que come on ne doit prescrire aux Solitaires nul travail violent, excessif, ou trop remuant ; les Solitaires doivent aussi prendre soin de banir de cet exercice tout empressement, toute passion, tout desir inquiet de réüssir, ou de venir à bout d'une certaine tâche ; en un mot, toute ardeur excessive : car outre que ces dispositions

ne tendent qu'à faire sortir une ame hors d'èle-même ; c'est le plus souvent l'avarice, la vaine gloire, ou une sote complaisance qui sont les motifs de cet empressement & de cete ferveur ; & cela est sur tout à craindre, lorsqu'on travaille à la vûë d'un Superieur & d'une Comunauté.

I V.

Certainement on s'y trompe fort ; & il arive souvent que l'on prend pour ferveur d'esprit, & pour ardeur d'amour de Dieu, ce qui n'est qu'un pur éfet ou d'inquietude & de passion violente, ou d'un feu d'imagination, ou même qu'un pur débandement naturel des ressorts d'une machine bien montée. Il est bon, il est édifiant dans une Comunauté, d'être ponctuel aux exercices, de s'y rendre des premiers ; & si ce sont exercices de cors, il est bon d'y aporter de l'activité, du courage & de la

ferveur : mais il eſt encore plus important d'y obſerver l'aſſiéte de l'eſprit, & de prendre garde que ces exercices au lieu de lui profiter, ne lui nuiſent, en l'amuſant & le détournant de l'aplication à Dieu, & de l'atention ſur lui-même : car il eſt ſurprenant à combien peu de frais l'eſprit ſe divertit & ſe diſſipe : il ne faut rien pour l'amuſer. Ballier & netoïer un Cloître n'eſt pas une ocupation de ſoi fort agréable, ni fort divertiſſante : cependant un Solitaire n'en aïant point d'autre, s'en fera, je ne dis pas ſimplement un plaiſir ; mais quelquefois même un objet de paſſion, come d'avarice, de vanité, de complaiſance, capable de lui faire paſſer agréablement une partie de la journée : parce qu'il le décharge du poids inſuportable d'une aplication ſerieuſe, & lui dérobe la chagrinante vûë de lui-même, qui lui ſeroit inévita-

ble dans le repos de la célule.

V.

C'eſt pour cela que dans la diſtribution que l'on fait des travaux aux Solitaires, je ne croirois pas qu'il fût à propos de leur preſcrire de tâche, ni de fin paſſagere : car alors il eſt aisé qu'on ſe faſſe un point d'honeur d'en venir à bout, & en peu de tems : ce qui produit ſouvent ſans qu'on s'en aperçoive cete agitation, qui fait ſortir l'eſprit hors de lui-même; & ces mouvemens violens que l'on prend pour une ſainte ferveur. Je voudrois donc leur dire, en leur aſſignant un travail: faites-en ce que vous pourez ; le reſte demeurera : on ne conte point ſur vôtre travail: on n'atend point aprez ; on s'en paſſeroit bien : penſez ſeulement à conſerver le recüeillement interieur ; & ſongez moins à beaucoup travailler, qu'à bien travailler : je veux dire à ſpiritualiſer vôtre

travail par des dispositions d'esprit toutes chretiênes. En un mot, j'aimerois mieux qu'un Solitaire ne bêchât que six piés de têre en tout un jour, pourvû qu'il le fît dans ces dispositions, que de lui en voir bêcher sans êles, un arpent.

VI.

Ce n'est ni de l'étenduë, ni de la violence du travail, qu'on doit juger de son prix, ou du merite de celui qui travaille; mais de la maniere & de l'esprit dont il s'y ocupe. *Lequel est meilleur Religieux, de celui qui pendant le travail s'est beaucoup humilié & recüeilli : ou de celui qui s'est bien fatigué ? n'est-ce pas celui qui a pris le parti de l'humiliation, & du recüeillement ?* * dit saint Bernard ?

* Quis vero melior, humilior an fatigatior ? an non is qui à Domino didicit mitis esse & humilis corde; qui & cum Maria optimã partem elegit, quæ non auferetur ab eo ?

VII.

Voila ce qui me paroît de plus important sur les dispositions avec lesquêles on doit vaquer au travail. J'ai traité jusques ici,

3. part. sect. 2.

assez amplement de cet exercice & de celui de l'étude : j'ai dit ce que je pensois de leur utilité & de leur necessité, de leur étenduë & de leurs bornes ; & enfin de l'usage qu'on en doit faire dans la vie solitaire. Que si aprés cela, on me presse de dire auquel de ces deux exercices je juge que la préference soit dûë dans la profession Monastique : je me contenterai d'aléguer pour réponse, les avantages que l'étude me paroît avoir au dessus du travail ; & puis je laisserai la décision de la question à ceux qui me la proposent.

## ARTICLE V.

*Avantages de l'étude au dessus du travail manuel dans la profession Monastique.*

POur faire voir d'un coup d'œil les avantages de l'étude au dessus du travail manuel

dans la vie ſolitaire; il ne faut que juſtifier la verité de ces trois propoſitions. 1°. Que le travail manuel n'a nules utilités conſiderables dans cete vie, qui ne convienent à l'étude; & qu'éle ne poſſede même beaucoup plus parfaitement. 2°. Que l'étude n'a nul des défauts & des inconveniens auſquels le travail eſt ſujet. 3°. Que l'étude mêne incomparablement plus droit que le travail, aux fins principales de la vie ſolitaire. Or c'eſt ce qu'il eſt aisé de juſtifier.

## §. I.

*Que le travail n'a nules utilités conſiderables dans la vie ſolitaire, qui ne convienent plus parfaitement à l'étude.*

### I.

Les plus conſiderables utilités du travail manuel ſont 1°. De mortifier & d'abatre le cors.

3. part. sect. 2.
2°. De fournir des moïens de penitence. 3°. D'humilier l'esprit. 4°. D'amortir les passions, & de banir les tentations. 5°. De chasser l'oisiveté : mais qu'est-ce que l'étude ne fait pas de tout cela, & qu'èle ne fait pas incomparablement mieux que le travail ?

II.

Et 1°. Quel exercice est plus capable de mortifier & d'abatre le cors, que l'étude & qu'une vie de cabinet, toute de réflexions & de méditations ? Il est vrai que ceux qui ne l'ont pas éprouvée ne la regardent d'ordinaire que come une vie aisée & comode, molle & sensuêle ; & même en quelque façon oisive ; parce qu'ils ne la considerent que par les dehors : mais ceux qui en ont l'usage en jugent bien autrement. Les abatemens, les lassitudes, les épuisemens qu'ils y éprouvent ; la paleur de leur visage, & le

dessechement de tout leur cors, 
leur disent & leur prouvent même d'une maniere assez sensible, que cet exercice abat & mortifie le cors. Mais la comparaison que l'on peut faire de ceux qui cultivent l'étude avec ceux qui donent trois ou quatre heures par jour au travail, acheve de justifier que cêle-là mine le cors & la santé bien autrement que celui-ci : il ne faut que jeter les yeux sur une Comunauté de Solitaires pour s'apercevoir de l'extrême diférence qu'il y a de la santé des uns à cêle des autres ; & pour voir que l'embonpoint des travailleurs est bien autre que celui des étudians.

Et certes il ne faut qu'un peu de conoissance de ce qui se passe dans le cors humain, pendant ces deux exercices, pour juger aisément que cela doit être ainsi.

III.

L'exercice du cors, quand il

n'eſt pas outré, & qu'il n'eſt que de trois ou quatre heures par jour, & encore interompuës ; loin de cauſer quelque épuiſement conſiderable d'eſprits, ou quelque dérangement dans les parties ſolides, ce qui produit la maigreur ; n'eſt guéres propre qu'à former de nouveaux eſprits, & qu'à afermir les parties ſolides : parce que cete mediocre agitation donant lieu d'une part aux humeurs les plus groſſieres de s'échaper ; & facilitant de l'autre la digeſtion & la diſtribution des alimens ; il eſt viſible & que la maſſe du ſang, qui eſt la matiere des eſprits en doit augmenter ; & que ſa circulation s'en faiſant avec plus de rapidité, les parties des alimens ont plus de force pour s'inſinuer entre les parties ſolides, & pour leur doner ainſi plus de fermeté, & même plus d'étenduë ; & c'eſt ce qui fait auſſi que les gens

d'un travail moderé, sont d'ordinaire beaucoup plus gras & plus forts que les autres.

3. part. sect. 2.

I V.

Il en est tout autrement de l'exercice de l'étude ; & cela par des raisons contraires. Il s'y fait un épuisement incroïable d'esprits animaux. Come ceux-ci sont le grand instrument du tracement & du retracement des idées ; & que dans un quart-d'heure de méditation, il se présente une quantité prodigieuse de ces idées : on voit bien que cela ne se peut faire sans que les esprits en reçoivent de l'afoiblissement & de la diminution ; & cêle-ci devient éfectivement en peu de tems si sensible, qu'il est peu de gens d'étude qui en moins d'une heure d'aplication, ne s'en aperçoivent par le refroidissement des piés & des parties éloignées du cœur.

Mais ce qui est extrêmement

*3. part. sect. 2.*
remarquable, c'eſt que cet uſage & cete conſomption d'eſprits pour les fonctions ſpirituêles, ſont un grand obſtacle aux fonctions corporêles : la digeſtion, la diſtribution & la circulation ne s'en font pas à beaucoup prez ſi bien : les mouvemens des divers muſcles du cors en ſont bien moins vigoureux & réguliers. Tout cela produit des engourdiſſemens & des langueurs, des abatemens & des laſſitudes. Tout cela enleve le vermillon du tein; deſſeche & amaigrit même conſiderablement, lorſque l'étude eſt ſerieuſe & de durée.

Et ainſi, en matiere de mortification & d'abatement du cors, le travail, je dis même le travail ordinaire des laboureurs & des vignerons, n'eſt point comparable à l'exercice de l'étude. Il en faut dire de même en matiere de mortification d'eſprit. Il ne s'en trouve preſque point

dans le travail manuel. Come il ne dépend presque que d'un débandement naturel des ressorts de la machine, l'esprit a la liberté de s'échaper par où il lui plaît; & quand même il voudroit suivre ou diriger ces mouvemens, loin d'y trouver de la gêne ou de la mortification, il n'y trouveroit que du divertissement : mais dans l'étude (j'entens une étude serieuse, réguliere & solide) l'esprit est gêné en mile manieres. Il est ataché à un sujet qui l'ocupe les heures entieres si servilement, qu'il ne doit pas le perdre un moment de vûë : il faut qu'il rentre sans cesse en lui-même; qu'il y consulte la verité interieure avec une atention toûjours nouvêle, & qu'il suspende sans cesse son jugement, jusqu'à ce que l'évidence l'emporte. Toutes fonctions les plus génantes & les plus fatigantes dont l'esprit soit capable.

3. part. sect. 2.

*3. part. sect. 2.*

On dira que la curiosité ou une secrete vûë de vanité, peut doner à l'esprit plus de plaisir, que tous ces assujetissemens ne lui donent de fatigue. Cela peut ariver lorsqu'on ne se fait de l'étude qu'un pur divertissement ; mais non pas lorsqu'on s'en fait un exercice serieux, & qu'on s'y aplique dans l'esprit de sa profession.

V.

2°. Il est aisé de faire voir qu'en matiere de penitence, l'étude n'est pas moins superieure au travail. Ce second avantage est visiblement une suite du premier : car si l'étude abat & mortifie le cors & l'esprit même beaucoup plus que le travail ; il est visible qu'êle fournit beaucoup plus de moïens de penitence : aussi est-il vrai qu'on la regarde comunément dans les Cloîtres, come beaucoup plus penible. Une preuve invincible de

cela, eſt ce qu'on remarque tous les jours dans les Comunautés régulieres; que les jeunes gens qui ont encore un peu de vertu, ſentent infiniment plus de penchant pour les exercices du cors & les travaux manuels, que pour les exercices de l'eſprit & de la célule: que lorſqu'on leur done le choix des uns & des autres: ils préferent toûjours les premiers aux derniers; & qu'enfin on ne les voit guéres ſortir de leurs célules avec plus d'empreſſement & de démonſtration de joïe, que lorſqu'on vient à ſoner le travail: car tout cela marque ſenſiblement qu'ils trouvent cet exercice bien moins mortifiant que ceux de l'eſprit; & qu'on rencontre dans ceux-ci bien plus de penitence.

3. part. ſect. 2.

VI.

Pour l'humiliation d'eſprit, il eſt ſûr qu'il y en a dans le travail manuel: & il eſt dificile qu'un

3. part. sect. 2.
esprit hautain & plein de son merite se voïe assujeti à bêcher la têre, ou à faire la lessive, sans ressentir que ces exercices le ravalent & le rabaissent beaucoup ; & sans croire son merite fort mal traité. Cependant lorsque ces exercices se font en comun par un grand nombre de Solitaires de toutes conditions & de tout âge ; il est certain qu'on ressent bien moins l'humiliation qui leur est atachée : il arive même souvent, come nous l'avons déja remarqué, qu'alors, au lieu d'en prendre ocasion de s'humilier, on trouve dans la presence de ses freres qu'on a pour spectateurs, cêle de se relever, de s'y distinguer ; & souvent même de se faire un sujet de vanité & d'orgüeil, de ce qui n'avoit été destiné que pour abatre & humilier l'esprit.

VII.

L'humiliation atachée à l'é-

tude eſt toute d'une autre natu- re : come cêle du travail ne nous fait nulement ſentir nôtre foi- bleſſe, & qu'êle ne conſiſte qu'à ſe voir apliqué à des fonctions fort mépriſées du comun des ho- mes; dés qu'on voit tous les mem- bres du cors où l'on eſt aſſocié s'en faire un égal honeur & un même merite ; il eſt aiſé qu'on n'y trouve plus nule humiliation: mais cêle de l'étude ne dépend nulement de l'opinion des ho- mes ; ni de ce qu'ils penſent ou ne penſent pas de cet exercice : êle conſiſte à nous faire ſentir en mile manieres nos tenebres , nôtre ignorance, nôtre foibleſſe, & l'extrême dépendance où nous ſomes des organes du cors pour les fonctions même de l'eſprit ; ce qui eſt tout autrement humi- liant.

3. part. ſect. 2.

VIII.

Combien une ame ne ſe ſent- êle pas humiliée, lorſque d'une

3. part. sect. 2.

part se conoissant faite pour la verité, êle se voit de l'autre sujete à tant d'illusions & d'erreurs ! êle sent tant de peine à contempler cete verité pour laquêle êle est créée ; tant de fatigues à la chercher ; tant de foiblesse à la poursuivre ; si peu de lumiere pour la discerner ; si peu de fermeté pour la retenir lorsqu'êle l'a trouvée ; & enfin une si extrême dépendance des organes du cors dans ses plus nobles fonctions, que non seulement un petit mal de tête ; mais une legere piqûre au bout du doigt, est capable de la troubler dans son exercice, de lui faire perdre de vûë la verité, de lui faire abandoner actuêlement la recherche, d'obscurcir ses idées, de corompre ses jugemens, & de confondre ses raisonemens ?

IX.

Rien cependant n'est plus ordinaire dans l'exercice de l'étu-

de, que ces humiliantes experiences : on les fait, ou plûtôt on les soufre malgré soi cent fois par jour ; & toute l'estime des homes n'est pas capable de vous en ôter le sentiment.

3. part. sect. 2.

Il est vrai que la vûë de cete estime est flateuse ; & que jointe à la découverte que l'on fait de quelques verités, êle peut exciter des sentimens de vanité & de complaisance : mais pour peu qu'on veüille réflechir sur le peu de part que l'on a eu à la découverte de ces verités, sur les indispositions qu'on y a aportées, sur le grand nombre de verités qui échapent faute d'aplication & d'atention ; il ne sera pas mal aisé de se défendre de ces sentimens de vanité, & de se juger fort indigne de l'estime des homes.

X.

4°. A l'égard des passions & des tentations, il est certain que

*3. part. sect. 2.*

l'étude a toute une autre vertu que le travail pour arêter leur progrês ; & qu'êle est de toute une autre force pour amortir les unes & banir les autres. La plus ordinaire & la plus frequente source des passions & des tentations n'est pas le cors ; c'est l'esprit. C'est le plus souvent à ses idées excitées ou fortuitement, ou à dessein, qu'êles doivent leur origine. L'idée d'un objet ou flateur ou chagrinant se presente : l'imagination la grossit ; êle s'en échaufe & s'en remuë : ce mouvement passe jusqu'au cœur ; & celui-ci, par ses diverses agitations & les nouveaux secours qu'il done aux esprits, remuë la volonté, & fait même quelquefois prendre au cors la posture qui lui convient par raport à l'objet representé par l'idée : & c'est ainsi que se forment les tentations & les passions.

XI.

XI.

3. part. sect. 2.

Coment donc les prévenir, ou les arêter ? le grand ſecret eſt de faire diverſion dans les idées, & de doner le change à nôtre eſprit. Rien n'eſt plus propre à banir une idée profane ou impure, qu'une idée chaſte & ſainte. La vûë d'une verité ſolide & chretiêne, d'une de ces verités têribles ou conſolantes que la Religion enſeigne, eſt capable de faire diſparoître en un inſtant, les plus noires & les plus funeſtes idées. Et ainſi pour réüſſir dans le combat des tentations & des paſſions, l'on voit bien qu'il faut être plein de chaſtes & ſaintes idées, de verités ſolides & chretiênes. Mais coment s'en remplir que par l'étude & la méditation? où les puiſer que dans la lecture ? on peut aſſûrer que dans le cours ordinaire il n'y a point d'autre voïe que cêle-là, ſur tout à l'égard des jeunes gens qui entrent

dans un Cloître ſans acquis & ſans étude; & qu'un ſilence éternel réduit à l'impuiſſance preſque abſoluë d'aprendre rien de perſone.

XII.

Encore ſi dans la ſolitude, l'on n'avoit à combatre que les idées nouvêles qui s'y preſentent; ces jeunes Solitaires pouroient eſperer qu'éloignés en cet état de tous les objets trop vifs & trop ſenſibles ; réduits à n'être plus frapés que par des objets qui n'ont rien que de ſombre & de ſimple, de froid & de languiſſant ; ils pouroient trouver aſſez de force pour réſiſter aux foibles idées qui leur reviendroient de ces objets : mais il eſt peu de jeunes gens qui ſortent du monde, ſans une malhureuſe provision d'idées profanes, impures & funeſtes. Vous les voïez la tête enfoncée dans un capuchon, la bouche fermée, les

yeux baiſſés, le viſage pâle, morne & abatu; mais, mon Dieu, que ſous tout cet air de modeſtie, de tranquillité & de mort, il y a ſouvent d'agitation, de trouble & de tempête! que dans l'interieur de cete tête aparemment ſi mortifiée & ſi calme, il y a d'énemis cachés & de ſujets révoltés! En combien de diférentes manieres les anciênes & funeſtes idées dont êle eſt pleine, ne s'y remuent-êles pas? le plus inſenſible raport de l'objet, le plus inocent avec les objets criminels, eſt capable d'en ſoûlever toutes les idées; & enfin euſſiez-vous les yeux, les oreilles & tous les ſens bouchés, le ſeul cours fortuit des eſprits animaux ſur les traces de ces anciens objets, pouroit en réveiller les images.

3. part. ſect. 2.

XIII.

Mais quel trouble dans l'imagination, quels mouvemens dans

3. part. sect. 2.
le cœur, quêle fougue dans les passions le soûlevement de toutes ces idées n'excite-t-il pas ? toutes les anciênes playes du cerveau se renouvelent : & ainsi ce pauvre Solitaire, que l'on croit si tranquile, n'est pas simplement troublé ; mais même souvent cruêlement agité, impitoïablement déchiré : & tout cela produit quelquefois d'étranges éfets.

## XIV.

Quel remede à cela ? & quel secours doner à ces jeunes Solitaires ? vous les faites travailler des mains : vous vous en prenez au cors ; & le mal vient de l'esprit. Si le travail est violent, vous arêterez peut-être le soûlevement du cors ; mais vous n'arêterez pas celui du cœur ; & moins encore celui de l'esprit, source de l'un & de l'autre : & si le travail est moderé, come il l'est d'ordinaire dans les Comunautés ;

vous n'arêterez ni le soûlevement du cors, ni celui de l'esprit: ou enfin si vous les arêtez pour le moment du travail; ce tems passé, ils reviendront avec d'autant plus de force; qu'ils ont été quelque tems suspendus; & peut-être même encore plus violemment: parce que lorsque le travail n'est que moderé, il est plus utile à la santé & à l'embonpoint du cors, qu'une vie sédentaire & de repos.

3. part. sect. 2.

XV.

Il n'y a donc point de plus souverain remêde à tous ces desordres; point de meilleur baume pour refermer ces anciênes playes mortêles, dont le cerveau des jeunes gens est couvert; point enfin de plus sûr secret pour amortir les passions & banir les tentations, que de substituer de nouvêles idées aux anciênes; & enfin cete substitution ne se peut mieux faire que par l'exercice

3. part. sect. 2.

de l'étude & de la lecture : ou plûtôt il faut dire qu'êle ne se peut faire que par-là, dans les Cloîtres où l'on fait profession d'un silence éternel.

XVI.

5. La derniere utilité que nous avons remarquée dans le travail, est la fuite de l'oisiveté. Sur cela bien des gens auront peine à croire que le travail ne l'emporte pas sur l'étude. On regarde comunément cêle-ci come une pure oisiveté ; & dés qu'un home, loin de se remuer & de s'agiter, passe les journées entieres sur une chaise, les bras croisés & les yeux fermés ; c'en est assez à mile gens, pour croire avoir droit de traiter sa vie d'un someil létargique, & toute sa conduite d'une blâmable faineantise, d'une paresse criminêle, & d'une pure oisiveté.

XVII.

Mais que les sages en jugent

bien autrement ! Ils ſavent qu'il y a de deux ſortes d'oiſiveté : l'une du cors ; l'autre de l'eſprit : que cêle du cors conſiſte dans la ceſſation des mouvemens libres de la machine ; & cêle d'eſprit, dans la ceſſation des mouvemens libres de l'entendement & de la volonté. Ils ſavent que ce n'eſt que par cete derniere oiſiveté que l'home peut être vraiment oiſif : que ce n'eſt que pour la banir que les Inſtituteurs des Ordres ont établi le travail manuel : mais ils ſavent auſſi que ce remede n'eſt pas ſi ſouverain qu'il ne puiſſe ariver, & qu'il n'arive même ſouvent, que l'on ſoit dans une parfaite oiſiveté lors même que l'on travaille avec plus de violence, & que le cors s'agite le plus ; & qu'au contraire on peut être les journées entieres les bras croiſés, & immobile ſur une chaiſe, sans être un moment oiſif : parce que l'eſprit & le

3. part. ſect. 2.

cœur ſont également ocupés : l'un d'idées ſalutaires, & l'autre de bons mouvemens. C'eſt cet état de tranquillité des perſones d'étude & de méditation que les Peres ont apelés, *otium negotioſum*, une *oiſiveté agiſſante*. Et c'eſt de cet hureux repos qu'un Auteur moderne a dit agreablement, qu'il ne lui manquoit qu'un meilleur nom. Et que tout ce qu'il y avoit à ſouhaiter étoit qu'étudier & méditer s'apelât travailler.

XVIII.

Puis donc que l'oiſiveté que nous devons fuir, & que les Peres ont eu deſſein de banir, n'eſt que l'oiſiveté d'eſprit : il eſt viſible qu'à cet égard, l'étude a encore de grands avantages ſur le travail manuel ; & qu'ēle mene infiniment plus droit à cete fin.

Et ainſi l'on doit conclure que le travail n'a nules utilités dans la vie ſolitaire, qui ne convienent beaucoup plus parfaitement à l'étude.

3. part. sect. 2.

§. II.

*Que l'étude n'a nul des défauts & des inconveniens ausquels le travail est sujet.*

I.

Les principaux inconveniens du travail, sont ( come on l'a déja remarqué plus d'une fois ) qu'il distrait & qu'il disipe ; qu'il nous tire hors de chez nous, & nous répand au dehors ; ou dans les diverses parties de nôtre cors, ou dans les objets sensibles qui nous environent ; & que sur tout lorsqu'il est violent, les mouvemens du cors échaufent & agitent, troublent & emportent souvent l'esprit à une grande distance de lui-même : ou du moins ils l'émoussent & l'apesantissent si fort qu'il est incapable de s'élever au dessus des objets têrestres.

3. part. sect. 2.

II.

Mais l'étude n'a nul de ces inconveniens. Pour y réüssir, on comence par banir tous les objets sensibles, à fermer les portes de tous les sens; puis on rentre en soi-même; & là banissant encore toutes les idées qui pouroient faire diversion, on s'aplique avec toute l'atention dont on est capable, à consulter la verité interieure sur les sujets qu'on examine: quêle aparence donc, qu'un exercice de cete nature soit capable de distraire & de disiper, de nous faire sortir hors de nous-mêmes, & de nous répandre au dehors? Y a-t-il rien au contraire de plus propre à recüeillir & à nous rendre homes interieurs? doit-on craindre qu'il ne trouble & n'emporte l'esprit hors de sa sphere, lui qui ne tend qu'à le calmer & à aranger ses idées? Enfin y a-t-il du danger qu'il n'émousse, qu'il

n'apesantisse & qu'il n'arête l'esprit ; lui qui le subtilise, qui l'éleve & le spiritualise en tant de manieres ? On peut donc s'assûrer que nul exercice n'est plus éloigné des défauts & des inconveniens du travail ; puisqu'il a même les perfections contraires.

3. part. sect. 2.

III.

Il ne sert de rien de dire que come je done de justes bornes à l'étude ; on peut aussi en doner au travail. Je le sai : & j'ai même pris soin de les marquer. Mais je sai aussi que bornes pour bornes, regles pour regles de part & d'autre, on n'empêchera jamais que le travail de lui-même ne soit disipant ; qu'il ne répande l'esprit au dehors, & qu'il ne partage sa capacité, ne fût-ce que par la diversité ou vivacité des sentimens qu'il excite. Au lieu qu'une étude bien reglée n'a rien qui recüeille l'esprit, qui ne le rapele chez lui ;

& qui ne le tranquilise.

## §. III.

*Que l'étude mene incomparablement plus droit que le travail aux fins principales de la vie solitaire.*

I.

On l'a déja dit plus d'une fois ; les principales fins de la vie solitaire sont la conoissance de Dieu & de soi-même ; le culte interieur & spirituel ; c'est enfin la penitence & le sacrifice de soi-même: mais y a-t-il quelque comparaison, ou quelque raport entre les secours que l'étude & le travail donent pour aler à ces fins ? N'est-il pas visible par tout ce qu'on a dit jusques ici, que l'étude d'êle-même rapele l'esprit chez lui, & le concentre, pour ainsi dire, dans son fonds : au lieu que le travail manuel ne porte de lui-même qu'à l'en faire sortir & à le répandre au de-

hors ? & qu'ainſi come c'eſt dans le fonds de ſon ame qu'on trouve bien Dieu, & qu'on ſe trouve ſoi-même ; lé'tude n'eſt point comparable au travail dans les ſecours qu'êle done pour la conoiſſance de Dieu & de ſoi-même ?

3. part. ſect. 2.

II.

Il en eſt de même du culte interieur & ſpirituel, de ce culte veritable dont Dieu veut être honoré, & que Jeſus-Chriſt nous a dépeint come conſiſtant uniquement dans les idées de l'eſprit & dans les mouvemens du cœur. *Tales quærit Pater qui adorent eum in Spiritu & veritate.* Dans la voïe ordinaire il faut des idées pour remuer le cœur ; & il eſt beſoin d'aplication & d'étude pour exciter les idées. Je veux aimer Dieu & ſa juſtice ; il faut y penſer : je veux penſer à Dieu : il faut exercer mon eſprit ; & vous me faites exercer mon cors : il faut exciter de ſain-

3. part. sect. 2.
tes idées, & méditer les verités divines; & vous me faites exciter de la poussiere, & errer tumultueusement dans la varieté des objets sensibles : quêle conduite !

III.

Ce n'est pas que je prétende qu'un travail tranquille & moderé soit incompatible avec le recüeillement & le culte interieur : mais on ne peut du moins contester que l'étude n'y mene infiniment plus droit : non seulement parce qu'êle remplit de verités saintes & importantes; mais beaucoup plus parce qu'êle le rend peu à peu capable d'atention & d'aplication ; dispositions sans lesquêles, quoiqu'on dise ou qu'on fasse, il est impossible qu'on deviene jamais spirituel ; ni qu'on mene une vie interieure.

IV.

Une des grandes peines que les Solitaires aïent à soûtenir cete

3. part. sect. 2.

vie, ne vient pas tant de ce qu'-ils manquent de verités, que de ce que l'inquiétude & l'instabilité naturêle de leur esprit, ne leur permet pas de s'y arêter, ni d'y faire les réflexions qu'êles méritent. Or un des grands avantages de l'étude est d'aprendre à fixer l'esprit : c'est de le rendre capable d'aplication & d'atention ; c'est enfin de lui doner l'habitude des réflexions, sans lesquêles, quelque air de recueillement que l'on se done au dehors, la têre du cœur demeure, suivant l'expression d'un Prophete, dans une secheresse & une désolation incomprehensibles : *Desolatione desolata est terra: quia nemo est qui recogitet corde.*

V.

A l'égard de la pénitence & du sacrifice de soi-même, il seroit inutile de s'étendre ici à faire voir que l'étude y méne infiniment plus droit que le travail,

3. part. sect. 2.
aprés avoir prouvé aussi solidement que nous avons fait ci-dessus, que l'étude mortifie & humilie le cors & l'esprit incomparablement plus que le travail; & qu'ainsi le cors & l'esprit de la pénitence & du sacrifice se trouvent bien moins dans ce dernier exercice, que dans le premier: car cela suffit pour justifier qu'il méne bien moins droit à la pénitence & au sacrifice.

VI.

En effet, pour dire encore ceci en passant, où trouver plus hureusement & plus abondament les sources des larmes & des saints gemissemens, qui font l'essentiel de la pénitence, que dans l'étude: je veux dire dans la lecture des ouvrages de pieté & de religion, remplis de verités propres à nous les ouvrir ? Plus on conoît Dieu & ce qu'il a fait pour nous; plus nous nous conoissons nous-mêmes & ce que nous

avons fait contre Dieu ; & plus nous somes penetrés de douleur, & forcés à répandre des larmes. Peut-on douter qu'on ne soit incomparablement plus porté à la componction, en lisant le Sermon d'un Pere sur la Passion, qu'en faisant des corbeilles & des paniers ?

3. part. 2. sect.

VII.

On dira que l'étude porte au relâchement sur la nouriture, sur les veilles, sur les jeûnes &c. Mais c'est precisément tout le contraire, j'en apele à l'experience de tous ceux qui ont quelque conoissance des Comunautés. Pour moy, dans toutes cêles que j'ai conuës, j'ai toûjours remarqué que generalement parlant, les plus détachés des commodités & des aises de la vie, les plus sobres, les plus vigilans, les plus éloignés de toute sensualité étoient ceux qui s'apliquoient à l'étude.

3. part. sect. 2.

## VIII.

Voila donc une partie des avantages de l'étude au dessus du travail manuel, dans la vie Solitaire : c'est maintenant à ceux qui nous ont proposé la question de la préference, à la décider par eux-mêmes.

## IX.

Cependant il me paroît que de ce que nous avons dit jusques ici, des avantages de l'étude, on doit regarder come quelque chose de parfaitement décidé, que *l'étude peut tres-legitimement tenir lieu de travail à l'égard de ceux qui ont assez de force de tête pour la soûtenir avec quelque assiduité.* En voici en deux mots la raison.

Ce qui suplée sufisament, & plus que sufisament à toutes les principales utilités du travail, & qui remplit même avec surcoît tous ses usages, peut justement tenir sa place: or l'étude, ainsi que nous l'avons fait voir; suplée

plus que ſufiſament à toutes les principales utilités du travail, & remplit avec ſurcroît tous ſes uſages; ſans conter même qu'ele n'a nul de ſes defauts: ele peut donc três légitimement tenir lieu de travail, à l'égard de ceux qui ont aſſez de force de tête pour la ſoûtenir avec aſſiduité.

*3. part. ſect. 2.*

X.

On objectera, ſans doute ici, que les premiers Inſtituteurs de la vie Monaſtique, ont preſcrit aux Solitaires beaucoup plus de travail, d'étude & de lecture; & qu'ainſi le travail leur devoit être en bien plus grande conſideration.

Mais il eſt aisé de répondre que ce qui les a obligés d'en uſer ainſi, n'eſt qu'ils conſideroient le cractére du plus grand nombre des Solitaires des premiers tems, qui n'étoient pas ſimplement, pour l'ordinaire, gens ſans lêtres & ſans études, mais même gens

grossiers, de condition servile, souvent tirés de la charuë, sans nule ouverture d'esprit pour les exercices du cabinet, & dont la plûpart ne savoient pas même lire : outre que l'Impression n'étant point en usage en ces tems-là, & les manuscrits êtant en très-petit nombre, ils n'auroient pas eu de quoi ocuper long-tems les Solitaires à l'étude.

Il faut dire plus : c'est que même en ce tems-ci, où ces obstacles, pour la plûpart, ne subsistent plus ; la prudence demande qu'on s'en tienne au réglement des anciens, & que eû égard au caractere du plus grand nombre des Solitaires, on leur prescrive comunément plus de travail que d'étude : parce que le plus grand nombre est toûjours de ceux qui ont moins d'ouverture d'esprit & de force de tête pour s'apliquer à l'étude.

3. part. sect. 2.

## XI.

Mais rien ne ſeroit moins raiſonable que d'inférer de-là, que le travail ait été aux Inſtituteurs d'Ordre, ni qu'il nous doive être à nous-mêmes en bien plus grande conſideration que l'étude. Le fréquent uſage d'une xercice n'eſt pas toûjours une marque de ſon excêlence au deſſus des autres : autrement la ſimple pſalmodie devroit l'emporter de beaucoup ſur la Comunion Sacramentele. Enfin le Patriarche des Solitaires de l'Occident a bien marqué l'extrême diférence qu'il metoit entre les exercices de l'eſprit & le travail ; lorſqu'il recomande & preſcrit de plus longues lectures & méditations en Carême ; & qu'il ordone que les jours de Dimanche tout le monde en faſſe ſon unique ocupation ; come de cêle qu'il reconoiſſoit la plus propre à ſanctifier ces jours, & à les paſſer

* Suademus illis diebus, omni puritate vitam ſuã cuſtodire : quod tunc dignè ſit : ſi... lectioni & compũctioni cordis operam

3. *part.* *sect.* 2. demus *Reg.* c. 49.

dans la pureté & la ſainteté dans leſquêles il ſouhaitoit qu'on y vécut.

C'eſt proprement de-là qu'on devroit juger du rang où il mêtoit ces deux exercices, & de la perfection dans laquêle il auroit ſouhaité que ſes Diſciples euſſent vécu, s'ils en euſſent tous été capables : car on ne doit pas douter que le Saint n'eût ſouhaité que toute leur vie eût été un continuel Dimanche : ou, comme il s'explique lui-même, *un continuel Carême* : je veux dire, une continuêle aplication intérieure aux exercices d'eſprit ; & qu'ainſi de ce qu'il leur a acordé tant de travail, ce n'a été que par condeſcendance à leur foibleſſe, pour leur faire éviter l'oiſiveté : à-peu-prés come il en a uſé à l'égard de ceux qui ne pouroient pas ſoûtenir le réglement qu'il a fait de doner tous les jours de Dimanche à l'étude & à la

lecture : car il veut qu'on leur acorde même en ces jours quelque petit travail, de peur qu'ils ne demeurent abſolument oiſifs.

3. part. ſect. 2.

XII.

Puis donc que ce n'a été que par conſidération, par tempérament, & par condeſcendance à la portée des foibles, qui ſont preſque toûjours le plus grand nombre, que ſaint Benoît a acordé tant de travail : qui doute qu'un ſage Superieur ne puiſſe, en ſuivant ſon eſprit, ocuper uniquement à l'étude & aux exercices ſpirituels, ceux de ſes Religieux en qui il trouve aſſez de force pour les ſoûtenir ; & que cete deſtination ne leur tiene lieu, non ſeulement du travail manuel ; mais même de quelque choſe de bien plus excêlent ?

XIII.

Qu'on ne concluë pas neanmoins de ces avantages que je done à l'étude au deſſus du tra-

3. *part.* *sect.* 2.
vail, que je veüille banir absolument celui-ci de la vie solitaire. Cete consequence ne seroit pas juste, quand même j'aurois netement decidé la préference de l'étude au travail. Les Peres qui en comparant l'action à la contemplation, ont doné la préference à cêle-ci, n'ont nulement prétendu par là, banir toute action de la voye de la pieté. Et lorsque saint Benoît a dit que l'Ofice divin devoit être preferé à tous les exercices de la vie Religieuse, il a aussi peu voulu banir parlà tous ces autres exercices. Je prie donc qu'on ne tire point de consequences outrées des principes moderés que j'établis. Car c'est un Sophisme fort ordinaire, quand on ne peut ébranler les propositions en êles mêmes, d'en outrer les consequences, pour les rendre odieuses.

Mais il est tems de chercher quelque

quelque remede aux abus que les Solitaires font de la conversation. 3. part. sect. 2.

## CHAPITRE III.

### Du Silence & de la Conversation.

### ARTICLE I.

### I.

*1. Raport de la Conversation & du silence avec la vie solitaire.*
*2. Tempérament entre l'une & l'autre.*
*3. L'usage qu'on en doit faire.*

UN des exercices dont les Solitaires abusent le plus pour se fuir eux-mêmes, & qui éfectivement est plus capable de les tirer de ce saint recueïllement, si propre à s'étudier & à se conoître soi-même, c'est la Conversation. Cêle-ci est un comer-

3. part. sect. 2.
ce qui consiste à sortir chacun de chez soi ; à se répandre les uns dans les autres par les yeux, par la bouche & par les oreilles ; à se comuniquer mutuêlement dans le cerveau mille nouvêles traces sensibles ; à renouvêler les anciennes ; & enfin à se faire une part réciproque de ses chagrins, de ses fausses joies, & de toutes les passions ausquêles on est sujet.

On ne regarde comunément cet exercice, que come un pur divertissement ; & l'on s'y divertit éfectivement jusqu'à se dissiper, jusqu'à s'y évaporer, & jusqu'à sortir à une si grande distance de soi-même, qu'on a toutes les peines du monde à y rentrer.

II.

Combien voit-on de Solitaires qui ne s'engagent d'abord qu'à regret dans la conversation ; & qui neanmoins s'y acoûtument si bien en peu de tems, qu'ils en ont encore plus à la quiter. La vûë de

ceux qui parlent, leurs tours agréables, leurs manieres polies & insinuantes; leur feu, leur brillant, leur vivacité sont déja de grands engagemens pour des imaginations encore tendres & délicates: mais si avec cela, l'on trouve de la beauté dans les pensées, du génie, de l'esprit, de la finesse & de la délicatesse; tout cela forme un charme invincible pour cet exercice: tout cela excite l'émulation & l'envie de se distinguer: tout cela remplit d'une infinité d'idées dissipantes; & tout cela enfin, loin de porter à rentrer en soi-même, à s'étudier, & à se conoître pour ce que l'on est; ne porte au contraire qu'à sortir de chez soi, à se faire conoître pour ce qu'on n'est pas; ou du moins, à se montrer par son plus bel endroit: quel reméde à un si grand mal?

3. part. sect. 2.

III.

3. part. 2. sect.

Il ſemble d'abord qu'on ne puiſſe en imaginer un meilleur, que de preſcrire un ſilence éternel. Il paroît que celui-ci iroit au devant de tous ces mauvais éfets, & que par deſſus cela, il doneroit de grandes facilités pour la conoiſſance de ſoi-même. En éfet, come il empêche l'eſprit de ſe répandre au dehors par les portes des ſens; il l'oblige à ſe recueillir & à demeurer en lui-même; il s'opoſe au renouvêlement des traces des objets ſenſibles dont le cerveau eſt plein; il leur done lieu par là, de ſe refermer; & tarit ainſi la ſource d'une infinité de diſtractions & de diſſipations d'eſprit: il retranche toutes les diſputes, les paroles aigres, les conteſtations, les mots piquans, les plus inocentes railleries; enfin il va au devant de mile paſſions qui pouroient s'élever, & tient l'ame dans ce

calme & cete tranquillité ſi ne- 3. part. ſect. 2.
ceſſaire pour la conoiſſance de ſoi même.

IV.

Mais cependant n'eſt-il point à craindre que le retranchement de tout entretien, ne prive d'ailleurs d'un grand ſecours pour la conoiſſance de ſoi-même, & n'impoſe une eſpêce de neceſſité de ſe méconoître par bien des endroits? d'ignorer la plûpart de ſes mauvais penchants & de ſes inclinations vicieuſes; ſa vanité, ſa colere, ſa délicateſſe, ſa ſenſibilité, ſes emportemens, & la plûpart de ſes paſſions? & n'eſt-ce pas s'expoſer à ſe croire tranquile & moderé, humble & modeſte, doux & patient, pendant qu'on porte, dans ſon cœur, le funeſte levain, & peut-être même le malhureux fonds de tous les vices opoſés à ces vertus? c'eſt une queſtion ſur laquêle je ſouhaiterois le ſentiment des habiles.

3. part. sect. 2.

V.

Mais je voudrois aussi qu'ils prissent garde que c'est particulierement dans les entretiens que les passions se manifestent : mile circonstances les excitent : ce n'est pas simplement le sens des paroles ; c'est le ton, le geste, l'accent, & l'air de ceux qui parlent, qui nous remuënt, qui nous agitent, & qui nous passionent même malgré nous ; & tel se croit une statuë immobile & un parfait Stoïcien ; tel se flate dans sa retraite, d'être arivé à la suprême indolence, qui ne pouroit pas résister à la moindre piqûre, & que la plus petite injure seroit capable de transporter hors de lui-même & d'agiter en possedé.

VI.

Nos passions & nos mauvaises inclinations sont un feu : mais feu d'ordinaire caché, & qui semblable à celui des caillous,

ne se dévelope que par l'action, par le choc, par les coups & les contrecoups : & ainsi ne croïez pas toûjours que ce Solitaire dont l'air doux & modeste, languissant & mortifié, est plus propre à representer la mort que la vie, soit intérieurement aussi mort qu'il vous paroît : c'est un feu couvert de cendres, inconu à celui-même qui le porte dans son sein. Piquez-le ; remuez un peu ces cendres ; batez le fusil, & vous vêrez si cete méche ne prendra pas feu. Or c'est dans la conversation qu'on remuë ces cendres : c'est dans les têtes à têtes que l'on se choque, & que l'on bat le fusil.

3. part. sect. 2.

VII.

N'est-ce donc point s'exposer à entretenir dans son cœur, une fausse présomption d'indolence ou d'empire sur ses passions, si propre à nourir l'orgueil (sur tout si l'on est encore novice

dans la vie ſpirituêle ) & à jeter ainſi dans la negligence & dans la tiédeur, que de s'interdire tout entretien ? & n'eſt-ce pas pour cela, que les Inſtituteurs de la vie ſolitaire ne permetoient point qu'on paſſât à la vie heremitique, ſans qu'on ſe fût long-tems éprouvé dans le comerce d'une vie de Comunauté ?

VIII.

Ne ſeroit-il point plus à propos de s'en tenir au tempérament que marque ſur cela, le plus judicieux de tous ceux qui ont doné des regles aux Solitaires ? je veux dire de les porter à s'étudier en tout tems au ſilence ; & à s'en faire un exercice ordinaire : mais cependant de leur permêtre quelquefois de converſer d'une maniere aiſée, afin d'aprendre eux-mêmes, par cete eſpêce de tentation, & de l'aprendre aux autres, quels ils ſont, & quels progrês ils ont fait dans la

retraite & dans la ſolitude : car ſans cela, coment le ſavoir ? *Qui non eſt tentatus quid ſcit ?*

3. part. ſect. 2.

IX.

Mais, dira-t-on quel danger y a-t-il de porter dans ſon ſein, le fond de la plûpart des vices ; pourvû qu'en fuïant tout entretien & toutes les ocaſions, on empêche qu'il n'en paroiſſe rien au dehors ?

La réponſe eſt aiſée. Un tel Religieux court grand riſque de mourir trez vicieux. Les plus mauvais fruits des vices ne ſont pas toûjours ceux qui ſautent aux yeux de tout le monde : ceux qui demeurent dans le cœur ſont ſouvent beaucoup plus funeſtes, & d'une bien plus pernicieuſe conſequence. Un home qui dans un premier mouvement, done un ſouflet pour un dementi, me paroît bien moins coupable & moins vicieux, qu'un autre qui retenu par quelque crainte hu-

3. part. sect. 2.

maine, s'interdit à la verité, cete saillie : mais peste & enrage, dans le fond de son cœur, contre celui qui l'a ofensé, & lui souhaite tout le mal qu'il ne lui fait pas. Et ainsi il se pouroit fort bien faire qu'un Religieux enchainé par un silence éternel n'auroit jamais fait paroître nulle saillie d'humeur, qui cependant auroit eu en sa vie, le cœur ulceré de mile animosités, plein de rancunes, d'envies, de basses jalousies, de vanité & d'ambition; & que n'ayant jamais été repris de tout cela, par la facilité qu'un silence éternel lui auroit doné de le couvrir; il s'en croiroit parfaitement exemt : car l'amour propre à grand soin de cacher ses enfans aux yeux de celui même qui les porte dans son sein; & l'on a souvent besoin du secours d'une sage femme, ou d'un home sage, pour les découvrir.

X.

On ajoûte qu'il faut éviter les ocasions de tentation. Mais je répons avec un saint home que celui qui se contente de sauver les dehors, & d'éviter les saillies exterieures, sans aracher les mauvaises racines qui sont dans son cœur, s'apercevra bien-tôt, par le retour des tentations, que loin d'avancer, il en est devenu pire. * J'ajoûte qu'il y a bien des sortes de tentations, dont il est plus parfait de rechercher les ocasions, dans la vûë de reprimer ses passions, de se mortifier & de se renoncer soi-même.

3. *part. sect.* 2.

* Qui tantum modo exterius declinat, nec radicem evellit, parũ proficiet: imo citius ad eum tentationes redient, & pejus sentiet. *L.* 1. *de imit. xt. c.* 13.

XI.

Rien, ce me semble, n'est plus à propos à ce sujet, que ce qu'un illustre Abé de nos jours dit à ses freres sur un sujet un peu diférent. *Souvenez-vous, mes freres, que le nombre est plus grand que l'on ne s'imagine, de ceux qui sous des aparences de sainteté, cachent des vi-*

3. part. sect. 2.

*ces réels & éfectifs ; & qui semblables à des viperes & à des serpens, donent des marques extérieures d'une piété qui n'est point en eux, pendant qu'ils ne trouvent rien dans leur chemin qui leur déplaise : mais s'il arive quelque accident qui les surprenne, quelque légere que l'ateinte puisse être, cete humilité qui n'étoit que fardée, se fait voir têle qu'êle est : & le rideau étant tiré, l'orgueil se montre dans toute sa laideur & sa déformité.* *

Explication de la regle de Saint Benoist. ch. 58.

## XII.

Ne seroit-ce donc point un des avantages de la conversation que cete précieuse découverte des vices cachés, & que ce salutaire dévoilement de l'hypocrisie, d'une humilité fardée, & d'un horible orgueil ? & ne pouroit-on pas même, éviter les abus, que les Solitaires font de cet exercice, si l'on y observoit ces justes précautions de ne s'y rendre que dans la vûë de s'exciter

mutuêlement à la pieté ; de se comuniquer ses bons sentimens, sans s'en désaisir ; de s'éclairer les uns les autres, de s'édifier & de se soûtenir réciproquement dans le recueillement & dans les voies interieures ? Mais encore une fois, on voit bien que ce sont des questions que je propose & que je laisse à décider aux habiles.

3. *part.* *sect.* 2.



3. part. sect. 2.

# CHAPITRE IV.

## De la présence d'une Comunauté.

### ARTICLE I.

*Remedes contre les abus que les Solitaires peuvent faire de la présence continuêle d'un Supérieur & d'une Comunauté pour se dérober à eux-mêmes.*

I.

ON aura peine à comprendre coment la présence continuêle d'un Supérieur & d'une Comunauté peut être aux Solitaires une ocasion de se dérober à eux-mêmes & de se fuir eux-mêmes. Cependant si l'on fait réflexion sur la gêne & la contrainte, les vûës & les égards qu'inspirent naturêlement dans les esprits la présence sérieuse

d'un Supérieur & d'une Comunauté ; on ne trouvera rien que de naturel & de fort aisé dans cet éfet.

II.

Y a-t-il rien de plus naturel, lorsqu'on est en présence de ceux que l'on respecte & que l'on craint, que de se composer, que d'étudier sa contenance, ses actions, ses paroles ; de se contraindre, & se contrefaire même en tout cela : que de s'ocuper de ce que ces persones penseront de nous ; que de s'étudier de paroître à leurs yeux, non pas tel que l'on est en éfet ; mais tel qu'on souhaite d'être dans leur esprit ? en un mot, y a-t-il rien de plus naturel que de n'être point naturel en ces situations ; de se dérober & se déguiser aux yeux des homes, & souvent même à ses propres yeux ? oui l'hypocrisie va quelquefois si loin, qu'à force d'imposer aux yeux des autres,

3. *part.* *sect.* 2.

on impose même à ses propres yeux ; le cœur devient la dupe des situations & des figures de la machine ; * & l'on se prend à la fin pour tout autre que ce que l'on est.

* Sæpe mens sibi de seipsa mentitur.

III.

Mais pendant qu'on est ocupé de toutes ces postures, est-on bien en état de faire de grands progrês dans la conoissance de soi-même ; de demeurer recueilli dans son fonds, & de conserver le silence intérieur ? Qu'on retiene les lévres & la langue tant qu'il vous plaira ; on se parle en cet état, des yeux, de la contenance, de l'air, & même de la pensée : & come dans une Comunauté, il y en a toûjours quelques-uns ausquels on souhaite le plus de plaire ; & quelques autres ausquels on craint le plus de déplaire ; c'est de ces deux sortes de persones dont on se sent le plus ocupé ; & avec qui l'on

entretient ce comerce dont on vient de parler, qui pour être secret & caché, ne laisse pas de dérober un esprit à lui-même, & de le transporter hors de chez lui.

3, *part. sect.* 2.

IV.

C'est par ces raisons, & pour tous ces inconveniens, qu'il y a juste sujet de douter si c'est une pratique fort avantageuse que de tenir sans cesse les Solitaires si fort obsedés les uns des autres; & si fort éclairés de la presence d'un Superieur & d'une Comunauté, qu'ils n'aïent pas, en tout un jour, un quart-d'heure libre, où ils puissent avec un parfait dégagement rentrer en eux-mêmes, & s'élever à Dieu; & enfin où ils puissent se dire cete parole si consolante pour un Solitaire: *Je ne suis vû que de Dieu seul.*

V.

Ceux qui ne sont pas dans ces contraintes, savent combien il

est doux, au sortir des actions de Comunauté qui sont toûjours un peu génantes, de pouvoir venir se cacher dans sa chambre; & là, suivant l'ordonance de Jesus-Christ, aprés avoir fermé la porte sur soi, de pouvoir prier nôtre Pere en secret; répandre librement son cœur en sa présence, & suivre les divers mouvemens de son esprit sans contrainte, & sans crainte d'être aperçû de persone. Ceux qui ont l'usage de cete pratique savent combien êle est non seulement douce; mais édifiante, consolante, & capable de soûtenir & de faire même avancer dans la voie de la pieté.

VI.

Cependant qu'on en dise ce que l'on voudra, on n'a nulement cete liberté en presence de toute une Comunauté; ces élevations d'esprit à Dieu, & ces épanchemens de cœur en sa presence, ne peuvent guéres se fai-

re, ſans que le cors y ait quelque part, & ſans que l'air du viſage ne trahiſſe en mile manieres, le ſecret du cœur, & n'expoſe à la vanité ceux qu'il trahit ainſi : il faut donc, pour éviter cet écueil, ſe contraindre, étudier ſa poſture & ſon air, & empêcher qu'il ne paroiſſe rien au dehors, de ces myſteres qui ſe paſſeroient au dedans ; or cete contrainte de la machine empêche l'eſprit de s'abandoner à ces touches ſecrêtes, & à ces mouvemens interieurs : parce que l'on ſait que par l'étroite union de l'ame avec le cors, ils ne peuvent guéres s'executer, ſans que celui-ci y prene quelque part.

VII.

On dit que la préſence viſible des fréres les ſoûtient chacun en particulier : je conviens qu'êle a cet éfet, ſur tout dans les exercices laborieux : mais ſi êle eſt continuêle, il eſt fort à crain-

dre qu'êle ne les dissipe & ne les afoiblisse ; car c'est l'éfet ordinaire de tous les objets trop sensibles ; & je ne sai s'il y en a qui le soient davantage que celui de toute une Comunauté, & d'un severe censeur qui vous éclaire & vous observe sans cesse. Cete vûë est peu propre à recueillir : êle peut obliger à garder exterieurement le silence, à baisser les yeux, à se tenir dans une posture guindée ; mais êle ne vous aplique ni à Dieu, ni à vous-même ; & il est de plus, fort à craindre qu'êle ne fasse violence à la pureté d'intention, & qu'êle n'enlêve par la vanité, le merite des bones actions : car la vûë de tant de censeurs oblige souvent à faire pour eux ce qu'on ne devroit faire que pour Dieu. Combien en cet état, échapet-il de regards humains, de craintes serviles, de desirs d'estime, de mouvemens de complaisance?

la vûë d'un General à l'Armée fait qu'on s'oublie de ses propres interêts & de soi-même, pour lui plaire, mériter son estime, & éviter le mépris, ou la censure; & c'est ce qui s'apêle, *ad oculum servire*. Qu'il est à craindre que le même n'arive à ces Solitaires qui s'éclairent ainsi sans cesse de si prês! & que la vûë de leur Supérieur & de leurs freres, l'esperance de leur aprobation, la crainte de leur censure, les respects humains, & la vaine gloire ne les soûtienent, & ne les animent dans tout ce qu'ils font? car où est-ce que la vaine gloire ne se glisse pas, même chez les Solitaires? Il faut entendre, sur cela, un de leur fameux guides de nos jours, qui a pu conoître ces foiblesses par la découverte que plusieurs de ses Religieux lui en ont faite.

VIII.

*Celui-ci se glorifiera de ce qu'il bê-*

3. part. sect. 2.

*che mieux que ſon frere, de ce qu'il porte un fardeau plus peſant, de ce qu'il ſone mieux une cloche, de ce qu'il ſert au réfectoire avec plus de diligence, de ce qu'il lit plus intéligiblement : un autre de ce qu'il balaye mieux ; un autre de ce qu'il a la voix plus belle : un autre de ce qu'il a plus de dextérité à laver la vaiſſéle : enfin il n'y a rien qui ne leur done matiere de ſe ſavoir bon gré, de ſe diſtinguer, & de ſe loüer quand l'ocaſion s'en préſente.* *

* Explication de la regle de ſaint Benoiſt. c. 4.

## IX.

N'eſt-il donc point à craindre que ces malhureuſes ocaſions ne devienent bien fréquentes, par la preſence continuéle d'un Supérieur & d'une Comunauté ; & que pluſieurs Solitaires ne s'y ocupent ſouvent à ſe diſtinguer, & à ſe ſavoir bon gré ? je veux dire, qu'ils ne s'y ocupent de ſentimens de vanité & de propre complaiſance ? il eſt peu de jeunes Solitaires qui aient la force de s'en défendre.

X.

3. *part.* *sect.* 2.

Ne seroit-il point plus à propos, hors les ocasions indispensables de s'assembler, de laisser aux Solitaires la liberté de cultiver vraiment la solitude, de se renfermer dans leurs cêlules; de se faire un petit Cloître au milieu du Cloître comun; pour se mêtre dans celui-là, à couvert des mouvemens & de la dissipation inévitable dans celui-ci; & pour pouvoir enfin répandre, de tems en tems, leur cœur devant Dieu, avec un dégagement parfait de toutes les contraintes d'esprit que la presence d'un Supérieur & d'une Comunauté imposent ordinairement?

XI.

Il paroît du moins que ç'a été le sentiment d'un des plus saints, des plus fameux & des plus expérimentés guides des Solitaires; car voici coment saint Bernard s'en explique: *

*Serm.* 40. *sur les Cant.*

Soïez ( dit-il parlant à ses Religieux ) soïez, mon frére, aussi solitaire qu'une tourterêle ; qu'avez-vous à faire avec le grand monde ? Il n'est pas même à propos de vous preter trop à ce petit nombre d'homes qui vous environent. Oubliez donc même jusqu'à vos compatriotes & jusqu'à vos propres freres : je veux dire ceux qui demeurent dans la maison de votre pere ; & le Roi deviendra par là, passioné pour votre beauté. O ame sainte ! soïez seule tant que vous le pourez, afin de vous conserver pour celui-là seul, que vous vous êtes choisi préférablement à tout autre. Ne fuïez pas simplement les étrangers ; fuïez même les domestiques. Retirez-vous, & vous cachez à vos meilleurs & plus intimes amis. Ne savez-vous pas que vous avez un Epoux plein de pudeur ; & qui ne peut se résoudre à vous acorder ses faveurs en présence des autres ? En-

Ensuite aprez avoir dit que cete retraite si grande & si universêle doit être plus de l'esprit & du cœur, que du cors ; il ajoûte : *Qu'on doit même metre en usage cêle du cors lorsqu'on le peut aisément ; qu'êle a de grandes utilités ; & qu'êle est d'une têle obligation, lorsqu'on veut prier, que* Jesus-Christ *nous en a doné l'exemple & fait un Commandement. Pour vous*, dit-il, *lorsque vous voudrez prier, entrez dans vôtre chambre, & aprés en avoir fermé la porte, apliquez-vous à la priere.*

3. part. sect. 2.

Il dit que c'est ainsi que Jesus-Christ en a usé ; qu'il s'est non seulement caché aux troupes, mais même *séparé de ses domestiques, de ses disciples & de ses plus intimes pour prier. Avulsus est ab ipsis orare volens.*

XII.

Come il n'y a donc point d'exercice dont les Solitaires doivent faire un plus fréquent

I. part. sect. 2. usage que de la priere ; il est aisé de juger combien ces petites retraites, & pour ainsi dire, ces pieuses cachêtes leur sont necessaires. Mais aprés tout, ce ne sont encore ici que des doutes que je propose, ou des questions pour les habiles : sans que cela doive tirer à conséquence pour persone, ni que je desaprouve ceux qui ne seroient pas dans ces usages.

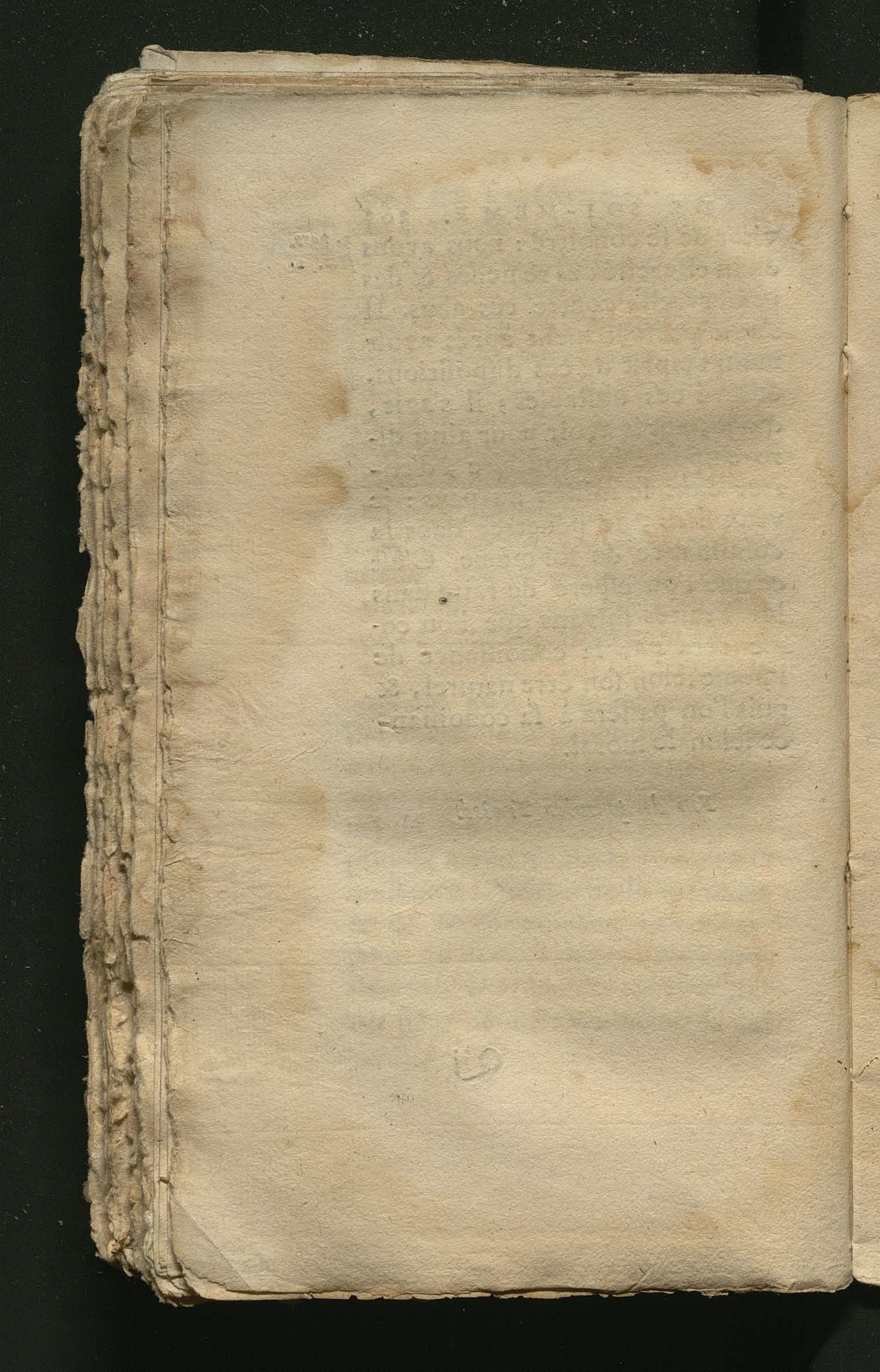
## CONCLUSION.

Nous avons vû jusques ici l'importance & la necessité de se conoître soi-même : l'éloignement qu'on a dans le monde, & même dans les Cloîtres de s'apliquer à cete étude & à cete conoissance ; l'utilité de la solitude & de ses principaux exercices pour s'y perfectioner : l'abus que l'on fait souvent de ces exercices pour se fuïr soi-même & é-

viter de ſe conoître : nous avons enfin cherché des remedes & des préſervatifs contre ces abus. Il s'agit préſentement aprés avoir muni l'eſprit de ces diſpoſitions, & levé ces obſtacles ; il s'agit, dis-je, aprés avoir pour ainſi dire emporté la frontiére, d'entrer dans le milieu du pays : je veux dire, de pénetrer dans la conoiſſance de ſoi-même. C'eſt ce que l'on eſpere de faire dans les Traités ſuivans que l'on comencera par la conoiſſance de l'home ſelon ſon être naturel, & puis l'on paſſera à ſa conoiſſance ſelon le moral.

3. part. ſect. 2.

*Fin du premier Traité.*





# ANALISE
## OV
## IDE'E ABREGE'E du premier Traité du Livre de la conoiſſance de ſoi-même.

CE livre comprend trois Traités. Le premier roule ſur les diſpoſitions à l'étude de ſoi-même. Dans le ſecond on conſidere l'home ſelon ſon être naturel & Fiſique. Dans le troiſiéme on perce dans ſon être moral, & l'on pénetre dans les replis de ſon cœur. Il faut doner ici l'Analiſe du premier,

Peu de choſes ſont plus propres à diſpoſer à l'étude de ſoi-même, que la conoiſſance. 1. De l'importance ou de la neceſſité

de cete étude. 2. De ſes dificultés, ou de ſes obſtacles. 3. Des facilités que la ſolitude lui done. Ces trois chefs font le partage de ce premier Traité.

I. Dans la premiere partie, on fait voir l'importance de l'étude de ſoi-même non ſeulement pour les ſiences naturêles; mais auſſi pour les ſurnaturêles : je veux dire pour la ſience de la religion, de la morale chretiêne & de la pieté.

1°. Rien n'eſt plus capital dans les ſiences naturêles, que de trouver un principe ſi certain que rien ne puiſſe l'ébranler : ſi clair & ſi évident, que perſone n'y puiſſe heſiter : ſi ſimple qu'il ſoit à la portée de tout le monde. Car c'eſt ſur un tel principe, come ſur un point fixe, que les ſiences doivent s'élever. Or on fait voir qu'il n'y a que la conoiſſance de ſoi-même, come d'un *être penſant*, qui puiſſe four-

nir ce principe.

2°. On montre ensuite que cete même conoissance n'est pas moins utile à la sience de la religion chretiêne. On ne peut conoître cete religion sans conoître Jesus-Christ, & la necessité d'un Redemteur, d'un médiateur & d'un reparateur; & l'on ne peut bien conoître cete triple necessité, si l'on ne conoît son esclavage, ses disgraces, ses maux & ses miseres.

3°. Il en est de même de la conoissance de la morale chretiêne; cete discipline est la medecine du cœur. Or il faut se conoître & se sentir malade, pour conoître & chercher le remede.

4°. Enfin la conoissance de soi-même est encore d'un grand secours pour la sience du salut, pour la conoissance afective de Dieu. Nôtre Dieu n'est pas simplement le Dieu de l'esprit : il est particulierement le Dieu du

cœur. *Deus cordis mei.* C'eſt la partie de nous-mêmes où il ſe plaît le plus de ſe faire chercher & goûter. Mais pour le chercher ainſi, il faut conoître & ſentir le vuide & la deſolation de ce cœur lorſqu'il n'a pas Dieu : il faut ſe tâter & s'étudier ſoi-même.

II. Dans la ſeconde partie, on réduit les dificultés de cete étude à trois chefs. 1°. à *l'action perpetuêle des objets ſenſibles ſur les organes de nos ſens, & aux préjugés où nous ſomes ſur leurs qualités & leurs forces :* car tout cela nous diſtrait, nous diſſipe & nous tire perpetuêlement hors de chez nous.

2°. *Au deſagrément de l'objet de cete étude :* car cet objet eſt pour les pecheurs un fond naturêlement inépuiſable d'iniquité, d'injuſtice, d'impieté, de libertinage, d'éloignement de Dieu, de violement de ſes loix : & cete vûë

jointe à quelque conoissance de l'ordre qui demeure toûjours dans les plus grands pecheurs, aux reproches perpetuels de la conscience, & à la presence d'un Dieu vangeur, fait de leur interieur le spectacle le plus afreux que l'on puisse s'imaginer. A l'égard des justes mêmes come ils portent toûjours un fond de cupidité qui est la source funeste de tous les vices, ils ne jetent guéres les yeux sur eux sans quelque frayeur. La vûë seule de leur fragilité & de leurs foiblesses les alarme.

3°. *Aux mouvemens qu'on se done naturêlement pour se fuir.* On fait voir que presque tous les pas, toutes les démarches, toutes les ocupations des homes de toutes conditions n'ont pour but que de se dispenser de l'étude de soi-même, & ne tendent qu'à éviter cet objet, & éluder la rencontre de cet home interieur

qui les éfraye. 1°. Les grands & les persones du premier rang sont dans une obsession continuêle de gens qui ne sont ocupés que de l'afaire de ne les laisser pas seuls un petit moment. Les assiduités de ceux-ci auprés d'eux, les contes faits à plaisir, les fadaises & les sornêtes dont ils les entretienent, les flateries & les fausses loüanges dont ils les acablent ne sont qu'un langage équivoque qui ne signifie rien moins que ce qu'il paroît : car c'est leur dire réellement qu'on est vraiment persuadé que les abandoner à eux-mêmes, c'est les livrer à la plus insuportable compagnie qu'-ils puissent avoir.

2°. Les femmes sur tout excêlent dans l'art de se fuir êles-mêmes ; au défaut des compagnies qui ne leur manquent guéres, êles s'amusent d'un domestique badin qui les entretient de bagatêles ; au défaut de leur do-

mestique, êles trouvent le moyen de se multiplier par l'entremise des glaces, & de se doner ainsi une nombreuse & agreable compagnie. Si la conversation ne les remuë pas assez, êles ont recours au jeu, qui par le nombre des passions qu'il excite, les transporte à une si grande distance d'êles-mêmes, que loin de se rencontrer, êles se perdent absolument de vûë, & se trouvent si égarées, qu'on en voit hors d'état de trouver jamais le chemin qui pouroit les ramener chez êles.

3°. Les homes n'ont pas moins de soin de se fuir, & déja ils se dérobent assez à eux-mêmes par le soin qu'ils prenent de faire aux femmes un pareil larcin. Et ainsi tout le comerce du monde n'est à cet égard qu'un comerce de voleurs publics, qui convienent de bone foi de se dérober mutuêlement le chagrinant spectacle du

*soi-même*. Mais les homes ont encore les exercices du cors, les voyages, la chasse, la guêre &c. que les femmes n'ont pas, & qui sont bien propres à se fuir & à s'oublier.

4°. Les emplois & les ocupations de toutes les diverses professions sont le moyen ordinaire dont les homes qui y sont engagés se servent pour se fuir eux-mêmes, & le prétexte qu'ils prenent pour ne s'étudier jamais ; de sorte qu'il se peut dire que presque toutes les situations de cete vie ne sont que des citadeles contre les aproches de l'home interieur ; & que le monde entier n'est guéres composé que de miserables fugitifs qui se fuïent irrévocablement.

5°. Enfin ceux même qui ont fait profession de renoncer au monde come les Solitaires, ne sont pas exemts de ce foible. Dans la vie la plus obscure & la moins

remuante, ils trouvent l'art de se doner par jour plusieurs especes de Scenes, & de se dérober toûjours un peu à eux-mêmes.

6°. Aprez leur avoir fait sentir le mal; on leur propose pour remede l'éloignement des charges, & la fuite du comerce du monde.

Dans la troisiéme partie on traite des facilités que done la solitude pour la conoissance de soi-même; & on la trouve sur cela fort superieure au comerce, soit qu'on la regarde 1°. précisément en êle-même: ou 2°. dans ses principaux exercices.

A regarder la solitude generalement en êle-même, il est certain 1°. qu'êle rend une ame sensible à ses plus petits maux. 2°. qu'êle en fait desirer le remede. 3°. qu'êle amene les retours & les reflexions salutaires. 4°. qu'êle banit la legereté & la dissipation d'esprit; mais êle exe-

cure bien mieux tout cela par ses exercices.

II. Les principaux exercices de la solitude dont on traite ici, sont 1. *l'étude*, 2. *le travail manuel*, 3. *le silence*; & soit qu'on examine 1°. leur importance ou leur raport avec la vie solitaire. 2°. leur étenduë & leurs bornes. 3°. leur fin. 4°. la maniere d'y vaquer; on les trouve toûjours d'une facilité infinie pour la conoissance de soi-même.

Etude. 1°. A l'égard de l'importance de l'*étude* & de son raport avec la vie solitaire, on fait voir que cêle-ci n'a point d'exercice plus utile, plus propre à soûtenir tous les autres, & qui mene plus droit à la conoissance de soi-même. 1. Ele est propre à arêter l'inquietude de l'esprit & à fixer son instabilité. 2. Ele fournit les moyens de se rendre atentif & capable d'aplication. 3. Ele fait prendre l'habitude salutaire des

réflexions. 4. Ele amene le recüeillement. 5. Ele excite la componction. 6. Ele fait couler les larmes. 7. Ele soûtient l'oraison & la psalmodie. 8. Ele sert de remede ou de preservatif contre les tentations. 9. Ele va au devant de l'ennui si inévitable dans une vie unie. 10. C'est un rempart contre le dégoût & le relâchement. 11. Ele se soûtient parfaitement bien par êle-même ; & les autres exercices ne peuvent guéres se soûtenir sans êle. 12. Ele détache insensiblement un cœur de l'amour du monde. D'où l'on conclut par tout, que l'étude loin d'être étrangere à la profession des Solitaires, lui est capitale & essentiêle.

2°. On traite ensuite de son étendüe ; & l'on fait un ample détail des diverses especes d'étude que l'on croit convenables aux Solitaires. 1. Cêle de l'Ecriture

ſainte tient le premier rang : mais êle ne ſufit pas. On ne leur doit refuſer 2. ni l'hiſtoire écleſiaſtique. 3. ni la lecture des Peres. 4. ni cêle des Conciles. 5. ni l'étude de la Theologie. 6. ni même cêle de la Filoſofie. Mais on aporte à tout cela des corectifs & des temperamens trez-propres à détourner les défauts qui pouroient ſe gliſſer dans ces études, & à prévenir les mauvais éfets qui en pouroient naître. On trace ſur tout une idée de Theologie & un plan de Filoſofie fort diferens des plans ordinaires de Colege ; n'y faiſant rien entrer que de ſolide, que de neceſſaire, ou du moins que d'utile ; & les purgeant de tout ce qu'on y mêle d'ordinaire de frivole, de vetilleur, de chicaneur, de vain, de contentieux & d'inutile.

Perſuadé que la métode purement ſcolaſtique, la critique & les ouvrages polémiques n'ont

rien que de fort oposé à la profession & à l'esprit des Solitaires & à l'étude de soi-même ; on ne les permet qu'à ceux d'entr'eux qui ont assez de tête & de vertu pour s'y apliquer sans se gâter , & sans trop se dissiper. Mais pour la Retorique, la Poësie, les humanités profanes, l'Astronomie, l'Astrologie, la Geografie, le Blason , les histoires profanes, & quantité d'autres petites siences de memoire & d'imagination ; on souhaitroit qu'on les banît absolument des solitudes.

3°. On parle de la fin de l'étude des Solitaires , & l'on fait voir que devant être subordonée à cêle de leur profession, êle ne doit avoir pour but que *la conoissance de Dieu & de soi-même, la haine de soi-même & l'amour de Dieu* ; & par-là on fait le procês à tous ceux qui n'étudient que par pure curiosité , par a-

musement, pour tuer le tems? ou qui pis est, par vanité pour se distinguer, pour paroître, ou pour s'avancer dans les charges.

4°. Enfin sur la maniere de vaquer à l'étude, on en propose trois considerables. Dans la premiere, on ne fait usage que de sa memoire & de son imagination, & êle n'est que pour les esprits superficiels. Dans la seconde, on fait usage de sa raison & de son jugement, & êle convient aux esprits solides & judicieux. Dans la troisiéme on fait de plus usage de son cœur; on rend les lumieres pratiques, on aime les verités que l'on découvre, & l'on prend soin d'y ajuster sa conduite; & êle est le caractere des ames vraiment pieuses, qui préferent la sience du cœur aux siences qui ne sont que d'esprit: & qui aiment mieux sentir & goûter Dieu, que de le conoître speculativement.

On marque ensuite les divers éfets que produisent sur les esprits ces trois manieres d'étudier ; & l'on met les Solitaires à portée d'en faire un juste choix: on done l'exclusion à la premiere ; mais on croit que les deux dernieres ne doivent pas être separées: & que les ardeurs & les mouvemens du cœur pour être durables , ne doivent point être destitués de lumiere ; rien n'étant plus propre à exciter , à réveiller une charité languissante ou assoupie, que la lumiere. *Gustate & videte.*

Travail.

Aprez l'étude, on vient au travail & aux austerités corporêles. 1o. On en fait amplement voir l'importance & la necessité dans la vie solitaire. On découvre les illusions par lesquêles on voudroit les éluder ; & on leve les principales dificultés que les énemis de la penitence leur oposent, en faisant voir que ces exer-

cices ne ſont pas ſimplement mortifications du cors ; mais mortifications de l'eſprit ; & qu'ils ne ſont pas ſimplement neceſſaires pour la punition des pecheurs qui ſe retirent dans la ſolitude ; & pour l'exercice & l'épreuve de ceux qui y vienent avec leur inocence ; mais qu'ils le ſont auſſi pour les préſerver ou les guerir les uns & les autres du funeſte mal de l'oiſiveté.

2°. A l'égard de la nature & de l'étenduë des travaux propres aux Solitaires, on croit qu'on ne devroit leur en preſcrire que de moderés & de tranquilles, & leur épargner tous ceux qui demandent trop de violence & d'agitation : parce qu'ils ne ſont propres qu'à diſtraire, diſſiper, épuiſer, & apeſantir l'eſprit dans ſes fonctions.

3°. Pour la fin des travaux ; êle doit toûjours, come cêle de l'étude, être ſubordonée à la fin

principale, la conoiſſance de Dieu & de ſoi-même ; ils ont cependant pluſieurs fins particulieres qu'on peut ſe propoſer, come *la penitence, le ſacrifice de ſon cors, l'emploi du tems, la fuite de l'oiſiveté.*

4°. Quant à la maniere de s'exercer au travail, êle comprend les diſpoſitions qu'on y doit aporter ; & l'on marque entr'autres *la vigilance, l'atention ſur ſoi-même, l'aplication interieure, la preſence de Dieu* ; & qu'on ſe rende têleme t maître des mouvemens de la machine, qu'il n'en échape aucun ſans l'ordre ou ſans l'aveu de la raiſon. Et ainſi l'on ſouhaiteroit que les Solitaires euſſent ſoin de banir de cet exercice tout empreſſement, toute paſſion, tout deſir inquiet de réüſſir, & de venir à bout d'une certaine tâche.

5°. Enfin ſans décider la queſtion de la préference entre l'é-

tude & le travail, on ſe contente de faire voir les avantages de cêle-là au deſſus de celui-ci dans la vie ſolitaire ; & pour cela, on montre 1. que le travail n'a nules utilités conſiderables dans cete vie qui ne convienent plus parfaitement à l'étude. 2. que l'étude n'a nul des défauts du travail. 3. que l'étude mene infiniment plus droit que le travail aux fins principales de la vie ſolitaire, ſavoir la conoiſſance de Dieu & de ſoi-même, le culte interieur & ſpirituel, la penitence & le ſacrifice de ſoi-même.

Silence.

On finit ce traité par toucher legerement la converſation & le ſilence ; & quoiqu'on juge celui-ci trez-important & infiniment préferable à cêle-là dans la vie ſolitaire ; on prétend neanmoins que la converſation y a auſſi ſes avantages, & que pourvû que l'uſage en ſoit moderé, êle en done de grands pour la conoiſ-

ſance de ſoi-même. On propoſe un temperament entre l'un & l'autre, & l'on en marque l'uſage.

---

## EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lêtres Patentes donées à Paris le dixiéme jour de Decembre 1693. ſignées par le Roi en ſon Conſeil DUGONO, & ſcêlées du grand Seau de cire jaune: Il eſt permis à ANDRE' PRALARD, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou débiter un Livre intitulé *de la Conoiſſance de ſoi-même*, comprenant trois Traités, en un ou pluſieurs volumes, durant le tems de huit années conſécutives, avec défenſe à tous Libraires & Imprimeurs de l'im-

primer, vendre & débiter?, à peine de confiſcation des Exemplaires, & de trois mille livres d'amende, come il eſt porté plus au long par leſdites Lêtres.

*Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 28. Février 1694.*

Signé, P. AUBOUIN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 18. May 1694.

*Les exemplaires ont été fournis.*

## *FAUTES A CORIGER dans le premier Traité.*

*Page* 69. *ligne* 11. tous les plus, *liſez* tous plus. *p.* 115. *l.* 18. dis-je de ſe ſouvenir, *liſ.* dis-je de l'eſprit de ſe. *p.* 119. *l.* 22. on me mande. *liſ.* on ne demande. *p.* 225. *l.* 10. on. *liſ.* ou. *p.* 234. *l:* 9. recüeillir, *liſ.* réveiller. *l.* 21. recüeille, *liſ.* réveille. *p.* 309. *l.* 4. un peu, *liſ.* peu. *p.* 325. *l.* 25. qui recüeille, *liſ.* qui ne recüeille. *p.* 332. *l.* 19. avec ſurcoit, *liſ.* avec ſurcroît. *p.* 333. *l.* 19. n'eſt, *liſ.* c'eſt. *p.* 376. *l.* 20. a conoiſſance, *liſ.* à la conoiſſance.

Il y a encore pluſieurs legeres fautes, & ſur tout d'ortographe : mais qui ne rendent pas les mots méconoiſſables.

